VITTORIO EM. III

FONDO PIZZO ALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine

2 0528

NAZIONALE
B. Prov.
I
41 3
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

B. P.
I.
418.

ENTRETIENS
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE.

Digitized by Google

CC6578

ENTRETIENS

D'UN PÈRE

AVEC SES ENFANS,

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE,

ORNÉS DE QUATRE CENTS FIGURES,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE,

Publié et mis en ordre

PAR J.-F. DUBROCA,

Ancien Professeur.

TOME IV.

A PARIS,

Chez DES ESSARTS, Libraire, rue et place du Théâtre Français.

DELANCE, IMP., RUE DE LA HARPE, n°. 133.

An 6. (1797).

RÈGNE ANIMAL.

PREMIER ENTRETIEN.

Des Insectes.

Le père. Nous voici, mes enfans, dans la classe la plus nombreuse du règne animal, et peut-être la plus digne de nos regards. Quelque vils que paroissent les insectes aux yeux d'un homme peu instruit, un observateur judicieux ne les considère pas avec moins de surprise et d'attention. Leur petitesse même, et la délicatesse de leurs organes les rendent encore plus merveilleux. Quelle adresse dans ces petits animaux, soit pour se procurer un logement commode, soit pour fournir à leur nourriture, soit pour mettre en sureté l'espérance d'une génération future !

Le corps des insectes est partagé en plusieurs sections articulées ; c'est à cette particularité qu'ils doivent leur nom (1). Ils

(1) De *secare*, couper ; *insecum*, divisé, partagé.

ont différentes ouvertures pour respirer, et deux cornes, ou antennes mobiles, qui leur servent à reconnoître les objets dont ils s'approchent, et les obstacles qui s'opposent à leur marche, de façon qu'ils se règlent en conséquence, pour aller en avant ou en arrière, pour prendre la gauche ou la droite, se baisser, s'élever, etc. Ils ont aussi deux yeux pour le moins, à l'exception de la puce d'eau, qui n'en a qu'un au milieu de la tête; de plus, ces yeux n'ont point d'iris, de cils, ni de paupières. Ils ont au moins six pieds, un cœur sans oreillettes et à une seule cavité, le sang blanc et froid.

L'AINÉ. Les insectes ont-ils aussi de la chair, comme les poulets, par exemple?

LE PÈRE. Non, toute leur substance n'est qu'une espèce de suc épaissi, soutenu de quelques membranes et de quelques cartilages; de même leur sang n'est pas proprement un vrai sang, mais seulement une liqueur blanchâtre. Ils n'ont pas même de narines, ni d'oreilles, et cependant la plupart ont l'odorat et l'ouïe très-sensibles. S'il y en a d'autres qui n'entendent pas, ni ne sentent aussi bien, ils en sont

en quelque sorte dédommagés par l'excellence et la multitude de leurs yeux, puisqu'ils en ont, les uns six, les autres huit, d'autres dix, douze, et même davantage, enfin jusqu'à des milliers : une mouche, par exemple, en a huit mille, et le papillon une douzaine de mille.

LE CADET. Mais vous badinez surement, mon papa ? est-ce bien tout de bon? une mouche quatre mille yeux !

LE PÈRE. Nous les verrons, je l'espère, et je vous les ferai compter, quand nous aurons un bon microscope.

L'AINÉ. Mais enfin pourquoi les mouches ont-elles tant d'yeux ?

LE PÈRE. Essayez de prendre une mouche par derrière : — Eh bien ! est-ce qu'elle vous a attendu ? Il faut remarquer que la mouche ne peut tourner la tête ni à droite, ni à gauche, ni la lever, quoiqu'elle puisse la baisser. Si elle n'avoit que deux petits yeux par devant, volant par tout, et se plaçant sur tous les objets, comme elle fait, elle ne vivroit pas deux heures sans être écrasée. Voilà pourquoi elle a un si grand nombre d'yeux, qui, rassemblés les uns à côté des autres, et formant deux éminences

arrondies sur la tête, lui donnent la facilité de voir ce qui vient de tous les côtés.

LE CADET. A propos, mon papa, tous les insectes ont-ils aussi des ailes, comme les abeilles ?

LE PÈRE. Vous avez vu des puces, des écrevisses et des araignées, et vous savez si ces insectes ont des ailes.

Quant à ceux qui en ont, elles sont faites de plusieurs manières. Les uns les ont nues, comme les mouches et les papillons; les autres ont, pour les couvrir, de bons étuis solides, que l'on appelle les ailerons, comme les hannetons. Il y en a aussi qui n'ont que des demi-ailerons, ce qui fait qu'ils volent très-foiblement, comme certaines espèces de punaises.

Quant aux pieds, les insectes ailés en ont ordinairement six; mais ceux qui sont privés d'ailes en ont davantage; par exemple, l'araignée en a huit, l'écrevisse dix, le cloporte quatorze, une autre espèce cent quarante-quatre, et une autre jusqu'à deux cents.

LE CADET. Pourquoi donc les insec-

tes n'ont-ils pas tous autant de pattes les uns que les autres ?

LE PÈRE. Ah ! c'est en cela que brille la sagesse de la providence créatrice. Tous les insectes ne sont pas destinés aux mêmes opérations ; le créateur a voulu assigner à chacun une nourriture particulière, et par conséquent il faut que chacun s'y prenne d'une manière particulière pour l'obtenir. Les uns vivent dans l'eau, les autres sur la terre ; les uns tirent leur subsistance du règne végétal, les autres du règne animal. Aux uns il a fallu des pieds propres à creuser la terre, à d'autres des outils pour creuser le bois ; à ceux-ci la faculté et les moyens de nager, à ceux-là de longues jambes pour sauter ; à d'autres des ailes, à d'autres un plus grand nombre de pieds ; et tout cela non-seulement pour se procurer la pâture, mais encore pour éviter l'ennemi. Il y a des insectes pourvus d'une trompe, qui, dans sa petitesse, n'est pas moins admirable que celle de l'éléphant, et que tous emploient pour percer et sucer, les uns un suc mielleux, comme les abeilles, les autres d'autres matières. En un mot, l'instinct et les facultés des

insectes sont disposés avec tant de variété et de précision, qu'en voyant autour de soi une si prodigieuse multitude d'êtres animés ramper, voler, sauter, courir, ronger, sucer, etc., on se sent pénétré d'admiration et de vénération pour la sagesse infinie de l'auteur de toutes choses. — Et pas un ne souffre la disette; chacun trouve ce qui lui faut, celui-ci des racines, celui-là des feuilles, un autre du bois pourri, un autre des herbes, là de la vase, ici de la terre, de la chair, du cuir, enfin toute sorte de nourriture.

Ce même instinct est cause que la femelle ne manque jamais de déposer ses œufs dans un endroit où les petits trouveront une pâture assurée au moment où ils seront éclos, de sorte qu'elle peut vivre sans souci à cet égard, et sans inquiétude sur leur sort.

L'AINÉ. Mais que deviennent ces œufs quand il fait bien froid et que tout gèle?

LE PÈRE. Les œufs ne gèlent point, quelque petits qu'ils soient; la neige et les frimats ne peuvent leur nuire. Ils attendent le retour de la saison, et dès que le moment de la sortie des petits est arrivé, c'est-à-

dire, qu'il fait assez chaud pour cela, on les voit paroître pleins de vie et d'activité.

LE CADET. Et y a-t-il beaucoup d'insectes ?

LE PÈRE. Il y en a plus de quinze mille espèces ; l'écrevisse est la plus grosse, et la mite la plus petite ; il y a même des mites si petites qu'on ne peut pas les voir sans microscope, quoiqu'il y en ait une cinquantaine ensemble ; mais il y en a aussi que l'on peut très-aisément apperceyoir sans le secours de cet instrument.

LE CADET. Mais, mon papa, quelle peut donc être à peu près la grosseur de la plus petite mite ?

LE PÈRE. Vous savez bien ce que c'est qu'un grain de millet ? cela n'est pas bien gros ; eh bien, on pourroit y voir placés, très à leur aise, quelques milliers de cette espèce d'insectes.

LES JEUNE GENS. Ah ciel !

LE PÈRE. Or, tous ces petits animaux ont leurs membres bien formés, leurs veines, leur estomac, leur tête, leurs yeux, etc. On voit tout cela bien distinctement par le moyen d'un microscope. Jugez à présent de la puissance infinie du créateur,

qui peut donner à ces animaux invisibles des membres et une vie tout comme à nous!

L'AINÉ. Et où peut demeurer une si grande quantité d'insectes?

LE PÈRE. L'air, la terre, l'eau, tout en est plein. Les êtres animés sont répandus par tout autour de nous, quelque part que nous allions sur la terre et sur la mer; c'est un spectacle admirable que la nature nous offre en tous lieux. A peine le soleil est-il couché, que tout en fourmille sur les arbres, sur les plantes, sur les fleurs, dans les prés, dans les champs, dans les étangs, sur les rivières. Ici l'on voit une troupe de moucherons danser en l'air, là l'on entend coasser les grenouilles; par tout quelque chose de vivant, d'organisé, d'admirable. Peut-on être aveugle, sourd, insensible, au milieu de tant de voix qui célèbrent l'auteur de la nature?

Au reste, les insectes ont la vie fort dure; par exemple, une mouche à qui l'on vient de couper la tête, ne laisse pas de voler encore quelques momens et de s'enfuir. Il y en a que l'on peut tenir six semaines ou deux mois embrochés à une

épingle sans qu'ils en meurent, quoiqu'ils ne mangent rien : car les insectes parfaits mangent fort peu, et ne boivent point du tout, à l'exception des grillons, qui, dit-on, boivent volontiers. Il y a même des papillons qui n'ont point de bouche, et qui par conséquent, ne peuvent pas manger du tout; aussi ne vivent-ils que quelques heures, c'est-à-dire, autant de temps qu'il leur en faut pour s'accoupler et se propager. D'autres insectes ne vivent guère plus long temps; il y en a qui atteignent à peine l'âge d'un jour. Celui de tous qui vit le plus long temps, est l'écrevisse, qui va jusqu'à dix années, et même jusqu'à dix-huit.

L'AINÉ. N'est-il pas vrai, mon papa, qu'il y a des insectes qui viennent du bois pourri, ou de la viande gâtée, ou de matières corrompues.

LE PÈRE. C'est-à-dire, que les œufs d'où ces insectes sortent, ont été déposés sur ces sortes de matières, comme nous l'avons déjà dit, parce qu'elles sont propres à fournir tout de suite la pâture nécessaire à la couvée qui doit éclore. Tous les insectes sortent de leurs œufs lors-

qu'ils ont été échauffés par la chaleur de l'air. Cependant ce n'est pas l'insecte proprement dit, ou l'insecte parfait, qui sort de l'œuf : ce n'est qu'une misérable larve, une pauvre chenille, qui ne ressemble point à ceux qui l'ont engendrée, et dont quelques-unes ont des pieds, les autres point. Celles-ci doivent être pendant quelque temps nourries à la charge de leurs parens, ou du moins placées dans un endroit où elles trouvent de quoi vivre au moment de leur naissance. Mais celles qui ont des pieds, vont elles-mêmes à la quête de leur pâture sur les feuilles des arbres et sur les plantes de toute espèce, et grandissent si rapidement, qu'elles sont obligées de changer trois ou quatre fois de peau, parce que l'ancienne leur devient trop étroite, et par conséquent de se rajeunir.

Pendant tout ce temps-là, ces petites bêtes ne sont pas encore des insectes, mais seulement des larves, qui n'ont rien à faire qu'à manger, et qui en effet consomment beaucoup quand elles sont en grand nombre quelque part.

Mais lorsque ces larves, vers ou che-

nilles, ont passé un certain temps à manger et pâturer ensemble, et que la mesure est remplie, c'est-à-dire, que leur état de larve est à sa perfection, elles se séparent, cessent de manger, et ne songent qu'à chercher un lieu commode et sûr pour se préparer à la grande métamorphose à laquelle elles sont destinées. Alors elles entrent dans un état que l'on peut appeler leur état mitoyen, parce qu'il est le passage à une seconde naissance. Elles se renferment dans une espèce de fourreau obscur, comme dans un tombeau, et alors on les appelle féves, ou nymphes, ou chrysalides, selon que l'enveloppe qui les renferme est plus ou moins transparente.

L'AINÉ. Mais elles ne sont pas mortes pourtant pendant ce temps-là, n'est-ce pas, mon papa?

LE PÈRE. Oh, pour cela non! au contraire, elles y deviennent plus belles. Cependant, renfermées et comme enfeuillées dans leur fourreau, qui est souvent très-joli, elles semblent effectivement être mortes; elles y demeurent les unes deux ou trois semaines, les autres depuis un mois, jusqu'à trois, six même, dix et encore plus

long temps, sans rien manger. Exposées à la gelée ou à la chaleur de l'eau bouillante, elles ne meurent point pour cela; mais au temps marqué pour leur résurrection, elles ne manquent jamais de se réveiller de ce long sommeil, et de paroître de nouveau à la lumière, pleines de vie, sous une forme brillante et ornées de mille couleurs. C'est donc alors le véritable insecte qui se montre, l'insecte parfait, dont il y a tant d'espèces.

Le cadet. Et puis, que font-ils?

Le père. Il leur reste une jouissance courte, mais délicieuse, qui consiste à voler de fleur en fleur, d'une plante à l'autre, à jouer quelque temps dans les airs; puis à s'accoupler pour faire des œufs, qui produiront d'autres larves comme celles dont ils sont sortis eux-mêmes, et enfin à mourir. Voilà à peu près notre histoire à nous-mêmes.

Cependant il faut bien remarquer que cette marche si surprenante, si admirable, n'est pas absolument générale pour tous les insectes: il y en a qui n'éprouvent pas ces quatre états consécutifs, d'œufs, de larves, de nymphes, et enfin de mou-

ches

ches ou de papillons. Les araignées, par exemple, en sortant de l'œuf, sont des insectes parfaits, qui n'éprouvent plus d'autre changement que de grandir ou grossir. On croit même que les cloportes, les punaises de bois, et quelques autres sont vivipares, et engendrent tout de suite des petits qui leur ressemblent.

L'AINÉ. Comment! est-ce que les mouches, les papillons, les hannetons ne grossissent pas aussi bien que les araignées? Moi, je croyois que les grosses mouches venoient des petites qui grandissoient peu à peu.

LE PÈRE. Point du tout; l'insecte, quel qu'il soit, mouche, papillon, hanneton ou demoiselle, reste tel qu'il s'est trouvé au sortir de sa coque ou de sa larve devenue nymphe, et meurt gros ou petit sans aucun changement. Il n'en est pas de ces insectes comme des veaux qui deviennent des bœufs.

Mais pour mettre de l'ordre dans cette partie si importante de l'histoire naturelle, il faut remarquer les différentes classes ou espèces d'insectes. On les divise en sept, savoir :

La première, de ceux qui ont des ailerons entiers, comme les hannetons, les cerfs volans, et autres qu'on désigne sous le nom général de scarabées : nous les appellerons les coléoptères.

La seconde, de ceux qui n'ont que des demi-ailerons ou élytres, comme certaines punaises de bois, les cochenilles et autres, nommés hémiptères.

La troisième, des lépidoptères, c'est-à-dire, qui ont les quatre ailes farineuses, comme les papillons.

La quatrième, des hyménoptères, c'est-à-dire, qui ont les quatre ailes membraneuses et sans poussière, comme les demoiselles, les guêpes, etc.

La cinquième, des nevroptères, c'est-à-dire, qui ont des ailes à nerfs ou veinées, comme les abeilles.

La sixième, des diptères, ou qui n'ont que deux ailes, comme les mouches, les cousins, les tipules, etc.

La septième enfin, des aptères, c'est-à-dire, de ceux qui n'ont point d'ailes du tout, comme les araignées, les poux, les puces, les écrevisses; nous commen-

cerons demain par la classe qui comprend les hannetons.

SECOND ENTRETIEN.

Ière. *Classe.*

LES COLÉOPTÈRES.

LE PÈRE. Ce nom, mes enfans, qui signifie ailes à étuis, est donné à tous les insectes dont les ailes supérieures sont dures et coriaces, et ne servent qu'à défendre les ailes inférieures. Chacun de ces étuis s'appelle élytre. Les insectes de cet ordre ont de grands yeux à réseaux, mais point d'yeux lisses. Leur larve est longue et molle, a six pattes écailleuses et point d'antennes. Quelques coléoptères n'ont point d'ailes sous leurs élytres, et alors, celles-ci sont réunies en une seule pièce : les coléoptères ailés écartent leurs élytres, et déploient leurs ailes pour prendre leur vol. Cet ordre est extrêmement nombreux. Nous allons le parcourir succinctement, en commençant par les hannetons, dont l'un de vous va me faire l'histoire ; car il est

bien juste que chacun dise ce qu'il sait, et je ne doute pas que vous n'en sachiez plus que moi sur le compte des hannetons.

L'AINÉ. Oui, mon papa, c'est bien juste; mais vous nous expliquerez mieux cela que nous.

LE PÈRE. Peut-être : tout au plus pourrai-je vous apprendre quelques termes que vous n'avez pas encore eu occasion d'entendre. Ainsi dites toujours comme vous voudrez.

Les Hannetons.

L'AINÉ. Eh bien, les hannetons ont sur le dos deux étuis d'ailes qui sont comme rouges ou bruns, et durs; et par dessous, deux ailes minces comme du papier bien fin, et si fin que l'on pourroit voir au travers. Ensuite ils sont noirs sous le ventre, avec des raies blanches et des points sur les côtés; ils ont six pieds et deux cornes, et autour du cou un collier de corne dure qui est noire; ils ont aussi des crochets aux pieds pour s'accrocher; leurs yeux sont noirs et comme de petits diamans luisans .... n'est-ce pas?

LE PÈRE. Tout cela est très-juste, à

l'exception que les naturalistes, au lieu de dire des étuis d'ailes, disent élytres; au lieu de dire que l'on peut voir au travers, ils disent diaphane ou transparent; les cornes, ils les appellent des antennes. De même ils auroient commencé par dire que les hannetons sont du genre des scarabées. Du reste, après ce que vous savez du hanneton, il n'y a plus qu'à parler de la figure de sa larve, du temps qu'elle dure, et des autres particularités qui distinguent cette famille. Je vais vous dire ce que j'en sais. Le hanneton, qu'on appelle aussi scarabée bourdonnant, provient d'une larve qui sort des œufs placés fort avant dans la terre vers le printemps, selon que la saison est plus ou moins hâtive. Cette larve reste en terre trois, quatre ou cinq ans, sous le nom de mans ou vers blancs, où elle se nourrit des racines des plantes. Le jeune hanneton sorti de terre, s'envole, et va ronger les feuilles qu'il réduit en poudre, ce qui l'a fait nommer meûnier dans certains pays. Ensuite ces insectes s'accouplent, et restent long temps attachés deux à deux; après quoi la femelle s'enfonce dans la terre environ à

une brasse de profondeur, s'y prépare une place commode, et y dépose ses œufs, qui sont d'un jaune clair et de figure ovale. Alors elle ressort de terre, vit encore quelques jours, et meurt.

Souvent le hanneton tout formé reste encore une année entière dans la terre, et n'en sort qu'au printemps qui suit celui où il est sorti de sa larve. Il arrive de même à d'autres qui ont déjà vu un été, de s'endormir dans la terre jusqu'après l'hiver suivant, et d'en sortir une seconde fois pour jouir encore des plaisirs de la vie. Ainsi un hanneton peut vivre deux ans, ou du moins deux étés; car on n'en a pas encore remarqué qui aient vécu deux fois pendant les quatre saisons entières. On a vu aussi d'autres scarabées, comme le monocéros, se retirer dans la terre pendant un hiver entier.

Les hannetons ne paroissent guère que vers le milieu du printemps, parce qu'ils craignent beaucoup le froid. Cependant ils ne craignent pas moins la grande chaleur, et c'est pour cela que pendant le gros du jour, ils restent cachés sous les feuilles, et n'en sortent que sur le soir,

quand la grande chaleur est tombée. Alors, comme c'est aussi l'heure que nous choisissons pour nous promener, nous nous amusons quelquefois à leur courir après pour les attraper.

On distingue le mâle de la femelle, aux houppes qui terminent les antennes; car outre que les femelles ont celles-ci plus petites, leurs houppes ne sont qu'à six feuillets, tandis que celles des mâles sont à sept. D'autres disent même que les femelles n'ont point de houppes. Quand le mâle s'envole, il les déploie. Au reste, les oiseaux les aiment beaucoup, de même que leurs vers ou larves; les cochons s'en régalent aussi volontiers, comme les poules, et sur tout les poules d'Inde.

Le Hanneton d'Eté.

Il a beaucoup de ressemblance avec celui du printemps; la différence consiste en ce qu'il est plus petit, d'un brun pâle, sans houppes à ses antennes, qui sont terminées par des espèces de boutons: il a six jambes velues, dont une paire est toujours plus grande que l'autre.

Le Chrysomèle.

Quant au brillant et incomparable scarabée de ce nom, il n'a point de temps bien précis pour sortir de terre ou des autres endroits où s'arrête sa larve. Le chrysomèle est presque aussi gros qu'un hanneton, et s'arrête plus volontiers sur les bouquets blancs du sureau en fleurs, sur les sirènes, les narcisses, les lis et les rosiers. Avec du pain trempé et du fruit, on peut garder un chrysomèle vivant deux ou trois ans.

LE CADET. Et les hannetons aussi ?

LE PÈRE. Hélas non. Le cher hanneton ne peut s'accoutumer à cet ordinaire; mais le chrysomèle est beaucoup plus beau; ainsi l'on peut fort bien se passer du hanneton.

LE CADET. Oui, mais il ne fait pas tout ce que fait le hanneton, qui vole quand nous voulons, et dès que nous lui chantons une petite chanson; tandis que l'autre, au lieu de voler ou de marcher, quoi qu'on puisse lui faire pour l'exciter, retire sa tête et ses pieds dès qu'on le touche ou qu'on veut l'attacher, et contrefait le mort.

LE PÈRE. Eh bien, laissons donc ce scarabée peu complaisant; en voici un autre que vous ne connoissez peut-être pas.

Le Rhinocéros.

Ce nom-là signifie nez-corne, parce qu'en effet il a une corne sur le devant de la tête; il est deux ou trois fois plus gros que le hanneton; il se tient dans le bois pourri, mais de préférence dans les vieux chênes creux, ou dans les fosses à tan faites avec l'écorce de chêne.

Quant aux scarabées à trois cornes, ils ne se trouvent qu'en Amérique, et sur tout dans le Brésil, où il sont plus gros que nos cerfs-volans. Ils portent le nom d'Hercules, ou d'éléphans, ou de taureaux volans.

Le Scarabée Stercoraire.

Il sort comme les autres d'une larve, et cette larve existe dans le fumier, où elle vit tout au plus une année. Il y en a de plusieurs sortes; les uns déposent simplement leurs œufs sur la fiente de cheval ou de vache, ou de brebis. D'autres forment de ces excrémens des espèces de petites boules pour les y enfermer. Quand ces derniers s'arrêtent

quelque part, ils y font un trou dans la terre, y enfoncent un peu de fumier qu'ils ont mis en peloton, déposent un œuf dessus, le recouvrent encore de fumier, et s'envolent pour en faire autant dans une dixaine d'autres endroits, ou même davantage. Au bout de quelques jours la larve sort et se nourrit de la provision que sa mère lui a préparée. Cette provision dure jusqu'au printemps, alors elle change de peau quatre fois, et enfin devient nymphe pour passer à l'état de scarabée.

Nous avons dans nos contrées et dans plusieurs autres de l'Europe, un scarabée à corne unique, noir et fort brillant, qui est presque aussi gros que le stercoraire, et qui d'ailleurs s'arrête volontiers sur le fumier qu'il trouve dans les prés et les pâturages, sur lequel il dépose aussi ses œufs dans des pelotes de fiente de vache.

Le Capricorne.

On nomme ainsi l'espèce de scarabée qui a des pinces assez fortes pour ronger le bois et les meubles mêmes, et y déposer ses œufs. Il sort de ces œufs des larves qui n'ont point de pieds, et qui percent le bois

pour s'y loger ou s'en nourrir, jusqu'à ce qu'elles subissent leur métamorphose. On nomme dans quelques pays ce scarabée bouc de bois, ou chèvre de bois, parce qu'il porte ses cornes recourbées comme celles de ces animaux.

A propos, aimez-vous les noisettes? c'est de quoi il ne faut pas douter; mais n'avez-vous jamais trouvé dedans, en les ouvrant, une espèce de ver assez épais, qui remplissoit une bonne partie de la coquille? eh bien, c'étoit une larve d'où sort un scarabée à trompe.

Le Charanson.

Vers la fin de l'été, et quelquefois plus tard, ce scarabée fait un trou dans la noisette encore verte et tendre; il y dépose un œuf, d'où au bout d'environ quinze jours il naît une larve qui ronge le fruit : quand elle a consommé sa nourriture, elle sort, s'enfonce dans la terre, y devient nymphe, et enfin scarabée après l'hiver; voilà le charanson.

Le Scarabée à Ressort.

Il a plusieurs autres noms, comme escarbot, sauterelle. Cet animal est petit, étroit,

long, et remarquable par le ressort, au moyen duquel il peut s'élancer en l'air quand il est couché sur le dos. Ce ressort est la pointe de son corcelet, qui s'engaîne dans le ventre et s'en échappe ensuite avec force, ce qui enlève l'insecte, qui retombe ensuite ordinairement sur ses pieds. Il y en a plusieurs espèces.

Le Cerf-Volant.

Celui-ci vient d'une larve qui passe six années entières à ronger du chêne pourri avant que de se transformer en scarabée : après quoi l'insecte fait comme tous les autres, c'est-à-dire, qu'il voltige pendant quelques jours, s'accouple, fait des œufs, et meurt. Il se nourrit de feuilles, ou plutôt il suce la séve qui y arrive; mais il aime sur tout le miel, et si vous voulez vous en faire suivre comme d'un chien, vous n'avez qu'à lui en donner quand vous l'aurez pris; mais gare les pinces !

LE CADET. N'est-il pas vrai, mon papa, que les femelles ne les ont pas si grosses que les mâles ?

LE PÈRE. Non, sans doute; au reste, il faut remarquer que ces cornes sont mobiles

biles et peuvent se rapprocher, au lieu que les cornes des bestiaux sont immobiles. La bouche se trouve entre les deux cornes; elle est entourée de quatre houppes jaunâtres, qui représentent la langue ou plutôt la trompe à sucer; tout auprès on en voit deux autres plus petites, accompagnées de deux espèces de mâchoires assez grosses; outre cela il a par-dessus les yeux quatre longues antennes à quatre feuilles. Les élytres sont ordinairement d'un brun clair, et quelquefois d'un rouge obscur.

Le Ver Luisant ou Lampyre.

C'est un fort joli petit scarabée, remarquable par la lueur qu'il donne pendant les belles nuits d'été. Le mâle a des ailes, mais la femelle en est dépourvue. Son cops est composé de dix anneaux, dont les trois postérieurs, qui sont jaunes, donnent la lueur dont il s'agit. Le mâle est plus petit et presque tout noir; il a aussi la propriété de luire pendant la nuit : la matière qui produit cet éclat lumineux paroît être un véritable phosphore, semblable à celui que produisent certains poissons; plus l'insecte est en mouvement, plus l'éclat de ce

phosphore est vif et brillant ; et lorsqu'il diminue, on n'a qu'à agiter, qu'à irriter l'insecte, et le faire marcher, aussitôt la clarté augmente et reprend sa première vivacité.

Le Scarabée Fossoyeur.

Ce scarabée provient d'une larve qui reste six semaines ou deux mois en terre à côté de quelque corps fétide et corrompu. Quand l'insecte veut déposer ses œufs, il vole à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'il ait trouvé cette proie putride, ce qui ne tarde pas, attendu qu'il a l'odorat excellent. Alors il l'enterre, et au bout de quelques jours il y naît des larves qui trouvent par cette précaution leur nourriture. Mais le difficile c'est d'enlever le corps mort, et de le traîner sur la place pour l'enterrer ; car il s'agit d'une masse toujours cent fois plus grosse et plus pesante que le petit insecte : alors il appelle ses camarades à son secours. S'ils ne sont que deux à remuer la masse, la besogne est forte et va bien lentement ; mais s'il en vient un troisième, un quatrième ou plus, il n'y a pas de rat mort qui ne soit

enlevé en quelques heures de travail, et enterré de manière que la place ne soit pas reconnoissable. Aussi l'insecte a-t-il soin de choisir d'abord le lieu où il veut ou peut enterrer la proie qu'il a trouvée. Si la terre lui convient dans l'endroit même où il se pose, il ne va pas plus loin ; mais si c'est un terrain dur, pierreux, ou peu profond, il traîne sa proie jusqu'à l'endroit où il puisse placer en sureté sa postérité. Si le corps se trouve trop gros, comme un chat, par exemple, un serpent, il le dépèce, et n'en prend que ce qu'il en faut pour la provision des larves qui doivent sortir de ses œufs, et qui sont ordinairement au nombre de vingt ou trente.

C'est un plaisir que nous pouvons nous donner dans le jardin. Il n'y a qu'à jeter dans un coin quelque petite charogne, et épier les fossoyeurs, il ne se passera pas quatre jours, sans que nous les voyions arriver ; et si nous leur déterrons leur rat ou leur grenouille, ils ne manqueront pas de procéder à un second enterrement.

La Coccinelle.

C'est le scarabée que vous connoissez si

bien sous le nom de bête au bon Dieu, ou vache à Dieu : on l'a ainsi nommé, parce que non-seulement il ne fait point de mal, outre qu'il est très-joli, à cause de ses belles couleurs, mais encore parce qu'il nous rend de très-grands services, en ce qu'il est ennemi des pucerons destructeurs des fleurs et des feuilles de nos plantes potagères.

Le Dermeste.

On le nomme encore scarabée disséqueur, parce qu'il s'attache à dépouiller les corps morts pendant la nuit, de même qu'à ronger la viande, le lard, d'où vient que dans certains pays on l'appelle aussi ronge-lard.

Ce que le dermeste a de plus singulier, c'est que dès qu'on le touche tant soit peu, il contrefait le mort, et ne bouge plus, quoi qu'on puisse lui faire, comme de lui arracher les pieds, les antennes l'une après l'autre, de le piquer, de le brûler. Peut-être l'attouchement d'un homme lui cause-t-il une espèce de défaillance ; mais il est certain du moins que si on le laisse ainsi quelque temps en repos, il ne manque pas de s'enfuir, soit en courant si on lui laisse

les pieds, soit en volant s'il ne lui reste que ses ailes.

Le Perce-Oreille.

Pour celui-ci, que l'on nomme encore oreillère, c'est un des plus décriés des scarabées, parce qu'il entre dans les oreilles des hommes, et qu'il leur cause des douleurs cuisantes. Il se tient dans les fruits, dans les fleurs, et sur tout dans les tournesols; mais il fait ses œufs dans l'écorce des arbres, ou dans la terre entre les pierres. La larve sort de l'œuf dans toute sa grosseur, et ce n'est qu'après avoir changé quatre fois de peau qu'elle devient scarabée et prend des ailes.

La Vrillette.

C'est un des scarabées les plus nuisibles; il y en a diverses espèces, toutes également destructives. Rien n'est en sureté contre cet animal; il ronge tout, perce tout, gâte tout, pour faire un trou, au fond duquel il pose ses œufs sur un lit de duvet composé des matières qu'il a rongées. On le redoute sur tout pour les livres et archives, et sa manœuvre est d'autant plus difficile à

prévenir, qu'il n'est pas plus gros qu'un pou; il en est qui s'attachent de préférence aux fourrures, peaux, etc.; d'autres aux papiers, livres; d'autres aux étoffes et habits.

La Mouche d'Espagne.

On l'appelle autrement cantharide; son premier nom vient de ce qu'elle ressemble à une mouche qui est fort commune en Espagne, d'où nous l'avons connue d'abord. Cependant il s'en trouve aussi beaucoup en France, de même qu'en Allemagne, en Hollande et ailleurs. La cantharide est longue et ronde, d'un beau vert brillant comme l'or; on l'emploie beaucoup dans la médecine; on les fait d'abord sécher, ensuite on les pulvérise, on les pétrit avec de l'huile et de la graisse pour en faire un onguent, dont les emplâtres appliqués sur la peau y font venir des bouffissures pleines d'humeurs, attirées par ce moyen hors du corps qu'elles incommodoient.

La Casside.

Ce scarabée tire son nom, qui signifie casque, de ce que son corcelet a les rebords alongés en avant, de manière à recouvrir sa

tête comme un casque. Il y retire même ses pattes et tout son corps, quand il est en danger, ce qui l'a fait nommer, dans quelques pays, tortue-volante. Il a deux taches rouges au milieu du dos, et se tient dans les prés, sur les buissons, et dans les broussailles.

La Puce de Terre.

On voit ces insectes au printemps sauter par tout sur les plantes, dont elles dévorent les bourgeons naissans ; ils nuisent infiniment aux jeunes pousses de toute espèce, et sont du genre des scarabées des bois, dont certaines espèces sont à peine grosses comme le tiers d'une puce, de qui elles ont pris le nom, soit à cause de leur petitesse, soit parce qu'elles en imitent les sauts.

Les Scarabées d'Eau.

Il y a une foule d'insectes de cette espèce dans les étangs, les bassins, les eaux dormantes, les mares, les ruisseaux même. On en trouve de gros et de petits, de noirs et de bruns, qui ont tous la tête plate, des pinces alongées, quatre

antennes, et six pieds, dont les deux de derrière sont beaucoup plus larges et plus longs que les autres, parce qu'ils s'en servent comme d'avirons pour nager ou ramer dans l'eau. On les nomme dytisques en général, ce qui signifie plongeur, et ils font beaucoup de mal dans les étangs à poissons.

L'hydrophile, qui en est une espèce, est de couleur noire grisâtre; ses élytres sont marquetées de raies jaunes, étroites, et il demeure tout le long de l'été dans les étangs et bassins, ou dans les eaux qui coulent doucement. Sa larve va et vient dans l'eau, jusqu'au temps de sa métamorphose; alors elle gagne le rivage, creuse la terre et s'y retire pour prendre la forme de scarabée; après quoi l'insecte s'envole. Le mâle a les élytres tout à fait plates, et d'un brun noirâtre très-luisant. Quand la femelle veut faire ses œufs, elle cherche un morceau de bois, ou une large feuille, ou autre chose, les dépose dessus, les couvre de certains fils bruns fort doux, et les abandonne au gré des eaux, jusqu'à ce que les larves en sortent et sautent dans l'eau. Elles nagent très-vîte, plongent très-lestement, et

exhalent ordinairement une odeur désagréable.

Le Bupreste.

Ce nom, qui signifie crève-bœuf ou enfle-bœuf, lui vient de ce qu'il répand une liqueur âcre et venimeuse, qui nuit aux bestiaux quand ils l'ont mâchée, en paissant dans les champs où le bupreste se trouve toujours.

La Demoiselle.

Il y en a d'aquatiques et de terrestres, et de chacune plusieurs espèces. Vous vous rappelez sans doute ces belles demoiselles que l'on voit voler sur les eaux, qui ont le corps long et bleuâtre, brillant et fort agile, à grosse tête, avec quatre ailes fort transparentes, et volant avec beaucoup de grâces, ce qui leur a fait donner probablement le nom qu'elles portent; car nous ne dirons pas comme bien des gens, qu'il leur a été donné à cause d'un organe fort singulier, et même unique dans la nature, dont la nymphe de ce scarabée est pourvue; c'est un masque, qui a la forme d'un casque; ce masque cache une bouche

traîtresse garnie de bonnes dents, et la nymphe le lève quand elle veut, pour saisir les petits insectes qui se sont trop approchés pendant qu'ils voyoient le masque baissé.

Ces nymphes, qui ont été d'abord de petits vers à six pieds, vivent ainsi dix à onze mois sous l'eau avant que d'être transformées en demoiselles. Alors elles sortent de l'eau et vont se coller contre quelque plante, où la métamorphose se fait.

Les demoiselles terrestres ne sont pas moins curieuses, mais il faut attendre l'occasion d'en parler pour décrire plus particulièrement leur adresse.

Ce n'est là, mes enfans, que la première des sept classes des insectes ; demain nous passerons à la seconde, qui comprend, comme je vous l'ai dit, les hemiptères.

TROISIÈME ENTRETIEN.

IIème. *Classe des Insectes.*

LES HÉMIPTÈRES.

LE PÈRE. La classe des insectes, dont nous allons parler aujourd'hui, comprend tous ceux qui ont des étuis flexibles : ce sont presque des ailes propres au vol comme celles qu'elles recouvrent. C'est pour cela qu'on les nomme hémiptères. Leur bouche est terminée par une trompe recourbée sous la poitrine, qu'ils introduisent dans les corps des animaux et dans le tissu des plantes, pour en tirer les sucs dont ils se nourrissent : la larve ne diffère de l'insecte parfait que par l'absence des ailes ; quelques espèces demeurent toujours dans l'état de nymphe, et n'en acquièrent jamais. Nous allons commencer leur description par les pucerons.

Les Pucerons.

Vous connoissez infailliblement cette espèce d'insectes ?

L'AINÉ. N'est-ce pas celle que l'on voit souvent en si grand nombre sur les fleurs, dont elle dévore jusqu'à la racine?

LE PÈRE. Justement : il y en a plusieurs espèces. Tous ont une petite tête, une pompe aiguë, deux yeux, deux antennes, six pieds, et sont de couleur noire, verte, jaune, rouge, brune, blanche, selon les arbres et les plantes dont ils se nourrissent, et sur lesquelles ils se trouvent toujours entassés par groupes.

Souvent les gens de la campagne prennent les pucerons pour une maladie des plantes, pour une espèce de nielle, parce qu'ils les dévorent si rapidement, que l'on n'a pas le temps de s'en apercevoir, et que les plantes attaquées et gâtées dans leur naissance ou dans leurs parties productrices, restent infécondes et périssent. On trouve fréquemment des feuilles d'arbres repliées et remplies d'une famille de pucerons, ensevelis dans une espèce d'écume; ce qui provient de la piqûre des femelles, lorsqu'elles y déposent leurs œufs.

Tous les pucerons ne sont pas ailés. Ceux qui ont des ailes volent de plante en plante pendant l'automne et cherchent à s'accoupler.

pler. Il n'est guère d'insectes qui multiplient aussi prodigieusement que les pucerons : un seul, dans l'espace de quinze jours, engendre, à trois ou quatre reprises, plusieurs centaines de petits tout formés, qui, quelque jours après leur naissance, en produisent d'autres à leur tour, et cela dure pendant tout l'été. Enfin dans l'automne ils ont soin de pondre une quantité prodigieuse d'œufs, afin qu'après l'hiver nous puissions avoir tout de suite une bonne provision de ces hôtes gourmands. Dans l'espace de quinze jours ils changent par trois ou quatre reprises de peau, grossissant un peu chaque fois, et après cela, ils ne tardent pas de mourir.

Les Gallinsectes.

Cet insecte tire son nom de ce qu'il ressemble à une noix de galle, avec laquelle il est aisé de le confondre; cela cependant ne concerne que la femelle, qui porte une espèce de coque arrondie sur le dos, car pour le mâle, il est ailé et ressemble à une mouche. Il y en a plusieurs espèces, qui toutes vivent sur les arbres et les plantes dont elles sucent les feuilles sans les ron-

ger ; ce qui pourtant nuit assez au végétal pour le faire même périr.

Cette espèce a pour voisine celle des progallinsectes, qui ont beaucoup de ressemblance avec les gallinsectes, quoiqu'ils aient cependant des caractères particuliers, dont le principal est qu'ils passent la plus grande partie de leur vie collés contre l'écorce des arbres, sans faire aucun mouvement sensible, de sorte qu'il faut les regarder avec la loupe pour les reconnoître comme des animaux.

De toutes les espèces de gallinsectes et de pro-gallinsectes, les plus dignes d'attention sont celles dont on tire la belle couleur rouge que nous avons substituée à la pourpre des anciens, savoir le kermès et la cochenille.

Le Kermès.

Ce gallinsecte se trouve en France, sur une espèce de chêne vert dont il suce la feuille. Sa figure approche d'une petite boule dont on auroit coupé une tranche. La femelle fait des œufs plus petits que la graine de pavot, remplis d'une liqueur d'un rouge pâle. Le mâle, qui ressemble à la femelle

dans son premier âge, finit par se transformer en nymphe sous sa coque, et il en sort avec des ailes sous la forme d'un petit cousin. On ramasse ces insectes avant la métamorphose et on les arrose de vinaigre, ce qui leur fait prendre une couleur rouge, dont on se sert pour la teinture. On l'emploie aussi dans la médecine, mais alors les insectes se préparent autrement. C'est là ce qu'on appelle graine de kermès

La Cochenille.

C'est une graine à-peu-près semblable à celle du kermès quand elle est sèche, et de même nature, c'est-à-dire, que ce n'est autre chose qu'un pro-gallinsecte ramassé de la même manière pour la teinture précieuse de l'écarlate et du cramoisi. Cet insecte ne se trouve nulle part qu'au Mexique dans l'Amérique.

La Punaise.

Il y en a un grand nombre d'espèces, dont on fait plusieurs classes, savoir: les punaises domestiques, les punaises de terre, les punaises de bois, et les punaises d'eau. Elles ont toutes beaucoup de ressemblance

avec les scarabées, mais elles ne sont pas toutes ailées : d'ailleurs elles ne subissent point de métamorphose, et conservent la figure qu'elles ont en naissant, si ce n'est que plusieurs prennent des ailes au quatrième changement de peau.

Les punaises domestiques ou punaises de lit sont des insectes d'un rouge brun, à peu près de la figure d'une lentille, exhalant une odeur très-désagréable quand elles sont écrasées, et qui se tiennent dans des lieux chauds, comme dans les lits, où l'odeur du corps humain les attire. Leurs aiguillons sont si inquiétans que souvent l'on en perd le repos pour la nuit entière.

LE CADET. Mais les punaises n'ont point d'ailes, n'est-ce pas ?

LE PÈRE. Cela est vrai.

L'AINÉ. Oh moi, je sais bien comment il faut s'y prendre pour n'en plus avoir :

LE PÈRE. Eh bien, c'est un service à nous rendre que de nous dire votre secret ; nous pouvons quelque jour nous trouver dans le cas d'en faire usage.

L'AINÉ. On fait cuire des feuilles de noyer dans de l'eau, et puis on lave les bois de lit avec cette eau-là.

LE PÈRE. Cela est juste, j'ai déjà vu faire la même chose; mais vous avez oublié de nous dire la quantité proportionnelle de l'eau et des feuilles qu'il faut employer; il faut environ deux poignées de feuilles de noyer ou de brou de noix vertes pour un demi-pot d'eau, qu'on laisse bouillir une demi-heure, et que l'on exprime ensuite. Cette décoction bannit les punaises pour toujours. On s'en délivre assez bien encore par le vitriol, ou bien avec les feuilles et les fleurs de la lavande. On détruit encore l'engeance toute entière jusqu'aux œufs mêmes, en se servant d'un enduit de chaux fort claire nouvellement éteinte dans une eau d'alun, et appliquée à chaud (1).

Les punaises de terre se tiennent, partie dans les jardins où elles s'attachent aux groseilliers de différentes espèces, partie dans les bois sur les troncs des arbres, partie dans les pigeonniers et dans toutes sortes de trous. Elles sont aussi de figure ronde, petites, et en partie ailées.

---

(1) Toutes les drogues fortes les expulsent par leur odeur; c'est pourquoi l'on n'en voit jamais chez les apothicaires, ni chez les corroyeurs.

Les punaises de bois ressemblent par la couleur à l'écorce des arbres, ce qui les fait échapper aisément à la vue. Toutes sont d'une puanteur insupportable.

Les punaises d'eau se tiennent dans les eaux croupissantes, où elles se nourrissent de moucherons et d'autres petits insectes, qu'elles prennent en nageant sur le dos, de sorte qu'on les voit rarement dans une autre posture. La piqûre de leur trompe à sucer est douloureuse. Elles déposent leurs œufs dans l'eau.

Le Scorpion d'Eau.

Cet insecte aquatique ressemble beaucoup à la punaise d'eau; mais ce qui lui fait donner le nom de scorpion, ce sont ses deux pinces ou bras antérieurs, qui sont semblables à ceux des scorpions terrestres. Leur trompe de la queue ne leur sert qu'à la respiration, et non point à piquer. Il y en a deux espèces, dont la plus grande ne se trouve qu'en Amérique.

Les Sauterelles.

Les sauterelles paroissent tirer leur nom de leur marche, qui se fait beaucoup plus

par bonds et par sauts, que de toute autre manière, quoiqu'elles aient des ailes et des jambes. Elles meurent toutes avant l'hiver, mais les femelles laissent des œufs dans la terre, et il en sort au printemps, sans métamorphose, de petites sauterelles déjà parfaites, à cela près qu'elles n'ont point encore d'ailes, ce n'est qu'à la quatrième mue qu'il leur en vient. Alors ces insectes dévorans n'en deviennent que plus dangereux.

LE CADET. Est-ce donc que les sauterelles font du mal à quelque chose, en mangeant de l'herbe ?

LE PÈRE. Ordinairement dans nos pays tempérés, et dans les pays froids, elles ne sont point assez multipliées pour être nuisibles; mais dans les contrées plus chaudes, les sauterelles sont en si grande quantité qu'elles se rassemblent comme des armées, s'élèvent dans l'air comme de grosses nuées noires, et couvrent les campagnes où elles s'arrêtent : jugez combien il y en a de millions à la fois ! mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elles dévorent tout, consument tout ce qui s'appelle herbe ou plante, et laissent la terre entièrement

dépouillée de moissons, et de fruits, au point qu'elles occasionnent souvent des famines ; comme leurs cadavres, quand elles viennent à périr, soit par les pluies ou autrement, exhalent une puanteur insupportable ; elles occasionnent des maladies pestilentielles.

Les Grillons.

Quant aux grillons, on en fait deux classes, savoir ceux des champs, et les domestiques.

Ceux-ci que l'on appelle aussi cricri, ou grigri, se tiennent dans les endroits chauds, comme dans les trous des fours, des foyers, des cuisines, et s'y nourrissent de tout ce qu'ils y peuvent trouver de bon comme de miettes de pain, de grains de différentes espèces, etc. Ils sont d'un jaune brun, ont deux minces et longues antennes, quatre pinces plus courtes, deux pointes à la queue, où les femelles ont outre cela un aiguillon fort dur, qui leur sert à enfoncer leurs œufs dans la terre où ils doivent éclore ; enfin quatre ailes dont les deux inférieures sont plus longues que les supérieures.

Le bruit que fait le grillon mâle, ou son chant, si vous l'aimez mieux, paroît provenir d'autre chose que du battement de ses ailes, comme on le pense vulgairement. Ils ont, ainsi que les sauterelles, un organe en forme de tympan, sous les ailes, qui produit cette espèce de voix.

LE CADET. Oh, je voudrois bien le voir! et si je ne craignois de fâcher notre cuisinière, qui prétend qu'on doit les laisser en repos, parce qu'ils portent bonheur à la maison, j'irois ce soir en prendre un au coin de son feu.

LE PÈRE. Nous lui ferons entendre raison sur cela; elle ne trouvera pas mauvais que nous examinions les organes de cet insecte.

LE CADET. Je lui ai entendu dire aussi que quand les grillons chantent d'une manière plus lente et plus triste, c'est signe qu'il doit mourir quelqu'un dans la maison.

LE PÈRE. A la bonne heure, que ce soit la cuisinière qui vous ait dit cela: car je suis bien sûr que vous ne l'avez jamais entendu dire à un homme tant soit peu instruit et raisonnable. La vérité est que les insectes sont sensibles à certains change-

mens dans l'air, dont nous ne nous apercevons pas nous-mêmes; par exemple, quand nous devons avoir dans peu un temps pluvieux, ils chantent avec plus de force et de vivacité. Au reste, il y a un moyen de les faire sortir, c'est de remplir de fumée de sureau l'endroit où ils se trouvent; alors ils sont comme enivrés et se laissent prendre, ou meurent bientôt.

Les grillons de campagne se tiennent dans les prés et dans les champs où ils trouvent à manger des racines, des graines humides, et autres choses semblables. Ils ressemblent aux domestiques, à l'exception qu'ils sont plus bruns. Les uns et les autres boivent volontiers, ceux-là dans les cuisines de tout ce qui s'y épanche, ceux-ci de la rosée des plantes.

Il y a une autre espèce de grillon champêtre nommé grillon-taupe ou taupe-grillon, de même que courtille ou courtillère, qui est plus gros que le grillon domestique, même de la longueur du doigt. Il a les deux pieds de devant semblables à ceux de la taupe, ou même aux pinces de l'écrevisse, tellement qu'on le nomme en certains endroits écrevisse de terre. Du

reste, il fait du bruit comme le grillon, et fouit comme la taupe. Il dévore les plantes potagères des jardins, et dévaste les champs d'orge; les jardiniers les détruisent avec autant de soin que les taupes même. Le grillon-taupe n'acquiert des ailes que près de deux ans après sa sortie de l'œuf. Il construit son nid avec une industrie particulière. Les grillons sont mangés par les oiseaux, les lézards, et les taupes.

Nous avons encore le grillon-criquet, qui est d'une espèce particulière, et ressemble beaucoup à la sauterelle, saute comme elle, marche mal et vole bien; car il a des ailes, comme celles des beaux papillons, qu'il replie dans des étuis fort étroits. Il mange aussi les herbes, et fait quelquefois beaucoup de dégât.

La Mante.

C'est un insecte, qui approche beaucoup de la sauterelle, et qui a différens noms. Dans certains pays il porte celui de feuille ambulante, qui lui vient des fréquentes variations de ses ailes; car elles ressemblent d'abord à une feuille de saule verte, ensuite à une feuille fanée, et enfin à une

feuille sèche. Le peuple du midi de la France appelle cet insecte *préga-Diou*, qui veut dire prie-Dieu, parce qu'il est souvent dans une posture singulière, c'est-à-dire, presque debout sur ses grandes jambes de derrière, tandis qu'il replie et rapproche les deux de devant, qui sont plus courtes; ce qui lui donne l'attitude d'un homme qui fait sa prière.

La Mouche écumeuse.

C'est d'abord une espèce de ver de la grosseur d'une mouche, d'un brun noirâtre, ayant six pieds et un aiguillon à sucer, puis des ailes après la quatrième mue; il ne les a pas plutôt, qu'il s'envole, va s'accoupler, dépose ses œufs en terre, et meurt. Au printemps, les larves naissent et grimpent sur les saules. Elles sucent de ses feuilles une grande quantité de séve ou suc qu'elles rendent ensuite sous la forme d'une écume blanche assez épaisse, ou de salive; on la voit couler et tomber à terre comme si l'arbre en étoit couvert. On trouve çà et là sur les feuilles des saules des amas de cette écume, et toujours l'insecte caché dedans. On la nomme ordinairement écume;

écume printannière : quand la larve métamorphosée a acquis des ailes, on la nomme sauterelle-puce, ou cigale bédaude, à cause de la ressemblance que sa trompe lui donne avec la cigale, qui est une espèce de mouche plus grosse que le hanneton, par conséquent la plus grande qui soit dans nos contrées.

Le Porte-Lanterne.

On croit que c'est le même insecte qui se nomme aux Indes *acoudia*, et en Amérique *coujou* et *cocoyous*, car il ne se trouve que dans ces pays lointains et chauds. Au reste, nous lui donnons le nom de porte-lanterne, parce que sa tête jette pendant la nuit une lumière très-claire et très-forte, dont les Indiens font usage pour s'éclairer, soit en voyageant dans la nuit, soit dans leurs maisons, où cet insecte les délivre encore des cousins. Pour marcher, ils s'attachent une de ces mouches à chaque pied, une autre au bras, quelquefois encore une sur la tête, et ils font plusieurs lieues ainsi dans l'obscurité.

Cet insecte paroît être de la même na-

ture que notre ver luisant, dont nous avons parlé.

Les Blattes ou Kakerlaques.

Le second de ces deux noms est connu dans les îles de l'Amérique, et l'on désigne par tous les deux une espèce d'insectes dont il y a plusieurs classes. Tous fuient la lumière, mais ils sont beaucoup plus petits dans nos contrées que dans l'Amérique, où ils sont à peu près de la grosseur d'un hanneton, tantôt bruns, tantôt rougeâtres, tantôt blanchâtres, et munis d'antennes fort longues et fort déliées. Ces insectes sont d'une voracité unique; ils s'introduisent par tout, et rongent tout, alimens, provisions, étoffes, linge, cuir, papier, rien n'est épargné. La larve est très-friande de farine; cependant ils ne mangent du pain que la mie; à la campagne, ils rongent aussi les racines des plantes.

Tels sont les insectes appelés hémiptères; dans le prochain entretien, nous verrons les lepidoptères ou papillons.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

IIIème. *Classe des Insectes.*

Les Lépidoptères.

Le père. Les insectes de cet ordre ont quatre ailes couvertes de petites écailles colorées, d'où leur vient le nom de lepidoptères. Ces écailles se recouvrent comme les tuiles d'un toit; elles sont si fines qu'elles s'attachent aux doigts comme une poussière farineuse; ce sont ces écailles qui forment ces belles couleurs dont leurs ailes sont émaillées, et qui, lorsqu'elles sont enlevées, font place à une membrane composée de deux lames fines et transparentes, traversées par les muscles qui la font mouvoir.

L'existence de ces insectes se borne à faire des œufs, et puis à mourir.... Je crois, mes enfans, que nous voilà en pays de connoissance, car je sais que vous êtes grands amateurs de papillons....

Le cadet. Oh, oui, mon papa, nous en avons bien vu : quoi de plus joli que de

les voir sortir de la coque, et puis de leur voir faire des œufs, puis de voir éclore ces œufs, et enfin de voir sortir les petites chenilles qui mangent tout de suite de l'herbe et des feuilles de choux!

LE PÈRE. N'avez-vous pas vu aussi comment ces chenilles forment leur coque et deviennent chrysalides, avant que de devenir papillons?

L'AINÉ. Ah, que c'est encore joli! et puis aussi comme elles changent de peau trois ou quatre fois avant que de s'enfermer.....

LE PÈRE. Eh bien! vous avez fait toute l'admirable histoire des papillons: car la voilà en entier. Mais avez-vous remarqué combien de temps il leur faut pour devenir de jolis animaux ailés?

L'AINÉ. Mais il me semble qu'il leur faut plus de temps aux uns qu'aux autres; les uns n'y mettent que quelques semaines, les autres quelques mois.

LE PÈRE. Ajoutez, mes enfans, qu'il y en a encore qui restent plus d'une année entière renfermés dans leurs coques, de sorte qu'après y avoir passé deux hivers et un été, on ne les voit sortir qu'à la seconde

année. Aussi y a-t-il une grande variété dans l'espèce de papillons ; combien de couleurs, par exemple, n'y avez-vous pas remarquées ?

LE CADET. Oh ! je crois qu'il seroit difficile de les compter, tant il y en a.

LE PÈRE. Encore ne les voyons-nous pas toutes ; car pour les papillons, qui ne volent que pendant la nuit, il ne faut guère compter de voir leur couleur.

L'AINÉ. Il y a donc, mon papa, des papillons qui ne volent que pendant la nuit ?

LE PÈRE. Cela est si vrai, que l'on divise toute la famille des papillons en deux classes générales, savoir : les papillons de jour et les papillons de nuit, que l'on appelle phalènes ; on admet encore une troisième classe, qui est celle des papillons crépusculaires, c'est-à-dire, qui ne paroissent que le soir, et nommés autrement sphynx.

Les chenilles de ces trois espèces ont toutes douze yeux, huit paires de jambes, et mangent de l'herbe et des feuilles ; mais on remarque entre elles de grandes différen-

ces quant à la forme, à la manière de vivre, et aux métamorphoses.

Les chenilles des papillons de jour sont, partie armées de piquans, partie tout unies, partie couvertes de petits poils. Les premières ont la tête en forme de cœur, changent quatre fois de peau, et se retirent dans un lieu couvert avant que de subir leur métamorphose : elles ne font point de fils, elles se suspendent perpendiculairement, la tête en bas, à quelque branche d'arbre, ou dans quelque autre lieu sûr. Leurs chrysalides sont anguleuses et toutes dorées ou marquetées de points brillans : on les nomme chenilles à piquants, ou chenilles épineuses.

Celles qui sont unies, et celles qui sont velues, ont la tête ronde, changent quatre fois de peau, et aux approches de leur métamorphose, ne cherchent pas long temps un lieu commode ou abrité, mais se suspendent à un mur, à un poteau, à une branche, à une feuille, en un mot, à l'endroit le plus prochain, où elles couvrent un petit espace avec leurs fils, et s'attachent elles-mêmes de la même manière. Leurs chrysalides ou nymphes sont

aussi anguleuses, mais non dorées, ni mouchetées, et d'ailleurs attachées par le cou avec un fil.

Enfin, quand ces chenilles se sont préparées par mille arrangemens industrieux à la grande opération à laquelle elles sont destinées, elles restent suspendues ou posées dans la même place, sans mouvement, jusqu'à ce qu'elles soient devenues papillons, et qu'elles puissent s'envoler.

Différentes espèces de chenilles tirent leurs noms, tantôt de leur figure, comme la chenille à oreilles, celle à aigrettes, celle à brosses, l'épineuse, la chenille cloporte, l'hérissonne, etc.; tantôt de leurs opérations, comme la mineuse des feuilles de vigne, l'arpenteuse, la maçonne, etc.; tantôt des arbres ou plantes auxquelles elles s'attachent de préférence, comme la chenille du pin, celle du saule, celle du tithymale, celle du chou, celle du chêne, celle du fenouil, celle des haies, celle des grains, etc.; tantôt de leurs couleurs, comme l'annulaire ou la livrée; enfin, celles qui vivent en société se nomment processionnaires, ou encore évolutionnaires, parce qu'elles suivent un ordre

réglé dans leur marche, comme un corps de troupe qui fait des évolutions sous les ordres d'un chef. Il y en a une espèce qui est très-destructive pour les arbres fruitiers, sur lesquels le papillon ne manque jamais de déposer ses œufs, de façon que les larves qui en sortent ne mettent quelquefois qu'un jour à dépouiller un arbre entier : ce papillon est diurne. La chenille-ours ou hérissonne, donne un papillon nocturne ou phalène. Celle de la vigne, un papillon crépusculaire ou sphynx. La chenille du chou donne aussi un papillon diurne d'un gris jaunâtre, qui dépose ses œufs à la partie inférieure des feuilles du chou, et il en sort d'autres chenilles d'un vert d'herbe rayées de jaune; ce sont ces insectes qui criblent les feuilles du chou, comme nous les voyons quelquefois. Celle de ces chenilles, qui mérite sans doute d'être remarquée à part, c'est la chenille à soie, que nous nommons ver à soie, qui produit un papillon nocturne.

Mais parmi les papillons, c'est-à-dire, ceux de jour, auxquels ce nom se donne plus particulièrement, voici les plus remarquables. Le porte-queue ou queue d'hi-

roudelle, qui dépose ses œufs sur l'anet, le fenouil, les feuilles de carottes; le chardonneret, qui les met sur les chardons; le petit renard ou papillon d'ortie, qui choisit pour sa postérité cette herbe piquante; le papillon des blés, qui les place sur cette plante destinée à l'homme, à qui elle coûte tant de travaux; le papillon feuille-morte, qui ressemble à un paquet de feuilles sèches sur les arbres.

Ainsi, vous n'avez qu'à voir de quelle espèce vous êtes les plus curieux, et alors chercher la plante qu'elle aime, y prendre sa chenille, l'emporter, la nourrir de la même plante, et attendre qu'elle se transforme; s'il en coûte quelque soin, aussi a-t-on, pour sa récompense, de beaux papillons non gâtés comme ceux que l'on veut prendre vivans, et dont on ne peut empêcher que les ailes soient toujours un peu endommagées, de quelque manière que l'on s'en empare.

Les papillons crépusculaires, nommés sphynx, ne volent que sur le soir, et ont pour la plupart un vol lent et pesant. Presque toutes leurs chenilles sont très-belles, portent vers la queue une pointe

ou espèce de corne, se tiennent dans les jardins, les bois, les champs, où elles rongent les arbres et les plantes, et se mettent en nymphes dessous la terre sans filer. Les plus remarquables sont : le phénix, dont la chenille vit sur la vigne; le grand sphynx des vignes, dont la larve se nourrit aussi des feuilles de cep et des balsamins; le laurier-rose, qui naît sur cet arbrisseau; la tête de mort, le plus grand de tous les papillons et le plus singulier, dont la chenille, la plus grande aussi que nous ayons, se trouve sur le jasmin, sur les tiges de pommes de terre, sur la garence, etc. — Enfin, les phalènes ou papillons de nuit ne volent ordinairement que dans l'obscurité, et lentement, comme les sphynx; ce sont les plus nombreux : il y en a une quantité presque innombrable, dont les chenilles sont partie velues, partie sans poils, rampant toutes d'une manière pesante, et vivant d'herbes, de chardons, d'orties, de cuir, de bois, etc. Quand leur transformation arrive, la plupart se retirent sous la terre, quelques-unes se cachent dans le premier coin obscur qu'elles trouvent, et s'y filent une enveloppe de

soie ou espèce de soie, dans laquelle elles passent leur état de nymphe; celles qui se retirent sous terre se contentent de cet asile; d'autres choisissent une cachette dans les feuillages pour subir leur transformation. Chaque espèce de ces chenilles se file une coque de différente façon; les unes ont une vaste enveloppe de soie à tissu lâche, d'autres une coque étroite à mailles serrées, et se placent dans le milieu; d'autres font un tissu serré comme le papier. Il y en a plusieurs qui fabriquent leur enveloppe si industrieusement avec de l'herbe, du bois, de l'écorce, ou même avec leurs propres poils, que leurs tombeaux ont à la fois beaucoup de solidité et une beauté singulière; telles sont les chenilles vertes rayées de jaune des arbres fruitiers, les hérissonnes, les maçonnes, etc.

LE CADET. Mais comment peut-on distinguer les papillons de nuit des papillons de jour, et des autres encore, de même que leurs chenilles?

LE PÈRE. En les examinant de près on y reconnoît des différences assez considérables, outre celle qui vient du temps

de leurs courses. Celles des phalènes ne se trouvent en campagne que la nuit, et le jour elles se tiennent tranquilles dans leurs retraites : il y a pourtant des exceptions ; par exemple, le ver à soie rampe sur le mûrier et en ronge les feuilles aussi bien le jour que la nuit. Quant à la structure, celles de nuit ont en partie une espèce de corne ou de pointe à la partie postérieure du corps. Celles des sphynx ne se trouvent ordinairement que vers le soir, quand la brune vient.

Mais les papillons sont plus aisés à distinguer ; car leurs antennes sont différentes dans ceux de nuit et dans ceux de jour. Ceux-ci les ont, ou à boutons, ou à massue, ou en corne de bélier ; celles des phalènes, au contraire, sont ou prismatiques, ou à filets coniques ou grenés, ou bien à barbe de plume. De plus, comme les papillons de nuit ne sont point destinés à vivre long temps, ils n'ont la plupart point de trompe à sucer ; ils n'existent que quelques momens, qui doivent être employés à la reproduction de leur espèce, c'est-à-dire, à l'accouplement et à la ponte des œufs.

Le

Les plus remarquables parmi ces derniers, sont le paon, dont la chenille vit sur les saules, les prunelliers, les arbres à fruit; la queue fourchue, que l'on trouve sur le chêne, sur le saule, sur le peuplier; la feuille de chêne, sur les arbres fruitiers et dans l'herbe; le papillon de la chenille hérissonne, qui court fort vîte, sur les feuilles et sur l'herbe; le papillon du ver à soie, sur le mûrier; le loup ou chenille des bleds, dans les champs de grains. Il y a des chenilles de phalènes qui s'attachent tellement aux feuilles, soit pour leur nourriture, soit pour la ponte des œufs, qu'on leur donne le nom de roule-feuilles; une autre se nomme arpenteuse en bâton, parce qu'elle se tient seulement à la branche par une extrémité du corps, et alonge tout le reste droit et roide comme un petit morceau de bois; il y en a d'autres qui ne sont pas moins curieuses. On en trouve, comme nous l'avons dit, jusque sur les chardons, sur les orties, sur le tithymale, sur les asperges, sur l'oseille, sur le fenouil, enfin sur une multitude de plantes, d'arbres et d'arbrisseaux, tant dans la campagne, que dans les jardins, les vergers, et les bois,

où les jardiniers peuvent en ramasser autant qu'ils en veulent.

LE CADET. Ah justement! je prierai le nôtre de nous en apporter de toutes sortes.

LE PÈRE. Fort bien, mais ne manquez pas de lui recommander d'apporter en même temps ce qu'il faut pour nourrir chaque espèce. Car, comme vous avez vu, toutes les chenilles ne mangent pas de la même chose; les unes ne veulent que du chou, les autres des feuilles d'arbres, les autres des herbes particulières, et chacune se laisseroit plutôt mourir de faim que de manger d'autre chose. Aussi les papillons le savent-ils bien, et ne manquent-ils pas de mettre leurs œufs dans un endroit où ils sont assurés que leur couvée trouvera tout de suite à manger, sans être obligée d'aller à la quête.

L'AINÉ. Mais à quoi servent donc tant de papillons et tant de chenilles?

LE PÈRE. Est-ce que vous avez oublié la chenille-rose, qui fait des cocons de soie, et le phalène ou papillon de nuit, qui la multiplie? Ce n'est pas la seule chenille qui file de la soie, mais c'est celle qui donne la plus belle, et il y a apparence

que l'on pourroit en tirer de plusieurs autres chenilles, qui probablement n'égaleroit pas celle-ci en qualité, mais qui dispenseroit de la culture difficile du mûrier blanc.

LE CADET. Ah, mon papa! il y a long temps que vous nous promettez l'histoire des vers à soie : voilà bien le moment.

LE PÈRE. Je le veux bien.

Le Ver à Soie.

Le papillon de cette chenille est une espèce de phalène ou papillon de nuit, qui dépose ses œufs, soit sur le mûrier, lorsque les pays sont assez chauds pour qu'on les laisse exposés à l'air, soit sur de petits morceaux d'étoffe, de papier, de planchettes, lorsqu'on les élève en chambre.

Ces œufs sont ronds et plats, ayant une petite fossette au milieu, de couleur jaune d'abord, ensuite brune, et enfin grise.

Ces œufs donnent naissance à des chenilles brunes qui ont la tête noire, neuf anneaux, seize pieds, neuf trous de chaque côté, et une pointe sur le derrière, mais qui ne restent pas long temps dans cet état, car chaque mue fait changer la couleur,

jusqu'à ce qu'enfin elles deviennent d'un jaune pâle.

Cette chenille, comme toutes les autres, n'est, à proprement parler, qu'un papillon couvert de plusieurs peaux dont il doit se dépouiller successivement. La première tombe peu après la naissance de la chenille, et il se fait ensuite quatre autres mues, à environ sept jours d'intervalle.

A chaque mue la chenille paroît comme malade, et reste quelques heures, souvent plus d'un jour, sans manger et sans faire aucun mouvement.

Mais dans les intervalles d'une mue à l'autre, elle se nourrit de feuilles de mûrier blanc, et cette nourriture la fait grandir si promptement, que sa peau devient trop étroite, de façon qu'elle se sépare et tombe.

Dix ou treize jours après leur quatrième mue, c'est-à-dire, après que les chenilles ont assez mangé, et lorsqu'elles ont heureusement atteint le terme de leur carrière, qui est de quarante ou quarante et un jours, elles deviennnt jaunes à la partie de derrière, se purgent de toute ordure, et ne retiennent que le suc qui leur sert à filer la soie.

Cette matière soyeuse cause une douleur à la chenille, apparemment par la plénitude des vaisseaux qui la contiennent; alors elle ne mange plus, et se glisse la tête levée à travers les branchages, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un lieu à sa convenance pour attacher son premier fil et s'y assujétir : après quoi elle se courbe de tout côté, et promène sa tête autour d'elle jusqu'à ce que la coque soit finie, et que toute matière soit filée.

Pendant tous ces mouvemens, un double fil lui sort sans cesse de la bouche, et l'espèce de construction qui en provient, se nomme le cocon.

C'est dans ce cocon que la chenille, au bout de quelques jours, dépose sa dernière peau, à laquelle ses seize pieds demeurent attachés; alors elle devient nymphe, et au bout de trois semaines il en sort un animal ailé, qui, après avoir percé la prison de soie, prend l'essor et s'envole : c'est le papillon.

Ce papillon est du nombre des phalènes à antennes pectinées, qui n'ont point de trompe sensible et qui ne mangent point. Ce n'est plus un être destiné au plaisir

grossier de manger ou de digérer, pas même de sucer le nectar des fleurs : la chenille est censée avoir satisfait pour lui à ce besoin. Le papillon ne vit plus que pour chercher une compagne et s'accoupler ; ce qui dure trois ou quatre jours, après lesquels la ponte se fait, et il meurt.

La femelle pont jusqu'à deux ou trois cents œufs (selon *Valmont de Bomare*, quatre à cinq cents), qui servent à faire naître de nouvelles chenilles, ou, comme nous disons, des vers à soie, et la même histoire recommence.

L'AINÉ. Oh, mon papa! quand est-ce que nous aurons à présent des vers à soie, ou bien des chenilles ?

LE PÈRE. Mais ce n'est pas tout que d'avoir l'insecte, il faut avoir de quoi le nourrir ; avons-nous des mûriers blancs, ou du moins de la feuille ?

LE CADET. Mais est-ce qu'il ne mange rien autre chose absolument ?

LE PÈRE. S'il s'y trouve réduit, il ne le fait du moins qu'à regret ; d'ailleurs il ne prospère point, il en devient malade, il en meurt quelquefois, et quand il donne de la soie, elle ne vaut rien du tout. Ainsi,

quoiqu'on puisse lui faire manger des feuilles de salade, par exemple, vous voyez qu'il n'y a rien à gagner à ce changement; de sorte, qu'il faut ou renoncer à élever des vers à soie, ou les nourrir suivant leur goût, soit qu'on ait des mûriers à soie, ou bien que l'on en achète la feuille. Mais reprenons le fil de l'histoire de nos chenilles ouvrières en soie.

Le ver à soie fait d'abord un tissu lâche et à jour, que l'on nomme la bourre. Ensuite il travaille au tissu fin et serré qui lui forme une maisonnette de soie, toute composée de fils déliés que l'on peut dévider. Enfin dans l'intérieur la chenille se fabrique une enveloppe qui ressemble à une petite vessie, où elle reste tranquille quatre à cinq jours, jusqu'à ce qu'elle se mette en crysalide, à l'effet de quoi elle s'enveloppe encore d'une tendre pellicule brunâtre.

On tire de la soie de tous ces tissus, excepté de la dernière enveloppe. Le cocon est rond, de figure ovale ou un peu alongée, et gros à peu près comme une noix; la soie est d'un jaune pâle pour l'ordinaire; ce sont les teinturiers qui lui don-

nent les belles couleurs que nous lui voyons d'ailleurs.

Pour dévider la soie des cocons, on les jette dans l'eau chaude, pour décoller les fils, et alors on en tire qui ont huit cents ou mille pieds de longueur, et plus.

L'*AINÉ*. Ah, mon Dieu! dans l'eau chaude! mais les petits animaux qui sont enfermés dans les cocons, peuvent-ils supporter cette chaleur?

LE PÈRE. Non, sans doute; aussi le fait-on dans la vue de les faire mourir, et lorsqu'on ne veut pas dévider la soie tout de suite, on fait mourir les chrysalides, en les exposant ou à la chaleur d'un soleil ardent, ou à celle d'un four.

LE CADET. Mais c'est bien cruel, de faire périr tous ces jolis petits animaux! est-ce que l'on ne pourroit pas bien attendre que les papillons fussent sortis?

LE PÈRE. Non, du moins si on veut avoir une soie propre à être devidée: car les cocons qui sont percés n'en donnent point, parce que presque tous les fils sont coupés. Ainsi l'on ne conserve, pour avoir des papillons, qu'un certain nombre de cocons

que l'on sacrifie pour la graine, c'est-à-dire, pour les œufs. Cependant ils ne sont pas tout à fait perdus pour cela ; on les file aussi comme le lin, et l'on en tire cette espèce de soie qui s'appelle fleuret, ou filoselle.

On fait même quelque usage aussi de la petite enveloppe intérieure, dont on tire l'ouate. C'est donc par la perte de quelques centaines de cocons de belle soie, que l'on se procure des œufs pour l'année d'après.

L'AINÉ. Ah ! combien il doit être agréable, de voir tous ces œufs éclore sur les rayons ou sur les morceaux d'étoffes où on les a fait pondre, et les petites chenilles se promener par la chambre ? .....

LE PÈRE. Point du tout ; quand elles n'appercoivent point de pâture, elles ne bougent pas de leur place, et on leur donne leurs feuilles de mûrier dans l'endroit même où on les fait éclore.

LE CADET. Est-ce que les œufs ne restent donc pas à la même place jusqu'à ce qu'ils soient éclos, sur le papier ou sur les planches ?

Le père. Non, sans doute ; on les enlève, et on les ramasse dans des vases ou dans des boîtes par milliers : ensuite on les place pendant l'hiver, dans quelque endroit qui ne soit point assez chaud pour les faire éclore avant que les mûriers aient poussé des feuilles. C'est alors seulement que l'on met les œufs dans des fonds de boîte, ou sur des tamis, ou bien tout uniment sur les rayons, et dans l'espace de douze à quinze jours, plutôt ou plus tard, selon la température de la chambre, on voit sortir les chenilles.

L'aîné. Mangent-elles tout de suite ?

Le père. Et de très-bon appétit ; il ne faut pas manquer de leur donner de la feuille du mûrier ; d'abord il ne leur en faut que de la plus tendre, mais ensuite, à mesure qu'elles prennent des forces et de l'accroissement, on leur en donne de la plus dure.

Le cadet. Combien de fois leur en donne-t-on à manger dans la journée ?

Le père. Deux fois, et à chaque fois il faut avoir soin d'enlever les vieilles feuil-

les; car elles aiment beaucoup la propreté; il faut de plus que la chambre où on les place, ne soit pas sujette à donner beaucoup de poussière, ni à être voisine du bruit. Il faut enfin qu'elle ne soit ni trop chaude, ni trop froide (1). Si l'on néglige un seul de ces points, de façon qu'on ne leur donne pas exactement de la feuille, ou qu'elle soit de mauvaise qualité, ou en trop petite quantité, ou des feuilles de salade ou autres à la place, alors les vers ne filent que peu ou point, produisent une mauvaise soie ou même languissent et meurent presque tous. Les mouches, les guêpes, les araignées, doivent être écartées avec grand soin, car ce sont des ennemis très-inquiétans pour eux.

En Espagne, en Portugal, en Italie, dans l'Orient, et dans les autres pays chauds, on n'a pas besoin de prendre tant de peines. Comme l'on n'y éprouve que peu ou point d'hiver, les mûriers y sont

(1) On a observé que pour faire réussir les vers à soie, il falloit une chaleur de dix-huit degrés au thermomètre de Réaumur.

presque toujours en feuilles, et les chenilles y trouvent toujours de la pâture, de façon que l'on y voit presque en tout temps à la fois des œufs, des chenilles, des cocons et des papillons. Alors les habitans montent sur les arbres et y ramassent la quantité de cocons qu'ils veulent pour être dévidés, ne laissant que ceux qu'ils destinent à produire de la graine pour l'année suivante. Il faut, pour faire une livre de soie, huit à dix livres de cocons, c'est-à-dire, deux mille cinq cents, ou tout au plus trois mille cocons; et comme chaque femelle pond deux ou trois cents œufs, il s'ensuit que quinze ou vingt femelles avec autant de mâles, suffisent pour avoir une livre de soie.

C'est le climat chaud de l'Asie qui est la patrie du ver à soie; on l'apporta en Italie il y a plus de douze cents ans; delà il passa en Espagne, et ensuite il fut accueilli en France et dans les autres pays temperés de l'Europe.

Le Papillon des Arbres à Fruits.

C'est un petit phalène de couleur bleuâtre, marqueté de points noirs, qui fait ses œufs

œufs dans les poires et les pommes, et le ver ou la chenille qui en naissent vivent de ces fruits; vous en avez rencontré plus d'une fois sous la dent, en voulant mordre une pomme ou une poire, et je doute fort que cela vous ait fait plaisir.

Les chenilles des prunes viennent aussi de certains petits papillons nocturnes. Il y en a un autre qui dépose sa ponte dans les fourrures, dans les habits que l'on ne touche que rarement, et il en sort des chenilles ou larves qui s'amusent à les mettre à jour, pour nous habiller des découpures de leur façon.

Le Papillon des Insectes.

C'est encore un phalène comme les précédens, qui cherche les insectes et les animaux morts remplis de bourre pour y faire leurs œufs, d'où naissent des chenilles qui détruisent ou gâtent les plus belles collections; on le voit rôder le soir et la nuit dans les chambres, cherchant une place pour leur ponte.

Le Papillon Blanc des Blés.

Ce phalène bigarré de taches noires, brunes et rouges, fait ses œufs dans les amas de blé. La chenille qui en sort, commence par percer un grain, dont elle consume la substance farineuse; ensuite elle s'en fait une provision de trois, quatre et jusqu'à huit grains, qu'elle enveloppe d'un léger tissu. Enfin quand elle est assez grosse, elle se retire dans des fentes de planches, où elle se met en chrysalide et devient papillon. On en trouve souvent plusieurs milliers dans un seul grenier.

A demain, mes enfans, la classe des hyménoptères.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

IVème. *Classe des Insectes.*

LES HYMÉNOPTÈRES.

LE PÈRE. Les insectes de cet ordre ont quatre ailes membraneuses d'inégale grandeur; les deux inférieures sont constamment plus courtes et plus petites. L'insecte, en faisant usage de ses ailes, les unit si fortement, qu'elles semblent n'en faire qu'une. La plupart ont une trompe, d'autres un aiguillon fort pointu, caché sous le ventre. On trouve cependant dans cet ordre des individus, qui souvent n'ont pas d'ailes. La larve est en général un ver mou, blanchâtre et sans pattes.

Les principales espèces d'insectes qui sont comprises dans la classe des hyménoptères sont les demoiselles, les éphémères, les hémérobes, les phryganes, les fourmis-lion.

Les Demoiselles.

Combien de fois n'avez-vous pas vu ces jolis insectes ailés voltiger sur les eaux, ou autour de vous ? vous n'avez pas soupçonné alors que cet habitant de l'air avoit commencé par être long temps l'habitant des eaux ; cependant rien n'est plus vrai : sa larve n'a point d'autre séjour ; elle s'y nourrit d'autres petits insectes aquatiques comme elle.

Lorsqu'elles ont atteint leur grosseur et leur état de perfection, elles sortent de l'eau et gagnent le rivage, où elles s'attachent à une plante quelconque, à un brin d'herbe, à quelque chose de sec ; là elles restent tranquilles, sans se mettre en nymphes, jusqu'à ce que leur corps s'entr'ouvre, et donne issue à l'animal ailé qui prend son essor et s'envole.

Les demoiselles ont quatre ailes nues en forme de filet, deux gros yeux diaphanes, qui font presque la plus grande partie de la tête, et un corps fort alongé, composé de dix anneaux, qui se termine par deux ou trois petits fourchons. Elles n'ont

pas le cou plus gros qu'une épingle, et peuvent le retourner comme il leur plaît.

Au reste, elles ne se ressemblent pas toutes, ni pour la grosseur, ni pour la couleur. Il y en a qui sont aussi longues que le doigts, d'autres qui sont plus petites. Les unes sont d'un brun obscur, marquées sur tout le corps de points d'un beau bleu et d'un beau vert; les autres, sur un fonds vert ou rouge, ou d'un brun clair, ont des taches et des raies noires, bleues et jaunes; d'autres enfin sont presque entièrement jaunes, grises ou bleues, et toutes en général ont la partie de derrière terminée en petite fourche à deux ou trois pointes.

Elles font leurs œufs dans l'eau, et pour ne pas se mouiller, elles se posent sur un petit morceau de bois flottant, sur une pierre, sur un brin de jonc, d'où elles laissent tomber leur ponte dans l'eau. Quelques jours après, ces larves sont déjà sorties; ces nymphes vivent dix à onze mois dans l'eau avant que le temps de leur métamorphose arrive.

Les Mouches Ephémères.

Elles ont une origine semblable à celle des demoiselles, sont pourvues d'un nombre d'ailes pareil, et pondent de la même manière, mais sont plus petites et diffèrent un peu par les couleurs; car elles sont presque entièrement grises. D'ailleurs elles ont deux ou trois longues pointes à l'arrière, et ne mangent point.

Le cadet. Comment! elles ne mangent point, et comment vivent-elles donc?

Le père. Mais, dites-moi, est-ce que si vous aviez passé la nuit à boire et à manger, vous n'attendriez pas bien jusqu'au soir ou à la nuit suivante sans vous remettre à table, sur tout si c'étoit le dernier jour de votre vie?

Le cadet. Mais, mon papa, alors on ne pourroit pas dire que je n'aurois jamais rien mangé de ma vie.

Le père. Oui; mais si vous étiez devenu mouche éphémère en sortant de table à cette dernière nuit? alors on pourroit dire que dans cet état vous avez vécu sans manger.

L'AINÉ. Comment, mon papa, c'est leur dernier jour?

LE PÈRE. Précisément: elles ne jouissent qu'un seul jour du plaisir de voler; vous voyez que cela ne valoit pas la peine de le passer à manger, pouvant faire quelque chose de mieux. C'est ce que signifie leur nom d'éphémères.

Les Phryganes.

On les nomme en certains pays mouches printanières; elles ont beaucoup de ressemblance avec les demoiselles, et voltigent, dans le printemps, avec la même vivacité, dans les jardins qui sont sur le bord des étangs, des ruisseaux, et autres eaux. Elles sont sur tout remarquables par la structure singulière de leurs fourreaux quand elles passent à l'état de larves; elles les font avec des brins de jonc ou d'herbe, ou de petites coquilles, ou de petits grains de sable, dont elles se fabriquent un étui anguleux en forme de cylindre, dans lequel elles nagent sous l'eau, et qui leur sert de retraite et d'asile contre leurs ennemis.

Les Hémérobes.

C'est ainsi que l'on nomme l'insecte auquel son acharnement contre les pucerons, dont il fait sa pâture, a fait donner aussi le nom de lion des pucerons. Sa mouche ressemble presque entièrement aux demoiselles proprement dites. Du reste, cette larve, qui est d'abord un ver à six pieds, vit sur terre ou dans les lieux secs.

Mais il nous faut voir actuellement le plus adroit et le plus patient des chasseurs.

Les Fourmis-Lion.

L'AINÉ. Et comment cet insecte peut-il aller à la chasse ?

LE PÈRE. Il faut d'abord savoir que la mouche sa mère ne manque jamais de placer l'œufd'où il sortira, dans le sable et dans le voisinage des fourmis dont il doit se nourrir. Ainsi, dès qu'il est sorti de l'œuf, il n'a qu'à creuser sa fosse et se placer au fond pour épier au passage, tantôt des chenilles ou des mouches, et sur tout des fourmis. Malheur à l'insecte étourdi qui a l'imprudence de s'approcher des bords

du trou ; bientôt une grêle de sable que le fourmi-lion lance du fond et lui fait tomber sur la tête, le force à descendre entre les griffes du chasseur, qui le suce.

Il est pourvu d'une paire de pinces entre lesquelles est un suçoir, et il a le derrière fait en pointe assez dure : avec ces seuls instrumens, c'est un plaisir que de le voir travailler, et à reculons. Il commence par tracer avec le derrière un cercle qui donne le diamètre de sa fosse, et qui est aussi exact que vous le feriez le compas à la main. Ce cercle tracé, quand il se voit bien tranquille et que rien autour de lui ne l'inquiète, il se met à travailler et à creuser dans l'intérieur de ce cercle.

LE CADET. Mais où met-il le sable qu'il tire de la fosse?

LE PÈRE. Il le jette avec ses pinces ou cornes tout autour du cercle, comme un fossoyeur avec sa pèle, et il forme une espèce d'entonnoir, de façon que nul insecte ne peut s'approcher du bord de cette fosse, sans faire rouler quelques grains de sable au fond, ou même sans tomber lui-même avec le sable mouvant qui s'écroule sous le poids léger de son corps. Alors le

fourmi-lion qui est caché dans le fond de la fosse, ou à la pointe de l'entonnoir, averti par la chute du sable, s'élance sur la proie, la saisit et la suce; ou bien si c'est quelque insecte trop fort, et qui se sauve, il lui lance tant de sable sur la tête, qu'il sait à la fin s'en rendre maître.

LE CADET. Mais est-ce qu'il vient toujours assez de fourmis autour de sa fosse, puisqu'il n'en cherche point ailleurs?

LE PÈRE. Je vous ai dit qu'il étoit à la fois le plus adroit et le plus patient des chasseurs: vous avez vu comme il sait former une fosse circulaire et donner de la pente au sable, de façon qu'on ne peut y toucher sans en faire rouler, et qu'il n'en peut tomber un seul grain sans qu'il le sente. Actuellement il faut le voir quelquefois des jours entiers, et même plus long temps, attendre, à l'affût, sans bouger et sans manger, qu'il se présente quelque proie à sa discrétion. Cependant comme il a soin de se placer à la proximité des fourmillières, il n'est pas souvent exposé à des jeûnes si fatigans.

Au reste, ce n'est que le soir que notre chasseur attrape sa proie; le jour il reste

caché sur un des côtés de sa fosse, et c'est sur tout au clair de la lune que l'on peut se donner le plaisir de le voir manœuvrer, si on lui porte quelque fourmi à l'entrée de son trou. Quand il en a sucé une, il a grand soin de ne pas laisser le squelette au fond de sa fosse, de crainte d'épouvanter les autres ; mais il le lance avec ses cornes et le jette jusqu'à un bon demi-pied de son trou.

Ce soir, nous irons nous promener dans des endroits sablonneux, où nous trouverons assez de ces fosses en entonnoir, tant grandes que petites ; car le diamètre de chaque fosse est proportionné à la grosseur de l'insecte, et à mesure qu'il grandit, il en fait une plus grande.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Vème. *Classe des Insectes.*

Les Nevroptères.

Le père. Voici une famille qui n'est pas moins nombreuse que les précédentes ; on l'appelle classe des nevroptères, parce que les quatre ailes des insectes, qui la composent, sont nues, transparentes, et n'ont que quelques nervures qui la soutiennent.

Par où commencerons-nous ? par les fourmis ? par les abeilles ? par les mouches ? car voilà les espèces qu'elle comprend.

L'ainé. Commençons par les fourmis, mon papa ; c'est une espèce d'insectes dont l'étonnante multiplication m'a toujour surpris.

Les Fourmis.

Le cadet. Mais les fourmis n'ont point d'ailes ; n'est-ce pas, mon papa?

Le père. Etes-vous bien sûr de cela ?

Le

Le cadet. Je suis bien sûr de n'en avoir jamais vu d'ailées.

Le père. Allons, ce sera donc moi qui vous montrerai les premières.

Le cadet. Oui, mais ce sera une autre espèce de fourmis, peut-être.

Le père. Non, non, elles seront de la même espèce que celles que vous connoissez, et nous en verrons dans toutes les fourmillières, ou pas bien loin.

Le cadet. Elles ne sont donc pas toutes ailées.

Le père. Il s'en faut bien qu'elles le soient toutes, car ce sont seulement les mâles et les femelles qui ont des ailes.

L'ainé. Les mâles et les femelles seulement!

Le père. Eh bien! cela vous étonne?

L'ainé. Mais, mon papa, est-ce qu'il y a encore d'autres animaux que des mâles et des femelles? Vous ne nous en avez pas encore parlé, et nous n'en avons jamais vu.

Le père. Voilà ce qui vous trompe; il est bien vrai néanmoins que je ne vous en ai pas encore parlé, parce que nous n'en étions pas encore là; mais certaine-

ment vous en avez vu, et beaucoup même.

LE CADET. Et comment donc?

LE PÈRE. Vous avouez que vous n'avez jamais vu de fourmis ailées : eh bien ! en ce cas-là, toutes celles que vous avez vues n'étoient ni des mâles, ni des femelles.

L'AINÉ. Et qu'est-ce que c'étoit donc?

LE PÈRE. Des fourmis ouvrières; car chaque république de fourmis est composée de ces trois sortes; les mâles et les femelles, qui prennent des ailes quand elles sont assez grandes, et les ouvrières qui n'en prennent jamais, et qui ne sont ni mâles, ni femelles, mais que l'on appelle quelquefois, pour cette raison, mules ou mulâtres : ce sont celles-là qui travaillent pour les autres et qui sont chargées de toute la besogne, comme de construire le logement, et de prendre soin de la postérité produite par les mâles et les femelles.

Il y a cinq espèces de fourmis, savoir : les fourmis à buttes, qui sont les plus grosses, les grosses noires et les petites noires; enfin les rouges et les jaunes.

Toutes ont à la tête une double scie ou mâchoire, une bouche, deux cornes, deux

yeux, et un cou qui tient à la poitrine ou au corselet.

La mâchoire est d'une matière osseuse, dont chaque partie occupe un côté de la bouche, et a quatre ou cinq dents, avec un petit crochet au bout.

La bouche n'est qu'un canal creux qui leur tient lieu de gosier, et qui est accompagné de quatre cornes mobiles à charnières ou apophyses, dont elles se servent en guise de lèvres et de doigts pour porter leur nourriture à la bouche.

Leurs yeux sont immobiles, de sorte qu'elles ne voient point devant elles, et qu'elles sont obligées de se servir de leurs antennes pour courir en avant sans danger.

Elles ont six pieds, dont les deux de devant sont plus courts et les deux de derrière plus longs.

Elles ont aussi un aiguillon, à l'exception des mâles qui n'en ont point: cet aiguillon est creux, de façon que quand les fourmis font une piqûre, elles versent dedans une certaine liqueur corrossive, qui cause une démangeaison et une petite enflure, mais dont la douleur, d'abord assez vive, est bientôt passée.

Ces insectes forment différentes républiques ou colonies, qui ont ordinairement leurs habitations voisines l'une de l'autre. Mais ils ne se visitent point, et si quelque fourmi se hasarde d'aller dans une habitation étrangère, elle est bientôt expulsée, ou même tuée et mangée impitoyablement.

Toutes les fois que les fourmis de différente espèce se rencontrent, il en résulte une bataille où quelques-unes restent sur la place. Si les deux troupes sont en force, alors on se range en bon ordre, et l'action devient chaude; il en périt des cinquantaines et plus. Après quoi le vainqueur s'empare incontinent du camp ennemi, où il pose des sentinelles pour veiller sur les fuyards.

LE CADET. Mais où restent donc les fourmis pendant l'hiver, lorsque la terre est gelée?

LE PÈRE. Il en meurt beaucoup, mais non pas toutes (selon *Bomare*, il ne meurt que les mâles et une grande partie des femelles, mais point d'ouvrières). Elles creusent leurs habitations jusqu'à cinq et six pieds de profondeur en terre; elles y

restent engourdies jusqu'au printemps. Mais dans les pays chauds, elles ne sont point sujettes à cette léthargie; elles y travaillent toujours.

Leur fourmillière est divisée en un grand nombre de cellules, qui communiquent ensemble par de petites galeries; ces cellules sont de figure ovale, mais absolument sans colle, ni glu; et cependant la pluie ne les incommode pas beaucoup.

Elles commencent par couper la terre en petits morceaux, ensuite elles l'emportent avec les crocs dont leurs jambes sont pourvues. Elles tiennent leur habitation dans une grande propreté, et dès qu'il en meurt quelqu'une, le cadavre est emporté et abandonné à une bonne distance.

On croyoit autrefois que ces insectes formoient une espèce d'état républicain tout composé de mâles et de femelles, comme vous le pensiez aussi d'abord. Mais on a reconnu que la plupart, comme parmi les abeilles et les guêpes, ne sont ni l'un ni l'autre, et que le gros de la république n'est composé que d'ouvrières destinées à prendre soin des jeunes fourmis.

Elles couvent ordinairement les œufs

pendant quelques jours, et alors ces œufs sont tout blancs ; peu après ils deviennent rudes et couverts de petits poils ; enfin, ils prennent la forme de vermisseaux qui ne peuvent pas encore bouger de leurs places. Mais dès qu'ils sont devenus assez gros, les ouvrières les portent vers la surface de la fourmillière, et ne leur portent plus de nourriture.

L'AINÉ. Mais est-ce que les petites fourmis peuvent vivre comme cela sans manger ?

LE PÈRE. Comme les autres insectes qui se mettent en féves ou en chrysalides : car voilà ce que font alors les vers ou chenilles ; elles se mettent à filer, et se forment une espèce de tissu de soie, dans lequel elles restent renfermées. Mais n'avez-vous pas vu souvent, avec surprise, combien les fourmis se donnent de peines pour leur postérité ?

L'AINÉ. Oh surement ! car quand nous avons remué et bouleversé quelque fourmillière, nous avons toujours vu les fourmis empressées à porter leurs œufs, sans s'embarrasser d'autre chose.

LE PÈRE. Elles prennent bien d'autres

soins encore pour leurs nymphes; examinez-les, vous verrez que, le matin, elles les apportent toutes aux rayons du soleil, et que le soir elles les remportent au dedans de la fourmillière; et quand on bouleverse leurs demeures, on est surpris de la promptitude avec laquelle elles mettent en sureté leurs œufs, leurs vers et leurs nymphes; en moins d'une demi-heure on ne voit plus rien de tout cela, tout est caché sous la terre.

LE CADET. Et pourquoi donc, mon papa, mettent-elles leurs nymphes au soleil?

LE PÈRE. C'est pour les faire éclore plutôt. Ce sont les femelles qui naissent les premières (ces œufs-là ayant été aussi pondus les premiers); elles paroissent sous la forme de grosses mouches, qui s'envolent tout de suite. Peu après l'on voit sortir les mâles comme de petites mouches, qui prennent aussi l'essor; et les autres ne viennent qu'après, qui n'ont point d'ailes, mais qui, au lieu de courir par les airs, sont obligées de rester sur la place, et d'y travailler à bâtir leurs habitation pour l'avenir.

LE CADET. Mais est-ce vrai, mon papa, ce qu'on raconte dans la fable de la cigale et de la fourmi, c'est-à-dire, que la fourmi fait des provisions pour l'hiver?

LE PÈRE. La fable en ce point n'est point un mensonge, les fourmis, en effet, ramassent pendant l'automne toutes sortes de petites graines, et même de petits morceaux de gomme, qu'elles savent cacher sous la terre, de manière que ces provisions ne se mouillent ni ne se gâtent jamais.

LE CADET. Mais, mon papa, à quoi cela leur sert-il donc, si elles dorment pendant tout l'hiver?

LE PÈRE. Il est encore vrai qu'elles passent tout le temps des froids dans une espèce de léthargie ou d'engourdissement, et par conséquent qu'elles ne mangent point pendant ce temps-là. Mais aussi elles se réveillent de ce long sommeil avant que les plantes aient poussé, et leur appétit doit être dévorant en proportion du long jeûne qu'elles ont fait en dormant. Ainsi, vous voyez que leur prévoyance est encore plus admirable, et qu'elles pensent à un besoin plus éloigné que vous n'imaginiez. Ce n'est donc point à tort que cet

insecte laborieux et prévoyant est proposé pour modèle aux hommes paresseux et imprudens.

Il y a plusieurs espèces de fourmis étrangères. On en connoît une en Amérique qui fait un dégât infini, jusqu'à dévorer, en peu de jours, des magasins de sucre entiers, et inquiéter même les hommes. Mais la plus singulière de ces espèces, c'est celle qu'on appelle visiteuses, qui vont, en corps d'armée, visiter les châteaux et les maisons de campagne, où elles détruisent tous les insectes et même les rats, de façon qu'on les reçoit avec plasir, et qu'on leur ouvre toutes les portes et toutes les armoires ; on est même fâché quand elles restent long temps sans venir.

Les Abeilles.

Cette espèce d'insecte nous est beaucoup plus utile que les fourmis, puisque d'une seule ruche on retire tous les ans communément trois ou quatre livres de cire, avec vingt, trente, ou quarante livres de miel. Aussi les nourrit-on avec grand soin, tandis que l'on détruit les fourmis.

Le cadet. Quarante livres de miel! cela est-il possible, mon papa?

Le père. Sans doute. Mais aussi voyez combien ces petites mouches sont laborieuses et assidues au travail tout le long de l'été. Elles ne font pas moins de quatre à cinq voyages par jour, et reviennent chaque fois bien chargées de butin dans la ruche.

L'ainé. Il est vrai, les abeilles seroient de petits animaux charmans, si elles n'avoient un si perfide et si cruel aiguillon, qui rebute et dégoûte même leurs meilleurs amis d'en approcher.

Le père. Ah! ah! est-ce que vous en avez tâté quelquefois? Pourquoi y alliez-vous?

Le cadet. Eh! comment faire pour se passer de les voir?

Le père. Est-ce que vous voudriez que ces petits animaux, si foibles, si délicats, fussent abandonnés au gré de tous leurs ennemis, sans pouvoir ni se défendre, ni se venger?

L'ainé. Mais nous ne sommes pas leurs ennemis, bien au contraire.

Le père. Et que leur vouliez-vous donc?

LE CADET. Je voulois seulement en prendre une....

LE PÈRE. Et puis la tuer pour vous amuser, n'est-ce pas ?

LE CADET. Oh ! pour celà, non ; mais seulement voir où elles tiennent leur cire et leur miel, et puis les laisser s'envoler.

LE PÈRE. Et vous croyez que d'aussi bons travailleurs que les abeilles n'ont rien de mieux à faire que de perdre le temps à satisfaire votre curiosité, et à se déranger de leurs travaux pour vous amuser?

Au reste, sachez que si l'abeille se venge par un coup d'aiguillon bien cuisant pour nous, il est encore plus fatal pour elle ; car elle ne peut en donner qu'un seul, et ce coup est en même temps pour elle celui de la mort : son aiguillon reste dans la plaie sans qu'elle puisse le retirer, et sans aiguillon elle ne peut plus vivre. Malgré cela, dans leur fureur les abeilles ne ménagent rien, et défendent leurs foyers au péril de leur vie, comme si elles eussent appris qu'il est beau de mourir pour la patrie. Aussi leur a-t-on vu tuer à coups d'aiguillon des hommes et même des chevaux, quand on les irritoit trop, et qu'on les frappoit

à tort et à travers. Il n'est pas même prudent d'en approcher trop ; elles ne souffrent volontiers que celui qui les soigne tous les jours; il les prend par poignées, il en fait ce qu'il veut, sans qu'elles lui fassent de mal. Ce n'est pas un petit art que celui d'apprivoiser ces petits animaux.

Ainsi quand vous voudrez vous instruire de quelque chose, prenez bien vos précautions, et ne vous dégoûtez pas pour une piqûre : car je parierois bien que vous n'avez pas su cette fois là où les abeilles tiennent le miel ni la cire.

L'AINÉ. Cela est bien vrai.

LE PÈRE. Eh bien ! quand vous pourrez en avoir une, vous verrez qu'elles portent la matière de la cire entre leurs pattes de derrière, et qu'elles ont le miel dans leur corps même ; de sorte qu'à la fin, il vous auroit fallu tuer l'abeille par amitié pour elle et pour faire connoissance avec elle ; mais voici, sans tant d'inconvéniens, leur histoire : il y a dans chaque ruche, 1°. des abeilles ouvrières ou mulets, qui ne sont ni mâles ni femelles, et ce sont les plus nombreuses ; 2°. des mâles ou faux bourdons, qui sont moins

nombreux

nombreux et que l'on nomme ainsi pour les distinguer des bourdons velus qui rôdent dans la campagne; 3°. les abeilles femelles, que l'on nomme mères ou reines, et qui sont plus rares. Les ouvrières sont les plus petites, les mâles les plus grosses, et les femelles sont de grosseur moyenne.

Les mâles sont une fois plus gros que les ouvrières, mais ils n'ont point d'aiguillon; d'ailleurs ils volent pesamment, sont très-paresseux, et se laissent prendre aisément dans l'automne.

Les femelles, ou reines-mères, ont un aiguillon, et sont plus longues que les mâles et les ouvrières, du reste semblables en tout à celles-ci; tout cela compose une ruche.

Le cadet. Mais combien y a-t-il, mon papa, d'abeilles dans une ruche?

Le père. Tantôt plus, tantôt moins; dans quelques-unes dix, quinze et vingt mille; dans d'autres, trente, quarante; et même jusqu'à soixante-dix mille. Quel que soit le nombre des abeilles ouvrières, il n'y a jamais qu'une reine ou femelle par ruche; et le nombre des mâles ne passe pas deux

ou trois cents, quoiqu'il aille aussi quelquefois jusqu'à mille et seize cents.

L'AINÉ. Mais, pourquoi y a-t-il donc tant d'ouvrières en comparaison des autres?

LE PÈRE. C'est qu'elles sont obligées de travailler pour les autres, et de les nourrir.

LE CADET. Et les reines, ni même les mâles, ne vont point à la quête amasser du miel et de la cire?

LE PÈRE. Non, sans doute; ils ne sortent même jamais de la ruche.

LE CADET. Et qu'est-ce qu'ils font donc toujours à garder la maison?

LE PÈRE. Ils s'accouplent, et font des œufs, que la reine pond, et que les mâles couvent. Ainsi vous voyez que ce ne sont point des membres inutiles dans l'état, puisqu'ils servent à le peupler, et par conséquent à le perpétuer.

LE CADET. Et combien d'œufs pond donc la reine?

LE PÈRE. Trente à quarante mille.

LE CADET. Oh ciel! tout à la fois?

LE PÈRE. Non; elle prend pour ces fonctions un intervalle de six, huit ou dix semaines; mais chaque jour elle

en pond une certaine quantité, c'est-à-dire, deux ou trois cents. Lorsqu'elle veut pondre, elle commence par faire la visite des cellules ou alvéoles préparés pour ses œufs, accompagnée de quelques mâles, qui examinent avec elle si tout y est en bon état : ensuite elle en dépose un dans chaque alvéole, et continue ainsi tous les jours jusqu'à ce que toutes les cellules soient pourvues, tant grandes que petites.

L'AINÉ. Est-ce que toutes les cellules ne sont donc pas égales ?

LE PÈRE. Comme les abeilles sont de trois différentes grandeurs, il est naturel qu'il y ait aussi trois grosseurs pour les cellules.

L'AINÉ. Et ce sont les ouvrières qui font toutes ces cellules ?

LE PÈRE. Et qui donc ? c'est là leur premier travail ; elles commencent par bien boucher tous les trous, toutes les fentes, avec une matière visqueuse nommée *propolis ;* ensuite elles construisent les cellules, qui sont toutes de figure hexagone ou à six pans, avec la plus grande délicatesse et la plus parfaite régularité, mais d'une autre matière, qui est la cire. Ce

n'est qu'après la construction achevée, qu'elles commencent à faire provision de miel et de cire dans les réduits particuliers préparés pour les serrer.

C'est un vrai plaisir que de les voir travailler dans leurs ruches. Les unes s'occupent à boucher les moindres trous, soit pour se préserver du froid, soit pour fermer l'entrée à leurs ennemis ou à des hôtes importuns; les autres travaillent aux alvéoles; d'autres apportent la matière à cire; d'autres attendent à la porte les picoreuses, pour les décharger de leurs fardeaux, en leur secouant les jambes jusqu'à ce que les petits paquets en tombent. Ces petites boulettes sont aussitôt portées au magasin destiné à cet usage, et les butineuses revolent à une nouvelle collecte: cependant si elles ne trouvent personne à la porte pour les décharger, elles portent elles-mêmes leur provision au magasin, où elles la déposent en faisant entrer les deux jambes de derrière dans la cellule, tandis qu'elles restent sur les quatre autres, et puis en frottant et secouant ces deux jambes jusqu'à ce que le tout soit tombé. Alors il s'en trouve d'au-

tres là qui sont occupées à pétrir cette matière avec les pieds, à l'étendre et à l'aplatir, puis à ranger les lames l'une sur l'autre, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en cire.

LE CADET. Est-ce que ce n'est pas déjà de la cire toute prête?

LE PÈRE. Non, sans doute, ce n'est que la matière à cire, avec laquelle les abeilles préparent ensuite la cire dans un estomac dont elles sont pourvues pour cet effet, et qui n'est pas le même que celui où elles préparent le miel. Ainsi il faut qu'elles avalent toute cette matière à cire, et qu'ensuite elles la rendent après un court intervalle en espèce de bouillie; et c'est alors seulement qu'en travaillant de la langue, des dents et des pieds, elles l'emploient à la construction de leurs admirables cellules hexagones.

L'AINÉ. Est-ce la même chose pour le miel?

LE PÈRE. Exactement la même. Les sucs dont elles le tirent doivent être élaborés à leur tour dans un autre estomac aussi destiné à ce seul usage, avant que ce soit un miel propre à leurs desseins.

LE CADET. Mais est-ce qu'elles ne ramassent pas du miel et de la cire dans le même voyage ?

LE PÈRE. Quand elles le peuvent, il n'y a pas de doute ; et alors elles avalent de suite les sucs à miel, tandis qu'elles attachent la matière à cire à leurs jambes de derrière avec une adresse et une promptitude étonnantes. Vous n'avez qu'à faire bien attention quand elles se roulent dans le calice des fleurs à travers les étamines couvertes de la poussière odoriférante qui s'attache aux poils dont tout leur corps est couvert, vous verrez avec quelle dextérité elles la ramassent et la suspendent en paquet à leurs jambes de derrière.

LE CADET. Mais est-ce qu'il y a du miel sur toutes les fleurs que les abeilles vont sucer ?

LE PÈRE. Elles ne s'y arrêteroient pas s'il n'y avoit rien à butiner. Aussi cette variété de fleurs fait que le miel n'a pas toujours le même goût, ni la même couleur. Chaque mois leur fournit de nouvelles fleurs à butiner ; mais c'est la fleur du tilleul qui leur donne la pâture qui est le plus de leur goût ; de façon que s'il vient à

pleuvoir dans cette saison, les abeilles souffrent beaucoup, et la récolte du miel n'est pas bonne. En général les abeilles ne peuvent souffrir l'humidité.

L'AINÉ. Que peuvent faire, mon papa, ces pauvres petites bêtes pendant l'hiver? ne meurent-elles pas de froid et de faim, ou restent-elles aussi engourdies comme les fourmis?

LE PÈRE Point du tout; elles restent vivantes pourvu qu'on leur laisse de quoi manger, et qu'on ne leur ait pas volé toutes leurs provisions: et quant au froid, elles ne s'en apperçoivent même pas; il fait assez chaud dans leurs ruches, de façon qu'au printemps elles sont toutes prêtes pour aller de nouveau butiner sur les fleurs nouvelles.

LE CADET. Ah! mon papa, c'est bien singulier, que dans l'automne, où il reste encore tant de fleurs sur pied, l'on en voie déjà de mortes à la porte des ruches?

LE PÈRE. Certainement; si vous aviez bien remarqué, ce n'étoient point des ouvrières ou butineuses, mais des mâles paresseux, qui n'étoient plus bons à rien qu'à consumer inutilement les provisions; car

dans ce cas-là, on les chasse de la ruche, ou même on les met à mort. Il est vrai cependant que l'on trouve aussi quelquefois des ouvrières mortes; mais voici comment la chose se passe.

A force de multiplier, il arrive enfin qu'une ruche se trouve trop pleine, et même souvent, qu'il y a deux ou trois reines, ou davantage. Alors il faut que les jeunes reines prennent leur parti, et quittent pour jamais leur patrie, leur terre natale, pour aller établir ailleurs une colonie, avec un certain nombre de mâles et plusieurs milliers d'ouvrières; car elles ne veulent jamais avoir plus d'une reine dans une ruche; de façon qu'il n'y a pas de milieu, il faut partir ou périr. Ordinairement elles prennent le premier parti, et l'émigration se fait: c'est ce qu'on appelle jeton ou essaim.

LE CADET. Et où vont-elles donc?

LE PÈRE. Sur le premier arbre qu'elles rencontrent, ou dans quelque autre lieu, indifféremment, où on a grand soin de les reprendre et de leur donner aussi une ruche en propre.

LE CADET. Oui ! mais il n'y a rien dans cette ruche ; qu'est-ce qu'elles peuvent devenir dedans ?

LE PÈRE. N'ayez pas peur : ces enfans-là sont aussi habiles que père et mère. Au bout de quelques heures vous les verrez partir pour aller à la picorée, rapporter des pelotes de cire et leur provision de propolis, ensuite du miel aussi, et enfin se bâtir dans le panier vide un édifice tout semblable à celui dans lequel elles ont reçu la naissance.

L'AINÉ. Mais si elles vont bien loin chercher du butin, comment peuvent-elles retrouver leur nouvelle maison, qu'elles n'ont pas encore eu le temps de bien examiner ?

LE PÈRE. Oh ! cela ne manque pas, et il arrive bien rarement que quelqu'une s'égare. Dans ce cas elles courent le plus grand danger, car si elles ont le malheur d'aller se présenter à une porte étrangère, le peuple abeille n'est point hospitalier ; on la repousse, on l'attaque même cruellement, et on la tue : voilà justement pourquoi l'on trouve quelquefois dans l'automne des ouvrières mortes à l'entrée des ruches.

LE CADET. Ah ! voilà qui est bien vilain.

LE PÈRE. Cela n'est pas beau en effet. Mais voici bien pis : chaque année, dès qu'il commence à faire froid, et qu'elles ne trouvent plus rien à butiner dans la campagne, c'est un massacre en règle qui s'exécute parmi elles.

L'AINÉ. Ah ! ah ! est-ce qu'elles se battent les unes contre les autres ?

LE PÈRE. Oh ! ce n'est point une bataille, puisque ceux que l'on tue sont sans armes ; c'est un meurtre général qu'elles exercent sur les mâles. Il faut qu'ils meurent tous avant l'hiver. Elles en tuent une partie dans la ruche même ; ou bien elles leur coupent la trompe de peur qu'ils ne sucent encore du miel, de sorte qu'ils meurent bientôt de faim ; ou bien elles les chassent comme des bouches inutiles ; de façon que les pauvres exilés ne peuvent manquer de mourir de faim, ou de froid, ou d'être dévorés par les oiseaux.

LE CADET. Oh ciel ! est-il possible ? leurs propres camarades, avec lesquels elles ont vécu si long temps en paix ! en vérité je ne les aime plus, plus du tout. Fi ! c'est une horreur ! Mais enfin pour-

quoi donc traitent-elles leurs mâles si cruellement ?

LE PÈRE En voici la raison ; l'hiver est long, la famille est nombreuse, et le miel qu'elles ont en provision ne suffit ordinairement que pour leur consommation et celle de leur reine. Les mâles, qui sont gros, sont aussi de gros consommateurs ; s'il falloit partager avec eux la provision, on n'en auroit pas pour passer la moitié de l'hiver ; ainsi toute la république mourroit infailliblement de faim, et par conséquent eux aussi.

Voilà ce qui rend les ouvrières impitoyables. D'ailleurs les mâles ne sont plus bons à rien ; la reine n'en a plus besoin ; elle en aura de plus jeunes pour lui faire des œufs l'année prochaine ; ils ne sont point nés pour travailler autrement ; ils ne font plus que manger. On les a nourris sans rien faire tant que l'on a pu trouver quelque chose en campagne ; il paroît que c'est bien assez ; il vaut mieux qu'ils meurent tout de suite que d'attendre qu'ils aient affamé tout l'état pour périr ni plus ni moins, avec les autres. Voilà comment raisonnent les abeilles. Mais nous oublions presque le plus

beau point de l'histoire des abeilles, celui de leur métamorphose : car vous savez à présent qu'il ne naît point d'insecte ailé, et que tous ont commencé par être un ver ou une chenille.

L'AINÉ. Ah! oui, mon papa, dites-nous cela; est-ce aussi de même pour les abeilles?

LE PÈRE. Oui, c'est la même chose parmi elles. Vous avez vu que la reine a déposé un œuf dans chaque cellule. Au bout de deux ou trois jours il en sort un ver, qui se trouve sur une provision de miel pétri avec de la cire dont il se nourrit. Quand il a assez mangé, on ne lui apporte plus rien, et l'on bouche avec de la cire l'entrée de son alvéole : ce sont les ouvrières qui font tout cela. Alors ce ver, ou cette chenille, se file une enveloppe en soie et quitte sa casaque de ver pour devenir nymphe, c'est-à-dire, que la jeune mouche ou abeille se trouve couverte seulement d'une pellicule transparente, qui en laisse voir toutes les parties ; et c'est là la différence qu'il y a entre les nymphes et les chrysalides), qui sont opaques et épaisses, quoique l'on confonde souvent ces deux mots. Ce changement se fait au bout de six jours.

En fin

Enfin la nymphe se développe insensiblement, et dans vingt et un jours une abeille parfaite rompt son enveloppe, ouvre sa prison, et va bientôt aux champs butiner comme les autres. Alors les autres viennent raccommoder la cellule dérangée, et la mettre en état de servir de nouveau.

Voilà l'histoire de toutes ces espèces de mouches. Les autres sont :

Les abeilles maçonnes qui se tiennent sur les vieux murs, et s'y construisent des cellules de sable et de mortier formé d'une matière visqueuse, qu'elles fournissent pour lier le sable. Ces cellules sont ovales et assez grandes, sur tout très-solides.

Les abeilles bourdonnes se tiennent dans la terre, où elles couvrent leurs nids par dehors avec de la mousse, pour tromper l'œil de leur ennemi.

Les abeilles perce-bois font leurs travaux dans les vieux troncs d'arbres.

Les abeilles rosières vivent solitaires sous la terre, où elles se construisent un nid charmant avec des feuilles de roses ; elles ne sont qu'une espèce de coupeuses de feuilles, dont chacune préfère une sorte de feuille aux autres.

Les Frelons.

Cette espèce de mouche est trois ou quatre fois plus grosse que l'abeille, beaucoup plus velue, de couleur noire et rouge-brune, ou noire et jaune, marquetée de points rougeâtres. Elle a aussi un aiguillon, et voltige sur les fleurs comme les mouches à miel.

LE CADET. Les frelons font-ils aussi du miel et de la cire?

LE PÈRE. Non; les frelons ne cherchent qu'à pâturer, chacun pour soi; et quand ils ne trouvent pas commodément ce qu'il leur faut, ils ont l'audace d'entrer de force dans la première ruche, et de s'emparer en brigands de la provision des abeilles, qui, pour cette raison, tiennent toujours bonne garde devant leur porte, afin de n'être pas trop importunées par ces vilains hôtes. Aussi a-t-on donné le nom de frelons aux impudens parasites, plagiaires, contrefacteurs, et autres voleurs ou brigands.

Les frelons se tiennent ordinairement sous la terre dans des trous de souris ou de taupes, souvent aussi dans des ruches

abandonnées, dans des creux d'arbres, ou dans tout autre réduit écarté. Ils font leur nid avec des feuilles sèches qu'ils pétrissent avec une matière visqueuse, et dont la partie supérieure est construite en voûte pour l'écoulement de la pluie et des eaux, ou pour que la terre et d'autres corps roulent facilement en bas. Dans l'intérieur ils construisent des cellules pour leurs œufs.

Les Guêpes.

Le nom de guêpes est commun à toutes ces grosses mouches carnassières qui ne sont point des abeilles, et les frelons même ne sont qu'une espèce de guêpes. Celles dont nous parlons ne laissent pas d'être de bons artistes et des insectes très-industrieux : on peut même dire que de tous les insectes, les guêpes sont ceux qui construisent avec le plus d'art leurs habitations.

LE CADET. Mieux encore que les abeilles ?

LE PÈRE. Oui, que nos chères abeilles mêmes.

LE CADET. Cela est bien singulier ! et comment font-elles donc ?

LE PÈRE. En été elles cherchent un trou, fait par quelque rat, mulot, ou taupe, pour servir d'emplacement à leur construction, et quand elles n'en trouvent pas de tout fait, elles prennent le parti d'en faire un elles-mêmes, et de fouir la terre. Pour cet effet, elles divisent la terre par petits morceaux, et l'emportent à une bonne distance de la place; elles y travaillent avec tant de diligence, qu'en peu de jours elles creusent un trou d'un pied en tout sens; mais aussi tout met la main l'œuvre, mâles, femelles, mulets, personne n'est privilégié. Tandis que les unes sont occupées à fouir et à emporter la terre, d'autres font provision de matériaux, et d'autres cimentent la voûte de l'autre avec une matière visqueuse; d'autres enfin posent les fondemens de leur admirable édifice, qui se trouve en peu de jours parfait et achevé.

LE CADET. C'est donc une bien belle chose!

LE PÈRE. Je vous assure que je n'ai rien vu de plus admirable en fait d'ouvrages de l'art. Quand on voit la première fois un nid de guêpes, on le prendroit

pour une belle rose ou une espèce d'artichaut composé de papier gris, avec la dextérité la plus inimitable. J'y fus trompé moi-même, je l'avoue, quand il m'en tomba un sous les yeux pour la première fois. L'on avoit beau me dire ce que c'étoit, je ne pus le croire que quand je vis de mes yeux les guêpes entrer et sortir; et alors je ne pus m'empêcher de rendre grâce au Créateur, qui me fournissoit une si belle occasion de l'adorer de nouveau dans la magnificence de ses œuvres, et jusque dans ses plus petites créatures.

Ce nid charmant que l'artiste le plus industrieux n'imiteroit qu'à peine, est fait de bois réduit en poussière, et pétri avec un ciment que les guêpes fournissent. Elles vont chercher le bois sur de vieilles poutres, ou ailleurs. Elles y prennent de petites éclisses, qu'elles réduisent en poudre pour en faire une pâte visqueuse, en se servant de leurs mâchoires pour pulvériser le bois, et de leurs pieds pour le pétrir. Ensuite elles étendent et amincissent cette pâte pour en construire leur asile; et continuent à fabriquer de ces feuilles minces, jusqu'à ce que leurs onze éta-

ges soient achevés avec les cellules qu'ils renferment.

LE CADET. Onze étages !

LE PÈRE. Tout autant; jamais ni plus ni moins. Alors les ouvrières laissent reposer les mâles et les femelles, et commencent à chercher des provisions pour toute la famille, à laquelle elles apportent de la bouillie de vieux bois et du miel. La reine pond, dans les cellules, dix à douze mille œufs dans un certain intervalle de temps. Ces œufs sont éclos deux ou trois jours après; au bout de douze ou quinze autres, ce sont des nymphes : il n'en faut plus que huit ou dix pour que la guêpe soit parfaite, et brise son enveloppe, aussi bien que la porte de sa prison, c'est-à-dire, le couvercle de l'alvéole, où elle étoit enfermée, pour s'envoler et suivre les vieilles, à l'exception des mâles et des femelles, qui gardent toujours la maison.

Les guêpes sont encore plus à craindre que les abeilles pour leur aiguillon. On n'a qu'à en insulter une seule, elles sortent toutes de leur nid et se jettent au visage de l'agresseur; car elles sont bientôt averties par les sentinelles qui sont toujours en

faction à la porte d'entrée et à la porte de sortie.

Il en est de différentes espèces de guêpes comme de celles des abeilles ; toutes ne vivent pas en société, et il s'en trouve de solitaires, qui ne construisent point de nids, ni de cellules, et vivent de mouches, moucherons et autres insectes. Les unes pondent leurs œufs dans le bois, d'autres percent le ventre des chenilles ou des chrysalides pour y déposer les leurs, d'autres les mettent sur toutes sortes de feuilles. Les chenilles vertes, par exemple, qui dévastent si souvent les rosiers, et n'y laissent de feuilles que les nervures, sont des larves de guêpes. Ces différentes espèces de guêpes solitaires ont reçu des noms en conséquence ; les unes s'appellent guêpes à galles, les autres ichneumones, d'autres perce-bois.

Les Mouches à Galles.

Celles-ci piquent les feuilles et les branches tendres des arbres, arbrisseaux et plantes, et y occasionnent par là des tumeurs et des nœuds en mamelons, qui ressemblent à des fruits, mais qui ser-

vent à déposer leurs œufs : ce sont ces excroissances que l'on appelle galles ; nous en avons déjà décrit la nature et les usages. Tant que la larve est en vie, la tumeur qui s'est formée autour, grossit et se durcit considérablement ; mais si elle y meurt, la galle reste petite, molle, et tombe même bientôt.

Les Guêpes Ichneumones.

Celles-ci tirent leur nom de leurs inclinations guerrières et meurtrières, et sont de plusieurs espèces. Il y en a qui rôdent par tout pour trouver des chenilles vivantes contre les murs des jardins, les arbres, les palissades ; alors elles leur percent le ventre et y déposent leurs œufs, de manière que les chenilles deviennent malades, et meurent avant que d'être en chrysalide, ou peu après. Ainsi lorqu'on croit avoir une chrysalide ou une larve de papillon, on est tout étonné de trouver à la place une larve de guêpe, qui se met en nymphe quelques jours après, et ne tarde pas à donner son insecte ailé, mais bien différent du papillon. Ainsi ces sortes de guêpes servent à la destruction des chenilles

et d'autres insectes voraces pernicieux à nos jardins.

Les Guêpes Perce-Bois.

Celles-ci font leurs nids dans des morceaux de vieux bois qu'elles creusent avec leur aiguillon, et où elles déposent leurs œufs. Les larves qui en sortent, y trouvent leur pâture toute prête, parce qu'elles ne vivent que de bois pourri pendant deux ou trois ans, après quoi elles deviennent nymphes, et puis enfin guêpes.

Mais en voilà assez sur cette classe d'insectes; celle que nous verrons dans le prochain entretien, nous offrira la description d'une autre espèce de mouches, connues sous le nom général de diptères.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

VIème. *Classe des Insectes.*

LES DIPTÈRES.

LE PÈRE. Ces insectes n'ont que deux ailes au lieu de quatre; ils sont quelquefois couverts par une espèce d'aileron qu'on nomme cuilleron; les insectes parfaits volent dans l'air. Mais la larve vit sur la terre, dans les eaux, et sur quelques parties des animaux morts ou vivans.

Plusieurs des insectes à deux ailes ont une trompe aiguë; d'autres en ont une qui est flexible; d'autres n'ont ni trompe, ni aiguillon, pas même de bouche, mais seulement trois points enfoncés.....

LE CADET. Comment! point de bouche?

LE PÈRE. Non; ni bouche, ni trompe.

L'Œstre et le Taon.

Mais il y a apparence, ou que ces trois trous servent à l'œstre pour sucer et aspirer quelque peu de liquide sur les corps vivans où il s'attache, ou que parvenu à

l'état d'insecte parfait, il n'a plus besoin de manger, ce qui n'est point extraordinaire. Il ne faut point le confondre avec le taon, qui fait aussi ses œufs sur les animaux, mais qui a un aiguillon si cruel, qu'il les tourmente au point de les rendre furieux : il sort de ces œufs de gros vers ronds, qui séjournent quelquefois tout le long de l'hiver dans la peau de ces animaux dont ils sucent le sang, et où ils se changent en nymphes. L'on voit souvent sur la peau des bêtes à cornes, des bosses qui ne sont causées que par ces larves, qui s'étendent et grossissent.

Il y a quatre espèces connues de taons, qui diffèrent toutes par rapport à la couleur et à la grosseur.

1°. Les taons des bestiaux, qui font leurs œufs sur les bœufs et les vaches.

2°. Les taons des rennes, qui tourmentent particulièrement cet animal si utile des pays du Nord.

3°. Le taon des chevaux, qui dépose ses œufs à l'anus des chevaux, c'est-à-dire, à l'orifice des intestins sous la queue. Celui-ci est une espèce d'œstre qui n'a pas de

trompe, et l'on pense qu'il est vivipare, attendu que, lorsqu'il a déposé sa ponte à l'entrée du boyau, le cheval s'agite et devient furieux. Quoi qu'il en soit, le ver pénètre par ce canal jusque dans l'estomac, et y reste jusqu'au temps de sa métamorphose; alors il se laisse entraîner avec les autres matières, et tombe à terre, où il se creuse un trou pour se mettre en nymphe et devenir mouche à son tour.

4°. Le taon des brebis (mouche du ver du nez des moutons), qui pénètre par les narines dans la cavité de la tête des brebis, des chèvres et des cerfs, et y fait ses œufs: c'est encore un œstre.

Il y a encore une certaine espèce de taons bruns et rougeâtres, qui ressemblent beaucoup aux grosses mouches communes, et qui s'attachent aux bestiaux, dont ils sucent le sang et les humeurs avec leur trompe perçante: mais cette espèce-la n'y dépose point ses œufs, elle fait sa ponte dans la terre.

Les Mouches.

Si nous connoissons mal les espèces de ces importuns insectes, ce n'est pas faute d'en

d'en voir autour de nous, puisqu'ils nous entourent presque toute l'année, et qu'ils cessent à peine l'hiver de nous inquiéter. On ne peut rien garantir de leurs ordures tant que dure la belle saison; il y en a même d'assez effrontées pour oser nous attaquer les mains et le visage, et nous y causer, par leur piqûre, des tumeurs très-incommodes qui nous défigurent encore la physionomie.

Il y a une grande quantité d'espèces de mouches, qui ont toutes une trompe flexible, et font leurs œufs sur la viande tant fraîche que salée, sur le fromage, sur tout ce qui sort du corps des animaux, et dans tous les lieux infects. Il y en a cependant qui sont vivipares, comme nous l'avons déjà dit. Les espèces de mouches les plus connues sont : les mouches domestiques, les mouches bleues, les mouches de jardins, et les mouches de bois.

Les mouches domestiques déposent leurs œufs dans toutes sortes d'endroits humides et sales : les petits points noirs que l'on apperçoit sur les glaces, les tableaux, les boiseries, sont leurs ordures. Elles entrent dans les maisons par les portes et les fenê-

tres, et restent tant qu'elles trouvent à manger; on les voit entrer et sortir à tout moment. Mais dans l'arrière-saison elles meurent presque toutes, à l'exception de quelques-unes, qui trouvent moyen de se cacher dans des trous, où elles se conservent vivantes jusqu'au printemps.

Les mouches bleues de la viande ont, sur leur corps, une belle marque de cette couleur qui leur en fait donner le nom. Elles déposent leurs œufs, comme l'on ne sait que trop, sur la viande, ou sur d'autres cadavres d'animaux. Ces œufs sont éclos dès le même jour, et les neuf jours suivans les vers mangent tant, qu'ils sont en état de se mettre en nymphes; ils y sont neuf ou dix jours encore, et les mouches paroissent ensuite. Ces nymphes sont d'un rouge obscur.

Les mouches de jardin ou de bois volent par bandes ou essaims dans les jardins et dans les bois, sur tout par le beau temps, et font en l'air mille évolutions sans ordre, montant et descendant sans cesse.

Les Mouches Piquantes.

On distingue ainsi cette espèce, quoique

toutes les autres piquent aussi, parce qu'elle a un très-long aiguillon, avec lequel elle fait le supplice perpétuel des chevaux et du bétail, qu'elle met quelquefois en sang, sur tout dans les temps chauds. Ces mouches ressemblent du reste à celles qu'on appelle domestiques.

Les Mouches Brigandes ou Afiles.

Elles sont aussi grosses que les mouches domestiques, ont les jambes velues et le derrière couvert de poils rudes, la bouche alongée, armée de deux mâchoires dures, qui leur servent à prendre et dévorer une grande quantité d'autres insectes à deux ailes.

Les Moucherons.

Ces petits insectes, si fâcheux et si connus, ont le corps étroit et alongé, et une trompe armée d'aiguillons en forme de brosses, avec laquelle ils sucent le sang des animaux, et sur tout de l'homme.

Ils font leurs œufs dans les mares, les marais, les étangs, les fossés d'eau croupie, sur des plantes aquatiques. Les larves qui

en proviennent vivent dans l'eau, où elles se nourrissent de pucerons, et les nymphes même y restent aussi jusqu'à ce que les moucherons en sortent et s'envolent. Il y en a plusieurs espèces, dont les plus connues, dans nos contrées, sont les moucherons bourdonnans.

Les Mouchérons à longues jambes.

Ils ont effectivement les jambes d'une longueur démesurée; leur trompe est, au contraire, courte et recourbée en arrière. Ils se tiennent dans les jardins et dans les prés, et ne nuisent à rien; mais ils mettent leurs œufs en terre auprès des racines des plantes, auxquelles les larves, par conséquent, font beaucoup de tort. Cependant ils fréquentent aussi les marais et les fumiers pour y faire leur ponte. Il y en a de gros et de petits. On les nomme tipules.

Les Moucherons Sauteurs.

Ceux-ci ressemblent beaucoup aux mouches de la petite espèce; la plupart sont de couleur noirâtre ou gris de cendre, et volent sur le soir rassemblés en grande quantité.

Les moucherons qui sautent sur les fumiers, sont de couleur de brique.

Il ne nous reste plus, pour terminer la description des insectes, qu'à parcourir la classe de ceux qui n'ont pas d'ailes; cet examen sera l'objet de notre dernier entretien sur cette partie du règne animal.

HUITIÈME ENTRETIEN.

VIIème. *et dernière Classe des Insectes.*

LES APTÈRES.

LE PÈRE. Cette dernière classe va produire à vos yeux, mes enfans, une grande multitude d'espèces bien différentes les unes des autres, soit par la grandeur, soit par la figure, par le séjour, par la nourriture, par les organes, par le nombre et la longueur des jambes, le nombre et la grandeur des yeux, enfin par la manière de se multiplier: car les uns sont ovipares, et les autres vivipares. Mais tous se

ressemblent en un point commun, qui est le défaut d'ailes.

On pourroit faire bien de nouvelles classes des insectes non ailés, comme nous en avons fait six de ceux qui ont des ailes ; cependant on les comprend tous sous une seule, qui se trouve par-là extrêmement nombreuse. Elle renferme les puces, les poux, les cirons, les araignées, les scorpions, les scolopendres, les iules, les cloportes, les écrevisses, les menocles, etc.

Les Puces.

Ce sont de méchans petits insectes, dont on voudroit bien souvent se débarrasser sans pouvoir en venir à bout : la puce a deux grandes ressources pour éviter nos doigts ; ses excellens yeux, qui sont composés d'une multitude d'autres plus petits, et sur tout ses jambes alertes et à ressort, qui l'enlèvent et la font disparoître en moins d'un clin d'œil.

Le cadet. Mais où est-ce qu'elles se tiennent donc ordinairement, pour venir nous piquer quand nous y pensons le moins ?

Le père. Dans les vieux chiffons, dans les balayures, dans la poussière, dans la paille; elles font des œufs et se multiplient fort promptement: dans l'été il en naît une armée de jeunes tous les mois. Elles sont fort à charge aux hommes et aux animaux: mais le froid les tue dès l'automne (1).

Les Poux.

Il en faut dire autant de ces autres bourreaux de l'humanité. Aucune partie du monde, aucun pays, aucun animal même, n'est exempt de ces insectes parasites; il y en a jusque sur les animaux qui vivent dans l'eau, et qui pis est, les poux se multiplient avec la plus grande célérité; une femelle se trouve aïeule dans l'espace d'un seul jour, et en trois ou quatre semaines, elle se voit une postérité de deux à trois mille jeunes poux. On peut

---

(1) Une chose qu'il ne faut pas oublier, c'est que les puces ne sortent pas de l'œuf; il n'en sort qu'une larve qui doit subir une métamorphose semblable à celle des insectes ailés.

dire que, de tous les insectes qui sont à charge à l'homme, ceux-ci le tourmentent le plus. Ils se nichent sur tout dans les cheveux, et là ils tourmentent souvent les pauvres enfans, jusqu'à ne leur laisser de repos ni jour, ni nuit : du reste, le pou change plusieurs fois de peau à mesure qu'il prend son accroissement; mais il n'en change plus quand il est une fois en état d'engendrer, et alors il multiplie prodigieusement. Ses œufs sont ce qu'on appelle lentes ou lendes; on en voit souvent dans les cheveux qui ne sont pas assez soignés : il en meurt beaucoup avant que d'éclore, parce qu'il leur faut toujours pour cela un lieu humide et chaud.

Les Cirons.

Voilà encore une espèce d'insecte qui n'est guère moins incommode que la précédente; mais il est si petit que l'on ne sauroit le distinguer sans se servir de microscope, même quand il y en a plusieurs ensemble. Cependant ils ont huit jambes, chacune composée de huit articles ou jointures, deux antennes et deux yeux à la tête, qui est pointue, leur corps est composé de

douze anneaux, y compris la tête. On voit, à l'aide du verre, tous leurs membres et leurs mouvemens, et l'on distingue même le cours du sang dans leurs petits vaisseaux. Quelle délicatesse d'organes! Ils pénètrent aussi sous la peau, et s'y forment des galeries comme les mulots et les taupes font sous le gazon. Il y en a un grand nombre d'espèces, dont les plus connues sont ceux du fromage (plus proprement nommés tiques, et fort souvent mites), lesquels ne paroissent aux yeux que comme une poussière fine, et ceux qu'on nomme fileurs, parce qu'on leur attribue ces filets blanchâtres, semblables à de longs fils d'araignée, que l'on trouve à la fin de l'été, et même jusqu'en automne, dans les prés, les champs, les jardins, où les cirons se tiennent, et que l'on appelle fils de la vierge; quoiqu'on les attribue aussi à une espèce d'araignée.

La Tique de Bois.

On la nomme en certains pays, cordonnier, ou tisserand, ou araignée de bois; c'est un insecte qui ressemble presque en effet à une araignée, à cause de la lon-

gueur prodigieuse de ses jambes : il a ses yeux sur le dos, attachés à une espèce de perche. Ses jambes conservent encore du mouvement long temps après avoir été arrachées. Il aime les lieux secrets et écartés.

La Tique des Livres, ou du Papier.

Elles ont presque la grosseur et la couleur d'une punaise de lit, mais elles ressemblent au scorpion, à l'exception de la queue qui leur manque. Elles se tiennent dans les fentes de vieux édifices où il y a quelque humidité, de même que parmi les vieux papiers que l'on ne tient pas dans un lieu sec, ou dans les bibliothèques et dans les collections de plantes ; et c'est là qu'elles exercent un ravage dangereux.

Les Araignées.

Quoiqu'on ait communément de l'aversion pour les araignées, ce n'est cependant pas un insecte aussi dégoûtant que le pou ; d'ailleurs il ne fait point de mal, et sur tout n'a point de venin, malgré l'opinion vulgaire. On peut laisser à portée

des araignées toutes sortes d'alimens, viande, fruits, pain, pâtisserie, etc.; elles ne touchent à rien, ne gâtent rien, ne souillent rien, et si elles tendent quelquefois des fils par dessus, c'est pour prendre les mouches qui voudroient y toucher. Ainsi c'est à tort que l'on a de la répugnance pour elles; on devroit bien plutôt les accueillir, et leur voir sans regret multiplier leurs filets, qui sont un moyen assuré et presque unique pour nous garantir des mouches, soit dans nos maisons, soit dans les jardins, où les fruits qu'elles en ont couverts, croissent et mûrissent à l'abri de toute atteinte jusqu'au moment de paroître sur nos tables.

LE CADET. Oh ciel! mon papa, est-il bien possible? les vilaines araignées!

LE PÈRE. Et pourquoi donc vilaines? Qu'ont-elles donc de plus hideux que les autres insectes? Voyez comme leurs grandes jambes sont délicates, déliées, alertes et adroites; comme leur tête et leur corps sont bien divisés; comme leur toile est plus fine dix fois que celle des vers à soie, et qui peut nous être utile de plus d'une manière; comme leur naturel innocent les empêche

de rien gâter de tout ce qui est à notre usage, et les rend cruelles seulement contre nos ennemis ?

Le nombre des araignées décrites jusqu'à ce jour, s'éleve à plus de cent cinquante espèces; elles différent toutes par la grosseur, la couleur, la figure; il y en a de jaunes, de blanches, de noires, de vertes, de rouges, de grises, de marquetées : il y en a de si petites, qu'à peine elles égalent une puce; mais il y en a aussi de grosses, jusqu'à égaler un petit œuf. Elles ont toutes beaucoup d'analogie avec les écrevisses.

Les unes dressent leur toiles en plein air, et les attachent aux poutres, aux murailles, aux arbres; les autres choisissent les encoignures des murailles et des boiseries; d'autres se contentent de tendre quelques fils devant les fentes et les trous; enfin il y en a aussi qui ne filent point du tout. C'est des mamelons qu'elles ont à l'extrémité du ventre, que sort, comme d'une filière, la liqueur dont le tissu de leur toile est composé, et qui devient solide comme la soie, avec le contact de l'air.

Le

Le naturel de ces animaux n'est point sociable; chaque araignée vit solitairement, et si quelqu'une s'avise d'entrer sur les toiles d'une autre, il y a combat à outrance, jusqu'à ce que le plus fort reste maître du filet et du butin.

Elles font quarante, soixante ou quatre-vingts œufs en un paquet, qu'elles enveloppent d'une toile de soie fine et si serrée, qu'on la prendroit pour un cocon de ver à soie, et que les œufs résistent au plus grand froid sous ce seul abri. Elles suspendent leur paquet dans toutes sortes de coins. Il y a aussi des araignées qui se contentent de filer, pour leurs œufs, une enveloppe moins forte, mais qui, en revanche, portent ce paquet attaché sous le ventre jusqu'à ce que tous les petits soient éclos.

Les araignées ont huit yeux, et huit jambes plus ou moins longues, attachées au corselet : elles se nourrissent de mouches, moucherons, et autres insectes qui tombent dans leurs toiles, et ne peuvent que bien rarement leur échapper. Quand elles ne trouvent plus rien à manger, on peut les apprivoiser jusqu'à leur faire venir prendre ce qu'on leur donne, où l'on veut.

On les accoutume même, à la longue, à manger de la mie de pain, mais elles préfèrent toujours les mouches et les moucherons. Elles en dévorent tous les ans des centaines de milliers, et c'est à elles sur tout que nous avons l'obligation de n'être pas accablés par la multitude innombrable de ces insectes incommodes.

Au reste, c'est une chose très-curieuse que de voir une araignée travailler à sa toile. Elle commence par attacher un fil quelque part, ensuite elle se laisse tomber et reste suspendue à son fil à une certaine hauteur, où elle cherche à attacher un second fil; puis elle passe un troisième, et ainsi de suite, les croisant les uns sur les autres jusqu'à ce que tout l'ouvrage soit fini. Elle se ménage un coin obscur pour se retirer quand elle craint quelque chose, ainsi que pour y épier sa proie, et tous les fils aboutissent ordinairement à ce coin, qui est au centre de la toile : c'est aussi là qu'elles emportent leur proie pour la sucer, à moins qu'elle ne soit bien petite, et alors elles la dévorent sur la place.

Les araignées vivent trois ou quatre ans, et à chaque année croissent de quelque

chose, jusqu'à ce qu'elles aient atteint la grosseur de l'espèce. A chaque printemps elles changent de peau, comme les écrevisses d'écaille.

Les Scorpions.

Ces insectes ont les pattes antérieures armées de pinces, et le ventre terminé par une queue longue et noueuse, dont le dernier anneau renferme un aiguillon venimeux. On les trouve dans nos départemens méridionaux.

La Scolopendre.

Elle est appelée insecte à mille pieds à cause du nombre de ses pattes; elle a le corps aplati; on la trouve sous les pierres; elle court vîte, et en serpentant. Il y en a une espèce qui a jusqu'à cent quarante-quatre pattes.

Les Iules.

C'est une autre espèce de mille pieds, mais différente des scolopendres, par la rondeur de son corps cylindrique et alongé; ces insectes ont deux cents pieds de chaque côté.

Ils se tiennent dans la terre, dans le fumier, dans les bois pourris, où on les trouve souvent avec la scolopendre.

Les Cloportes.

Ils ont le corps de forme ovale aplatie, la partie supérieure écaillée, et sont de couleur grise noirâtre; ils ont deux antennes en houppes, une espèce de moignon de queue, et quatorze pieds blanchâtres. On les trouve dans les lieux humides et frais, sur tout dans les caves, sous les pots de fleurs, et autres endroits semblables; ils peuvent se rouler et se ramasser comme une boule. Il y en a différentes espèces; celle connue sous le nom de mille pieds, est d'un grand usage dans la médecine.

Les Horloges de la Mort.

Voilà les insectes les plus nuisibles aux collections de livres, papiers, plantes, etc. Ils rongent le bois avec tant d'activité, qu'on les entend très-distinctement dans le silence de la nuit; et comme les imaginations foibles s'épouvantent de tout, il y en a qui se sont figuré que ce bruit annonçoit

la mort, d'où cet insecte a reçu le nom funèbre d'horloge de la mort.

Les Ecrevisses, ou Cancres.

Après le cancre des Moluques, l'écrevisse est le plus gros de tous les insectes. Il y en a qui pèsent jusqu'à six et sept livres, comme le homar; et d'autres qui sont extrêmement petits.

Presque toutes les écrevisses sont de couleur rougeâtre, et ont deux antennes fort longues, nommées barbes; dix longues pattes, dont les deux de devant sont armées de pinces, et deux gros yeux composés de beaucoup de petits. Elles se trouvent dans les rivières, les ruisseaux, les lacs, les étangs, et mangent des poissons, des grenouilles, et toutes sortes d'insectes aquatiques. Elles vivent jusqu'à l'âge de vingt ans.

La femelle dépose communément ses œufs dans l'eau, mais il y en a aussi qui les portent attachés sous la queue jusqu'à ce que les petits soient éclos. En général cet insecte est très-vorace; ses membres coupés ou cassés se régenèrent : sa chair est nourrissante et de bon goût; il rougit au feu :

on le prend en le saisissant dans ses trous, ou en l'embarrassant dans des fagots.

Le Cancre Squinadé, ou Pagoul.

Ce cancre est fort gros, et ressemble presque à une gibecière, dont on lui donne le nom en quelques pays. L'écaille supérieure recouvre sa tête.

Il y a d'autres cancres à queue non armée, et qui se retirent dans des coquilles vides; ils ont différens noms assez singuliers, comme cancre Diogène, cancre Bernard, l'hermite ou solitaire, etc. La raison pour laquelle ils se retirent dans ces coquilles vides, c'est qu'ils ont peur pour leur queue, qui n'étant point couverte d'écaille, seroit infailliblement mangée par les autres cancres. Ainsi ils la fourrent dans ces coquilles, et ne sortent que la tête pour attendre aussi quelque proie.

Les Salicoques, Chevrettes, Squilles, etc.

Ce sont aussi de petits cancres que l'on mange étant cuits. Il y en a de mer et d'eau douce. Les premiers deviennent rou-

ges à la cuite, et se vendent comme des châtaignes sur les ports de mer, où les matelots en ont toujours leurs poches pleines. Ils sont de bon goût.

Les Cancres, ou Crabes des Moluques.

C'est le plus gros des insectes; sa forme est très-singulière, il a quatre pieds de long, sur un pied de large ou d'épaisseur.

Les Monocles et Binocles.

Ce sont de très-petits insectes aquatiques, nommés aussi puces d'eau, qui s'attachent aux plantes aquatiques. Il y en a qui n'ont qu'un œil, et que l'on a nommés monocles pour cette raison; d'autres en ont deux, d'où leur vient la dénomination de binocles.

Tels sont, mes amis, les insectes dont j'avois à vous entretenir.

LE CADET. C'est-à-dire, que demain nous passerons à la description des oiseaux; car je ne vois plus que cette espèce d'animaux à traiter.

LE PÈRE. Vous vous trompez : il est encore une classe d'êtres organisés dont

nous devons parler; c'est celle des vers. Elle ne sera pas bien longue dans ses détails, mais elle vous intéressera par les singularités qu'elle comporte. Ainsi votre impatience trouvera à se dédommager dans le peu d'intervalle que nous allons mettre pour arriver à la description des oiseaux que vous désirez tant.

PREMIER ENTRETIEN.

Les Vers.

LE PÈRE. La classe d'animaux que nous allons parcourir aujourd'hui, mes enfans, vous offrira des particularités auxquelles vous ne vous attendez guère. C'est vraiment ici le règne des prodiges, malgré la bassesse apparente du sujet.

Les vers n'ont point de tête bien conformée; tous manquent de pieds : ils aiment en général l'humidité : quelques-uns ont des appendices mobiles, nommés tentacules; presque tous régénèrent leurs parties amputées. Ils sont mous, nus, ou couverts d'un test calcaire. Leur cœur est formé d'une suite de nœuds qui se contractent les uns après les autres; leurs vaisseaux sont très-petits; leur sang est froid et sans couleur : ils sont souvent enveloppés d'un mucilage visqueux; la manière dont ils respirent est ignorée; leur estomac est très-irrégulier. On les distingue en quatre ordres, savoir :

1°. Ceux qui ont le corps nu, et n'ont point de membres; on les appelle intestinaux.

2°. Ceux qui ont des membres en conservant cependant leur nudité. On les nomme mollusques.

3°. Ceux qui sont couverts de coquilles, comme les escargots et les moules; ils portent le nom de testacées.

4°. Ceux qui forment des expansions semblables à des fleurs; on les appelle zoophytes.

Nous allons parcourir rapidement, et dans un seul entretien, ces différentes espèces de vers, en ne nous arrêtant qu'à ce qui piquera le plus votre curiosité.

PREMIÈRE CLASSE.

Les Vers Intestinaux.

On nomme ces vers intestinaux, parce qu'ils habitent ordinairement les intestins des animaux; ils vivent principalement dans les eaux, quelques-uns dans la terre. La plupart ont le corps arrondi en forme de fil, d'autres sont plats comme une bandelette. Ils sont dépourvus d'yeux; pres-

que tous réunissent les deux sexes. Voici les principaux.

Le Ver Cutané, ou le Ver de la Peau.

On le trouve en Afrique et en Asie. Il s'insinue sous la peau, soit vers la cheville du pied, soit vers le genou, soit au bras; y croît et s'y alonge peu à peu jusqu'à sept à huit pieds, occasionne des tumeurs douloureuses, et d'autres accidens fâcheux.

Le Filet d'Eau.

Ce ver, qui n'a qu'un demi-pied de long, se tient dans l'eau ou dans la vase, de même que dans certaines parties du corps des chevaux et de quelques oiseaux.

Le Ver Sauteur.

Celui-ci est gros comme le ver de fromage, jaunâtre avec un point blanc, que l'on apperçoit à la place de ses intestins, vus à travers sa peau transparente. Il se tient dans les marais, dans les racines putréfiées, dans les gros boyaux des hommes et des chevaux.

Le Ver Plat.

Il ressemble à un ruban composé de plusieurs morceaux rapportés, dont chacun a une bouche et des intestins propres, de sorte que tous ces morceaux peuvent se séparer et se nourrir dans le corps où il se loge. Il attaque les hommes, les chevaux, les chiens, etc. Il est fort connu sous le nom de *tœnia*, et de *ver solitaire*; on en a vu sortir du corps humain qui avoient plus de cent aunes de long. C'est un cruel hôte pour ceux qui ont le malheur de lui fournir une retraite dans leurs entrailles. On en compte un grand nombre d'espèces qui affectent des formes différentes.

Le Ver Hépatique.

On le nomme ainsi, parce qu'il se trouve dans le foie des brebis et des poissons, où il reste souvent vivant, même après que l'on a fait cuire ces animaux. Il est plat et blanc; cette espèce se nomme *gordius*.

La Sangsue.

C'est encore une espèce de ver à corps nu, alongé, noirâtre, et tronqué à chaque extrémité; on le trouve dans l'eau et dans les lieux marécageux. La propriété de ce ver est de sucer le sang des animaux, en s'appliquant aux parties les plus délicates, qu'elle entame avec le triple dard dont sa bouche est armée; elle se gorge de sang jusqu'à l'assoupissement. On en fait un usage salutaire en médecine, pour suppléer à la saignée.

SECONDE CLASSE.

Les Mollusques.

Les vers compris dans cette classe sont extrêmement nombreux: quelques-uns vivent sur la terre, d'autres nagent dans le vaste espace de la mer, plusieurs donnent la nuit une lumière phosphorique qui éclaire sa surface. Voici ceux qu'il est le plus facile d'observer.

La Limace.

Elle se traîne en rampant sur la terre: on la distingue en limace brune, marbrée

et cendrée. Ces vers sont en général très-voraces ; ils aiment l'humidité, et sortent sur tout la nuit pour dévaster les jardins et les vergers.

La Seiche.

Le corps de cet animal est enfermé dans un fourreau charnu, et accompagné de deux tentacules et de huit bras intérieurement parsemés de verrues. Son bec alongé est d'une substance cornée : son dos est défendu par une écaille assez solide, nommée os de seiche.

L'espèce de seiche la plus singulière est celle qui a la propriété de répandre autour d'elle une encre fort noire, qui trouble l'eau et la dérobe à ses ennemis, ou empêche sa proie de lui échapper.

TROISIÈME CLASSE.

Les Testacées.

Les testacées sont, comme je vous l'ai dit, couverts d'une enveloppe osseuse, appelée coquille. Les vers qui habitent ces coquilles sont mous ; ils tiennent par un ou plusieurs muscles à cette enveloppe, qui les ga-

rantit de toute espèce de choc, et dans laquelle ils se renferment au moindre danger. Parcourons les principaux et les plus curieux.

L'Escargot.

Cet animal, qu'on trouve presque par tout, porte sur sa tête des antennes, qui lui servent à se conduire en tâtant autour de lui, quoique les deux points noirs qu'on apperçoit au bout des grandes cornes, aient fait soupçonner que c'étoient leurs yeux.

L'AINÉ. Est-ce que les escargots n'ont point d'yeux, mon papa ?

LE PÈRE. Il paroît qu'ils n'en ont pas besoin, parce que leurs antennes leur suffisent pour sentir et reconnoître tous les objets dont ils s'approchent. D'ailleurs, s'il leur arrive de voir leur maison endommagée, ils ont bientôt réparé le dommage avec leur bave, qui, en se durcissant, bouche le trou. Bien plus, si on leur coupe quelque partie du corps, elle repousse bientôt, quoiqu'un peu défigurée; cependant la tête ne repousse pas quand on l'a coupée véritablement; mais si l'on emporte la peau qui l'enveloppe, tandis que l'es-

cargot se recoquille, la tête reparoît bientôt après.

LE CADET. Ces pauvres animaux sont bien à plaindre d'avoir à porter leur maison par tout avec eux !

LE PÈRE. Dites plutôt que c'est une commodité fort agréable ; quelque temps qu'il fasse, ils peuvent à l'instant se mettre à couvert. Les autres sont obligés de chercher des trous pour se mettre à l'abri, et, quand l'hiver vient, de se creuser une retraite, tandis que ceux-ci sont toujours à leur aise.

LE CADET. Combien j'en ai vus quelquefois de jolis et d'agréablement bigarrés !

LE PÈRE. Je vous en ferai bien voir de plus jolis encore avec le temps. Par exemple, les escargots, qui sont dans la mer, ont des coquilles de toutes figures ; il semble que le Créateur ait pris plaisir à nous y donner les modèles de mille configurations différentes, et du mélange des plus belles couleurs. Il y en a de rondes et de demi-rondes, de longues, de courtes, d'ovales, de pointues, de pyramidales, contournées en spirale, en forme d'oreilles, de cornet, de faucilles et de

mille autres configurations. Il y en a qui n'ont qu'une coquille, d'autres en ont deux, d'autres en ont un plus grand nombre, comme les oursins.

Ces trois différences forment trois classes de coquillages, dont les espèces ont reçu des noms analogues à leur figure, comme les trompés, les vis, les tonnes, les porcelaines, les pourpres, les rochers, les tuyaux, les nautilles, les oreilles de mer, de la première classe; les huîtres, les moules, les cames, les cœurs, les peignes, les couteliers et autres, de la seconde; les glands, les oursins, les tarets, les pousse-pieds et autres, de la troisième. Voici quelques détails sur les plus curieux de ces coquillages.

La Nacre de Perles.

On nomme ainsi le coquillage qui fournit la plus belle espèce de perles. On croit qu'elles sont formées par le suc que produit l'animal pour revêtir l'intérieur de la coquille, et qui étant répandu avec trop d'abondance, s'extravase et s'agglomère en forme de perles.

L'endroit ordinaire où elles se rangent

dans un coquillage, est presque toujours auprès du trou fait à la coquille par un autre ver marin nommé scolopendre ; car alors, pour le fermer et empêcher que l'eau ne s'introduise dans la coquille, l'animal répand son suc qui se durcit, et qui forme une boule plus grosse que le trou : ce sont là les plus belles perles. Ces coquillages précieux se trouvent en grande quantité dans les mers d'Asie, et sur tout dans le Golfe Persique : ce sont ces perles orientales qui sont si chères. Mais on en pêche aussi en Amérique sur les côtes du Mexique ; la nacre ou écaille nacrée qui est dans l'intérieur du coquillage sert à faire des boutons d'habits, des pommeaux de canne, des tabatières, des boîtes, et plusieurs autres petits ouvrages.

La Pinne Marine.

Cette espèce de moule est remarquable, sur tout par les fils extrêmement fins avec lesquels elle s'attache aux rochers, afin de n'être pas emportée ou ballottée par les flots. Ces fils sont aussi fins que la plus belle soie, longs d'un demi-pied et plus ; l'on en fait des bas, des bonnets, des gants

en Italie ; on nomme aussi la pinne, nacre de Provence, parce qu'il s'en trouve sur les côtes de la Méditerranée.

L'Huître.

C'est un coquillage marin bivalve, ou à deux coquilles, de figure ronde ou à peu près, qui demeure toujours dans la même place, qui ne sort jamais de sa loge, et qui ne donne d'autre signe de vie, qu'en ouvrant et fermant les deux battans, dont elle est composée, ou en alongeant une espèce de langue ou de patte avec laquelle elle s'accroche et tire sa hutte comme les les écrevisses, mais si lentement, que l'on n'a pas cru pouvoir considérer cette action comme un mouvement. On conserve dans la ville de Leyde une écaille d'huître qui pèse cent cinquante livres. Il se trouve des huîtres à belle écaille, comme le manteau royal et le marteau de Pologne. Le marteau, d'après sa forme, pourroit aussi bien porter le nom de crochet ou d'équerre.

Les Coquillages Coniques, ou Cornets.

C'est de cette famille que sont les amiraux, espèce de coquillage la plus chère et

la plus rare. Ce sont ses belles couleurs de différentes nuances qui lui donnent du prix aux yeux des amateurs ; ils en distinguent plusieurs espèces, entre autres le vice-amiral.

Les Porcelaines.

Ce sont de charmans petits coquillages, ainsi nommés, à cause de leur ressemblance avec les plus beaux vases de porcelaine. Il y en a une espèce qui a la forme d'un œuf qui auroit une ouverture en long. Les uns n'ont qu'une bordure roulée en dedans, les autres les ont toutes les deux, et ce sont ceux que l'on appelle cauris, ou encore monnoie de Guinée, parce qu'il y a en effet des peuples en Afrique qui s'en servent à cet usage. On en pêche beaucoup près des Maldives.

Les Casques.

On nomme ainsi ces coquillages à cause de la ressemblance qu'ils ont avec un casque romain ; ils ont aussi une fente dans leur longueur. La harpe de David en est une belle espèce.

L'Argonaute.

Il s'appelle aussi nautile papyracée ; il a sa gondole plate, d'un blanc de lait, très-mince, très-légère, et à demi-transparente, comme si elle étoit de papier, et c'est de là que lui vient son nom. L'animal qui l'habite n'y est point attaché ; mais la nature l'a pourvu de voiles, d'avirons et de gouvernail, au moyen desquels il vogue hardiment sur les eaux, plonge avec son petit bateau, revient à sa surface, et fait toutes les manœuvres du plus habile pilote.

LE CADET. Oh l'animal curieux! quoi! il a des avirons, un gouvernail, et des voiles ?

LE PÈRE. Il a tout cela, et voici comment ; de ses huit pieds ou bras, deux étendus en haut et joints par une peau mince, à peu près comme celle qui joint les ergots des oies et des canards, lui donnent voiles et mâts ; un autre lui sert de gouvernail, et les autres de rames ou d'avirons. Tant que la mer est tranquille, et qu'il ne voit point d'ennemis s'approcher, il est continuellement en campagne ; mais dès qu'il

s'élève une tempête, ou qu'il se croit en danger, il replie et resserre voiles, mâts, gouvernail et avirons ; fait pencher le derrière de sa barque pour la remplir d'eau, et s'enfonce. Puis pour revenir sur l'eau, il renverse encore sa barque, se gonfle pour en faire sortir l'eau, et par ce moyen elle remonte sur le champ.

Les Cornes d'Ammon.

Ce sont des coquilles aplaties, contournées en spirale, et ressemblant à des cornes de bélier, d'où elles ont tiré leur nom ; non pas que le nom d'Ammon signifie bélier, mais parce que les Africains s'étoient avisés de représenter leur dieu nommé Ammon, avec de semblables cornes. Ces coquilles se trouvent aujourd'hui pétrifiées, et appartiennent à des êtres organisés, dont l'espèce ne se trouve plus.

Le Murex ou Rocher.

Il n'y a pas de coquillage dont les espèces aient des noms plus singuliers ou plus nombreux que le murex, ainsi nommé, parce qu'il ressemble à un rocher hérissé de pointes. Mais les familles les plus dis-

tinguées du genre des murex, sont les pourpres, ainsi nommées, parce qu'elles fournissent une liqueur qui donne la teinture couleur de pourpre, la plus brillante et la plus ineffaçable, puisqu'elle ne devient que plus belle à force d'être lavée.

Le Lépas (Poisson assiette, ou Lune de Mer).

Ce coquillage se trouve dans plusieurs endroits des côtes de la France. On mange l'espèce de moule qui est dedans, soit cuite ou crue; elle s'attache très-fortement aux rochers par la partie ouverte de sa coquille, qui paroît comme une casserole renversée.

L'oreille de Mer, ou Ormier.

Ce coquillage ressemble à une oreille, ou à un bassin ovale renversé, dont un côté est échancré ou tortueux, et porte des trous, partie bouchés, partie ouverts, placés à égales distances jusqu'au bord antérieur de la coquille. On trouve souvent quatre et jusqu'à neuf de ces trous ouverts, ce qui arrive à proportion de la grosseur du coquillage; et les trous bouchés ont la forme de mamelons. Quelques coquilles

en ont jusqu'à cinquante. Elles sont toujours superbement nacrées par dedans. Ce coquillage s'attache aux rochers comme le lépas, et se mange aussi.

Les Volutes.

Elles sont ainsi nommées de la figure de leurs coquilles, qui sont contournées en rouleaux et paroissent comme cordées, mais sous une multitude étonnante de figures diverses : il y a l'olive, la mitre, la tiare, qui, par ses charmantes découpures, représente en effet à peu près une triple couronne.

Les Vis.

Ce sont de très-jolies coquilles, ornées de treillages, et très-rares. Il y en a douze espèces, dont la plus remarquable est l'escalier ou scalata; sa figure est pyramidale, elle a six vis détachées qui s'élèvent comme un jet de greffe. Cette charmante coquille, dont les femmes chinoises se font un ornement, est rarement plus longue et plus grosse qu'une petite noix alongée, fort mince d'ailleurs et fort blanche.

Les Tarets.

Ce sont des vers qui rongent les bois qu'ils trouvent dans l'eau, comme les vaisseaux, les digues et les pilotis; il y en a différentes espèces. La plus dangereuse a la tête revêtue de deux coquilles, qui la conservent et lui donnent la facilité de s'enfoncer dans le bois. On en a trouvé dans plusieurs de nos ports, où ils rongeoient les vaisseaux. En 1732, ils menacèrent la Hollande d'une ruine totale, en rongeant les bois des digues qui empêchent ce pays d'être inondé par la mer. Des vaisseaux hollandais avoient apporté cette espèce de ver à leur retour d'Amérique.

Le Porc-Epic de Mer.

On le nomme encore pomme de mer, poisson armé, et on pourroit le rapporter au genre des oursins; mais il est de ceux dont la coquille est molle dans l'eau comme une écorce d'arbre, et ne se durcit qu'en séchant à l'air. Le porc-épic de mer est un ver membru, revêtu d'une coquille mince armée de longs piquans. Il se trouve dans les mers d'Europe aussi bien que dans celles

des Indes, et on peut le manger. Il a plus de deux cents pieds et plus de deux mille piquans, qui sont tous mobiles, et lui servent, aussi bien que les pieds, à nager, plonger, marcher, à se défendre et à s'attacher où il veut.

QUATRIÈME CLASSE.

Les Zoophytes.

Parmi les vers qui composent cette classe, nous remarquerons les suivans.

L'Etoile de Mer.

Ce zoophyte, ou ver de mer, est ainsi nommé, parce qu'il paroît ne consister qu'en quatre ou cinq rayons gros et longs, partant d'un même centre. Il a au moins quinze cents pieds pour se mouvoir, et cependant il se traîne tout au plus comme un limaçon. Il y a des étoiles de mer qui ne sont pas plus grosses qu'un écu; et d'autres plus grandes que la main, dont quelques-unes se mangent, et dont d'autres sont venimeuses. Quand elles sont desséchées, elles ressemblent à un morceau de cuir grisâtre ou d'un brun rougeâtre. On

en trouve des pétrifiées qui se nomment astérites.

Celle appelée tête de Méduse, est la plus singulière ; elle est composée d'une infinité de ramifications, naissant les unes des autres, et dont les dernières sont aussi fines que des cheveux ; on en a compté jusqu'à plus de quatre-vingt mille. Tout cela forme une espèce de filets, qui se replie et sert à saisir la proie dont l'animal se nourrit (1).

Les Coraux.

Cette espèce de coquille est formée par de très-petits vers à bras ou polypes ; on l'a prise long temps pour une plante de la mer, qui s'endurcissoit à l'air, parce qu'en effet il se forme des espèces de ti-

(1) On a vu que nous n'avons point voulu expliquer le nom d'*argonaute* qui se trouve plus haut ; il en est de même de celui de *méduse*, qui se trouve à cet article. Ces deux explications ne sont pas du ressort de l'histoire naturelle, mais de celui de la mythologie, et l'on est trop dans l'usage de la faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour que nous ayons besoin d'en parler ici.

ges et de branches dans le corail ; mais elle n'a point de racines : on la trouve fermement attachée par la base sur les rochers, et sur toutes sortes de corps qui sont dans la mer. Il y a de fort beaux coquillages de cette espèce dans la Méditerranée ; mais ils ne passent jamais de beaucoup la hauteur d'un pied, ni la grosseur d'un pouce. Les polypes de cette classe se bâtissent ainsi un logis peu à peu avec leur bave, comme les autres coquillages, et n'en sortent jamais. On les apperçoit quelquefois à de petites ouvertures, où ils étendent leurs bras, que l'on avoit pris pour des fleurs, en forme d'étoiles ; mais ils rentrent précipitamment dès que l'on y touche, ou que l'on tire le corail tout à fait hors de l'eau. Il y a apparence qu'ils meurent aussi dans le même instant, ou peu après. On fait avec le corail toute sorte de jolis ouvrages : il y en a de jaune, de blanc et de rouge.

Les Eponges.

Auriez-vous cru que ces substances qui absorbent si bien l'eau, et dont nous faisons grand usage à cause de cette pro-

priété, étoient aussi une maison, un grand logis bâti par et pour une multitude prodigieuse de petits vers ou polypes, à peu près comme sont ceux des coraux? rien n'est cependant plus vrai. Chacun d'eux a là dedans sa cellule à part, et le tout est composé de filamens entrelacés très-serrés, formant une masse souvent assez considérable, mais très-légère.

L'AINÉ. Qu'est-ce donc, mon papa, que les polypes dont vous nous parlez sans cesse?

LE PÈRE. Le nom de polype signifie un animal qui a plusieurs pieds; ainsi vous voyez que de cette façon, il y a des polypes bien ailleurs que dans les éponges et les coraux. Cependant on a donné ce nom par préférence à de petits vermisseaux, dont il y a une infinité d'espèces, qui ont un corps membraneux et en tuyau, puis terminé par des filamens qui sont susceptibles de mouvemens séparés, et servent de bras ou de pieds, de façon qu'ils ont plutôt l'air de plantes que d'animaux, et qu'en effet on en a fait un genre à part sous le nom de zoophytes, ou animaux plantes. Cette ressemblance est encore plus

grande par les phénomènes singuliers que nous offre leur structure, leur multiplication, leur manière de vivre.

LE CADET. Et où en trouve-t-on?

LE PÈRE. Ils se tiennent dans les étangs et dans toutes les eaux tranquilles, mais pourtant fraîches et non croupies, où ils s'attachent aux limaces, aux lentilles d'eau, et à plusieurs autres plantes. Pour en avoir, il ne s'agit que de prendre la plante sur laquelle ils se trouvent, et la mettre dans un verre d'eau claire, et au bout de quelque temps on les voit infailliblement paroître, se mouvoir, faire leurs évolutions. Il y en a de jaunes, de bruns, de verts, de rouges; on donne aussi aux différentes espèces des noms analogues à leur figure; par exemple, il y a les polypes à panache, les polypes à bras, les polypes à cornes, etc. Le polype en bouquet est sur tout remarquable, parce que c'est un amas de polypes rassemblés en bouquet au bout d'un tuyau commun, auquel ils sont tous attachés.

C'est la multiplication de ces animaux qui offre les singularités les plus frappantes; car les jeunes sortent des gros et croissent sur eux comme les rameaux et les

feuilles sur les arbres. Il se forme de même un bouton, ou espèce de mamelon au commencement, qui grossit peu à peu, prend des bras au bout de quelques jours, et se sépare bientôt de sa mère pour vivre à part. Mais les polypes se multiplient aussi par des œufs.

LE CADET. Mais que peuvent donc manger ces animaux?

LE PÈRE. Des pucerons, des vermisseaux, qu'ils attendent et savent saisir avec leurs bras aussi lestement et aussi adroitement que l'araignée prend la mouche, ou le chat une souris. Rien de plus plaisant, que de voir une proie tomber dans les bras d'une mère polype, qui porte sur elle ses enfans et ses petits enfans (car il est à remarquer que les jeunes en produisent déjà d'autres avant que d'avoir quitté la mère); alors chacun des petits joue des bras pour l'attraper, et quand la mère l'avale, on diroit qu'elle vole la nourriture à ses propres enfans, ou que ses enfans ne cherchent qu'à lui enlever la sienne. Enfin ils se mangent eux-mêmes les uns les autres, sans que celui qui est avalé en meure, car il ressort du corps de celui qui l'a mangé, aussi entier qu'auparavant.

Enfin pour dernier miracle, et pour le plus grand, sans doute, que puisse nous offrir le règne animal, c'est que lorsqu'on les coupe, ils ne meurent point, quand même on les hacheroit en dix, douze, vingt morceaux; mais chaque morceau devient un polype tout entier; on lui voit pousser tête, pieds, corps, en un mot tout ce qu'il faut pour être un polype parfait. On peut encore retourner le corps d'un polype comme un gant, et en mettre deux l'un dans l'autre; ils vivent tout comme auparavant.

Ainsi vous voyez que la famille des vers dans le règne animal, est bien admirable et bien surprenante, quoique nous fassions si peu de cas de ces petits animaux.

Nous voilà maintenant en état de passer à la partie de l'histoire naturelle, si long temps attendue; je veux dire, celle des oiseaux : demain nous entreprendrons leur histoire.

PREMIER ENTRETIEN.

Les Oiseaux.

LE PÈRE. Nous voici donc venus à nos meilleurs amis ; n'est-ce pas ?

LE CADET. Ah ! oui, il y a long temps que je désirois voir de près ces charmantes petites bêtes, qui ont les plumes si douces, qui volent si joliment !

LE PÈRE. C'est pour le coup que nous verrons voler de bonne manière ; ce ne seront plus de petits scarabées, des mouches, des papillons, qui frétillent, pour ainsi dire, dans l'air, qui voltigent plutôt qu'ils ne volent ; mais quand on dit fendre l'air avec la rapidité d'une flèche, s'élever au-dessus des nues et revenir en un clin d'œil, traverser en peu de temps une partie du monde au milieu des airs, voilà qui s'appelle voler.

Mais il faut d'abord apprendre ce que c'est qu'un oiseau : voyons, vous saurez surement m'en dire quelque chose.

L'AINÉ. Un oiseau, c'est une petite bête

qui a des plumes et qui vole, qui n'a que deux pieds, un bec, une queue, etc.

Le père. Voilà tout ce que vous avez remarqué ; avouez que jusqu'à présent vous n'avez considéré les oiseaux que sans y penser ; vous ne vous êtes amusés qu'à les regarder sauter ou voler, sans réfléchir à leurs différentes espèces. Aujourd'hui nos amusemens sont d'un autre genre ; nous prenons plaisir à connoître la nature et ses secrets. Or, pour revenir à nos oiseaux, on trouve, quand on les a observés, qu'ils ont le sang rouge et chaud, le corps couvert de plumes, deux ailes emplumées, deux yeux, et qu'ils sont ovipares.

Le cadet. Y a-t-il aussi de gros oiseaux comme il y a de gros poissons, ou de gros quadrupèdes ?

Le père. On ne peut pas dire qu'il y ait des oiseaux gros comme une baleine, par exemple ; mais il y a cependant une très-grande distance du plus gros au plus petit, c'est-à-dire, de l'autruche au colibri. Celui-ci n'est pas plus gros qu'un hanneton, tandis que l'autre est presque de la grosseur du chameau, auquel il ressemble un peu.

Au reste, il faut convenir que presque tous les oiseaux ont quelque chose de beau dans la figure et dans le plumage : il y en a de blancs, de noirs, de gris, de rouges, de jaunes, de tous les mélanges, et de toutes les nuances possibles. Voyez le canari, le pigeon, le paon, le chardonneret, le perroquet ; quelles beautés dans leur plumage! Plusieurs oiseaux, outre la riche parure de leur robe, portent encore sur la tête des houppes ou aigrettes charmantes, des crêtes charnues ; leur robe si bien fourrée, les garantit du froid, et leur tient lieu de vêtement. Quand un oiseau vole il se sert de toutes les parties de son corps pour cette opération ; regardez un pigeon, ou seulement une poule, vous la verrez tendre le cou et resserrer les pieds en arrière sous le ventre, afin de fendre l'air plus aisément. Tous les oiseaux ne volent pas également bien : voyez la légéreté du moineau et la pesanteur de l'oie ; l'autruche, qui a le privilége de la grosseur, ne vole point, à proprement parler ; ses ailes sont trop petites pour sa pesanteur, et tout le service qu'elle en tire, c'est de pouvoir courir et sauter assez légérement. L'outarde

ne vole point non plus; il en est de même deq uelques autres espèces.

Les ailes tiennent lieu aux oiseaux de bras ou de pieds de devant; chacune est composée de onze os, dont un appartient à l'arrière-bras, deux à l'avant-bras, et quatre à la main, qui a encore un pouce et deux doigts. Avez-vous jamais bien examiné le plumage des oiseaux?

L'AINÉ. Oui, et j'ai remarqué qu'il y a des plumes de deux espèces; il y en a de toutes fines qui sont par dessous, et qui garnissent les grandes.

LE PÈRE. C'est ce que l'on appelle le duvet. Chaque plume est composée du canon ou tuyau, et des barbes; le canon est d'une matière solide et légère, en partie creux, percé d'un orifice à l'extrémité qui touche au corps par où s'introduisent les sucs nourriciers: ce qui se trouve dans le cœur du tuyau, se nomme la moelle. Le canon des plumes d'oie, de cygne, et autres, peut être taillé pour écrire; le duvet des oiseaux aquatiques est fort bon à garnir des lits; les autres espèces, comme les pigeons et les poules, ne donnent point de duvet propre à cet usage; leurs plumes sont humides

mides et lourdes, et se pelotonnent trop. Les dessinateurs et les luthiers font usage des grandes plumes de corbeau.

Les oiseaux ont des paupières comme les quadrupèdes, et peuvent fermer les yeux; ils ont aussi des os comme eux. Il y en a qui ne vivent que de graines, d'autres seulement de chair; d'autres sont à la fois frugivores et carnivores, selon l'occasion. Aussi le Créateur les a-t-il pourvus d'organes propres à chercher et à saisir ces différentes proies. Les uns ont le bec aigu, les autres l'ont obtus, les uns retroussé, les autres en corbin; d'autres large et plat, d'autres en cuiller; quelques-uns l'ont fort court, d'autres fort long. Mais le bec des oiseaux est toujours d'une matière dure à peu près comme la corne, afin qu'il puisse tenir lieu et de dents et de mains, non-seulement pour prendre les alimens aux lieux indiqués par l'Ordonnateur suprême, mais encore pour les tenir et les briser.

Ceux qui vivent de graines, sont pourvus d'un gésier, dans lequel ils en font entrer une certaine quantité qui s'y amollit avant que de passer dans l'estomac, où elle doit subir la dernière digestion : cet esto-

mac, quoique petit, est si dur et si fort, qu'il peut, comme deux meules, briser et pulvériser les graines les plus dures, et même de petits cailloux ou de petits éclats de verre que les oiseaux avalent quelquefois avec elles. Du reste, les oiseaux n'ont point de vessie, et par conséquent ne rendent point d'urine; mais leur fiente sort avec l'humidité superflue.

Ils dorment presque tous debout sur leurs pattes, quelquefois sur une seule, et la tête cachée sous une aile; souvent ils sont ainsi perchés sur un foible rameau, et malgré cela le vent le plus violent n'est guère capable de les renverser, tant ils savent s'accrocher et s'affermir avec leurs ergots.

Dans la plupart des oiseaux les jambes sont placées précisément de façon à tenir le corps en équilibre. Quelques espèces les ont un peu plus en arrière, comme les canards et les oies, qui, pour cette raison, courent fort mal, mais ne nagent que mieux, et d'autant mieux que leurs pieds sont garnis d'une peau ou membrane qui en joint les doigts, pour les rendre propres à servir de rames. Mais la position

ordinaire des jambes dans les oiseaux, répond assez exactement au point central du corps. La plupart ont quatre doigts aux pieds, trois en avant, et un en arrière, au-dessus duquel on trouve encore dans quelques espèces ce que l'on appelle l'éperon. Il y en a beaucoup qui ont deux ongles en avant et deux en arrière : quelques-uns n'en ont que trois en tout, comme le cassoar, l'outarde, etc. ; mais l'autruche est le seul oiseau qui n'a que deux doigts en avant, et aucun en arrière. Les doigts sont terminés par des ongles, tantôt aigus, tantôt obtus, tantôt dentelés, selon les besoins de chacun : par exemple, le héron ne pourroit aisément saisir, sans un pareil organe, les grenouilles, les crapauds, les serpens, les anguilles, dont il se nourrit.

LE CADET. Mais y a-t-il beaucoup d'oiseaux, mon papa ?

LE PÈRE. Jugez si le nombre en doit être grand, puisque l'on en compte deux mille espèces différentes, qui sont plus ou moins multipliées.

L'AINÉ. Où tous ces oiseaux se tiennent-ils donc ? y en a-t-il aussi dans les autres parties du monde, comme en Asie, en Afrique, et en Amérique ? . . . . .

LE PÈRE. Oui, mes enfans, et c'est même là que se trouvent les plus beaux. Ne savez-vous pas que les perroquets viennent de l'Amérique? mais il y a beaucoup d'oiseaux qui passent d'une partie du monde dans l'autre; par exemple, la plupart des hirondelles nous quittent avant l'hiver, et passent en Afrique pour n'en revenir qu'au printemps. Les alouettes, les cailles, les bécasses, ne restent pas non plus chez nous toute l'année : ils quittent nos contrées pour en aller chercher de plus chaudes pendant la mauvaise saison; et les uns reviennent au printemps, les autres seulement en été. Beaucoup d'autres espèces font la même manœuvre.

LE CADET. Et pourquoi donc, mon papa, les oiseaux s'en vont-ils comme cela?

LE PÈRE. A peu près par la même raison qui fait voyager des armées de poissons, comme vous l'avez vu; c'est-à-dire, le défaut de nourriture, et l'approche du froid. Car de quoi vivroit l'oiseau de rivière, lorsque l'élément qui lui fournit sa pâture, lui est fermé par la gelée qui l'a changé en glace? Que deviendroit l'oiseau qui vit d'insectes quand le froid les a tous

tués, et que la neige couvre la terre pétrifiée par la gelée ? Il faut bien qu'ils délogent et aillent chercher ailleurs à vivre, à moins qu'ils ne puissent passer cette mauvaise saison dans l'engourdissement, comme le font en effet plusieurs hirondelles. Ce sont ces oiseaux voyageurs que l'on appelle en général, oiseaux de passage ; les uns font le voyage en grandes troupes, les autres par petites bandes, et d'autres seuls. Dans les grandes bandes on voit toujours un chef voler à la tête, et les autres le suivre en bon ordre, et ce chef est relevé toutes les deux heures par un autre.

LE CADET. Mais ces pauvres oiseaux doivent être bien las, quand ils font de si longs voyages ?

LE PÈRE. Sans doute ; s'ils faisoient leur voyage tout d'un trait, ils se fatigueroient à l'excès, et ils n'auroient pas la force de l'achever, mais ils se reposent souvent ; ils ont leurs stations fixes, où ils s'arrêtent pour manger et dormir : dans un si long trajet, ils ne s'égarent jamais un seul instant. Au reste cette faculté de se déplacer est une des plus précieuses pour les

oiseaux ; par-là, ils évitent la disette, et n'éprouvent jamais les inconvéniens de la faim, si terribles pour les autres animaux qui sont obligés de rester dans un même pays, indépendamment de la rigueur des saisons.

L'AINÉ. Un oiseau peut-il faire bien du chemin dans une heure ?

LE PÈRE. Plus qu'un cheval au galop dans douze, on sait qu'un cerf ou une renne peuvent faire soixante-dix à quatre-vingts lieues dans un jour ; et la dernière même cinquante à soixante, attelée à un traîneau. Mais cela n'approche pas de l'espace que peut parcourir une hirondelle dans le même intervalle : elle peut faire jusqu'à trente lieues dans une heure, de sorte qu'il ne lui faut que dix à douze jours pour se rendre de France en Afrique. C'est ce qu'il seroit aisé de savoir, par le moyen d'un correspondant, qui auroit soin d'observer et de noter le jour de l'arrivée d'une compagnie dont on auroit noté le départ (1).

(1) Il y a quelques années que M. Adanson vit arriver, sur la côte du Sénégal, le 9 octobre, des

Il y a des oiseaux qui n'existent que sur terre, et ne vont jamais à l'eau ; mais il y en a qui sont plus souvent dans l'eau que sur la terre : ceux-ci s'appellent oiseaux de rivière, pour les distinguer des autres qui préfèrent l'élément sec, et choisissent leur asile sur la terre même, tantôt sur les arbres, tantôt dans les bois, tantôt sur les rochers ou dans des trous.

Les oiseaux d'eau nagent très-bien à l'aide de leurs pieds palmés ; et plusieurs plongent de même sans mouiller leurs plumes, parce qu'ils ont grand soin de les

---

hirondelles, que l'on savoit n'être parties d'Europe que le 1 ou le 2 du même mois ; (voyez son *Voyage du Sénégal*). On lit dans le *Pietro della Valle*, que le pigeon de poste fait beaucoup plus de chemin en un jour qu'un homme à pied n'en peut faire dans six. Henri II étant à la chasse, près de Fontainebleau, perdit un faucon apprivoisé, qui fut pris dès le lendemain dans l'île de Malte et reconnu à un anneau qu'il portoit : or le trajet peut être de quatre cents lieues. Un autre faucon fit en seize heures le trajet d'Andalousie à l'île de Ténériffe, d'où cette province est bien éloignée aussi de quatre cents lieues : c'étoit environ vingt-cinq lieues par heure, si l'on a su le moment précis de son arrivée, et probablement davantage.

oindre d'une espèce d'huile, dont la nature les a pourvus : car vous savez que l'eau ne peut point pénétrer ce qui a été frotté d'huile ou de quelque matière onctueuse.

Les oiseaux ont la vue et l'ouïe excellentes : ils surpassent même à cet égard tous les quadrupèdes, et en général tous les animaux. Du sein des nues, un aigle distingue, dans la plaine ou dans les bois, un lièvre au gîte. Du haut d'un arbre, le corbeau distingue un vermisseau rampant dans l'herbe.

Les oiseaux avoient besoin d'une vue aussi perçante pour découvrir leur proie, ainsi que pour assurer leur vol rapide. Privés d'yeux aussi excellens, ils seroient obligés de n'aller que par bonds, dans la crainte de se heurter à tout moment; et comment alors l'aigle pourroit-il fondre sur le lièvre qui franchit les plaines et les bocages ? Cependant l'oiseau ne voit pas directement devant lui, mais aussi il voit à droite et à gauche ; ce qui fait que pour distinguer les objets placés en ligne droite, il tient presque toujours la tête de côté.

LE CADET. Mais les oiseaux, mon papa, ne peuvent pas courir, voler et sauter dès

qu'ils sont sortis de l'œuf, car nous l'avons bien vu quand nous avons pris des nids.

LE PÈRE. Celà est vrai pour quelques-uns qui naissent sans plumes, et qui, en attendant le moment de les avoir, peuvent à peine se tenir sur leurs pieds : quant à ceux qui naissent avec des plumes, ils ne savent pas voler tout de suite, mais le père et la mère sont obligés de les conduire et de les exercer durant quelque temps. D'abord ils ne les font voler qu'à deux ou trois pas du nid ; peu à peu ils les font aller plus loin, et enfin ils se hasardent ensemble au milieu des airs.

Il ne faut en général aux petits que quatre ou cinq mois pour prendre toute leur crue, et devenir aussi gros que leurs père et mère. Pendant tout le temps qu'ils ne peuvent pas chercher eux-mêmes leurs nourriture, le père et la mère en prennent soin : dès que leurs petits sont hors de l'œuf, on les voit partager entre eux deux tous les soins du ménage ; l'un demeure continuellement auprès du nid, et l'autre rôde sans cesse pour chercher la pâture qu'il vient leur mettre dans le bec.

N'avez-vous jamais vu ces petits animaux s'envoler en emportant une béquée? cependant dans la plupart des espèces le mâle ne s'inquiète nullement des petits : tout le soin de la couvée et de la pâture est abandonné aux pauvres femelles. On en voit un exemple dans le coq de basse-cour, qui ne s'inquiète guère de ce que les poules font de leurs petits. Mais il est vrai que la poule n'a que la peine de les conduire, parce que dès que les poulets sont sortis de la coquille, ils sont en état de la suivre pour chercher leur nourriture, ou de courir à son appel, quand elle les avertit qu'elle a trouvé quelque chose pour eux.

Au reste rien n'égale la sollicitude que témoignent en général les oiseaux pour leurs petits : ils veillent à leur sureté avec un zèle qui sert à la fois de modèle et de leçon aux hommes. C'est un plaisir que de contempler leur joie quand ils voient toute leur couvée venir à bien, comme rien n'est plus triste que de voir leur douleur, leur inquiétude, et d'entendre leurs plaintes et leurs soupirs, lorqu'un ennemi ou quelque être malfaisant leur ont enlevé un ou plusieurs de leurs petits.

LE CADET. Aussi ne les laissent-ils point prendre quand on veut?

LE PÈRE. Trouvez-vous cela bien extraordinaire? Mais que peut le foible contre un plus fort qui veut lui faire du mal? Comment un pauvre petit oiseau se défendroit-il de la griffe d'un gros oiseau de proie, ou des piéges d'un malin oiseleur? Heureux quand ils ont le bonheur de sauver leur propre vie: crier, gémir et voltiger pleins d'angoisses autour du nid; voilà tout ce qu'ils peuvent faire dans une telle détresse.

Mais quand un oiseau s'apperçoit qu'un brigand ailé en veut à lui et à ses petits, il cherche à lui donner le change par toutes les ruses imaginables: il vole à droite et à gauche, il s'élève, il descend, il tâche de l'écarter par une odeur cadavéreuse, ou en retenant toute émanation odorante; il se met la tête dans la boue, contrefait le mort, se suspend par les pieds pendant la nuit, pour que le hibou, le croyant mort, ne le touche pas: enfin, s'il voit que toutes ses ressources sont inutiles, il se défend du moins du bec, des ongles, des ailes, jusqu'au dernier soupir.

Cependant il y a des oiseaux que l'on cherche à détruire, parce qu'ils sont nuisibles, comme les oiseaux de proie. Il y en a aussi que l'on tue pour les manger; et pour ceux-là, c'est mal entendre ses intérêts que de détruire leurs œufs ou leurs petits.

L'AINÉ. Nous parlerez-vous, mon papa, de la manière dont les oiseaux font leurs nids?

LE PÈRE. Je le veux bien. Aussitôt après l'accouplement, les oiseaux travaillent à la construction du nid, qu'ils font avec plus ou moins d'art, tantôt de mousse, de paille, de petits branchages, de poils, de laine, de soie, de terre et de plusieurs autres sortes de matériaux. L'hirondelle fait le sien en maçonnerie, et construit un toit par-dessus: celui du hochequeue ressemble à une bouteille bouchée par-devant et percée par le côté. Chaque espèce fait son nid dans le lieu qui lui convient, et presque toujours des mêmes espèces de matériaux. Quelques-uns choisissent l'emplacement sur le sommet des arbres, des tours, des rochers; d'autres cachent leurs nids dans l'herbe, dans la terre, dans les broussailles,

broussailles, les buissons, les creux d'arbres. Il y en a qui fixent volontiers leurs habitations près celles des hommes; la plupart s'en écartent, et quelques-uns évitent jusqu'au voisinage des autres oiseaux; mais ils cherchent tous à se mettre également à l'abri de leurs ennemis, et à portée de leur pâture. Quant à l'extérieur du nid, ils le construisent assez grossièrement, mais en dedans ils le tapissent de duvet, de poils, de laine, de mousse fine, pour que leur couvée soit couchée mollement.

LE CADET. Mais, comment les oiseaux peuvent-ils trouver tout cela?

LE PÈRE. Sur les arbres, les chemins, dans les champs. Combien les saules ne leur fournissent-ils pas de coton, les araignées et les chenilles de soie fine et délicate? Et les moutons ne perdent-ils pas eux-mêmes beaucoup de laine qui reste attachée aux ronces et aux épines des buissons? Tout cela devient la proie des oiseaux. Mais si par hasard ils sont dans une contrée ingrate qui ne leur fournisse aucun de ces matériaux, savez-vous ce qu'ils font? ils s'arrachent eux-mêmes quelques-unes

de leurs propres plumes, pour faire à leurs petits un lit mollet.

LE CADET. Ah ! les pauvres petites bêtes. Mais cela ne leur fait-il pas de mal?

LE PÈRE. Quand il s'agit de leurs amis, rien ne leur coûte, rien ne leur fait mal, rien ne leur paroît sacrifice et ne peut leur causer de regrets. Quand le nid est prêt, la femelle se met tout de suite à pondre. Il y en a qui font beaucoup d'œufs et d'autres qui n'en font que peu, selon qu'elles doivent plus ou moins long temps couver ou nourrir leurs petits. Les unes en font deux, d'autres trois ou quatre, d'autres six, dix, douze. Quand la ponte est faite (ce qui arrive au printemps ou au commencement de l'été), la femelle ne songe plus qu'à la conservation de la couvée; et tout le reste de la saison est employé à l'éducation des petits, sans plus songer à faire des œufs. Car la plupart des oiseaux ne couvent qu'une fois par an, quoique d'autres, comme les pigeons, les poules, etc., couvent deux fois, et même jusqu'à neuf fois. On peut donner à la poule dix ou quinze œufs; elle fait presque toujours éclore toute la couvée, parce

que les petits poussins sont du premier moment en état de la suivre. Mais la colombe ne couve que deux œufs chaque fois, parce que ses petits ne sont pas dans le même cas, et qu'elle est obligée de leur donner la béquée pendant près de trois semaines.

Quand il arrive, ou par accident, ou par la malice de quelque ennemi, qu'un nid soit détruit ou les œufs perdus, ils en font aussitôt un autre, et y pondent d'autres œufs. Ils ont même le courage de recommencer cette manœuvre jusqu'à trois et quatre fois; mais aussi chaque fois avec moins de recherche et de soin que la première, par la crainte d'être surpris par les froids.

LE CADET. Et combien de temps les oiseaux sont-ils obligés de couver leurs œufs jusqu'à ce qu'ils soient tous éclos?

LE PÈRE. Les uns plus, les autres moins; cela dépend de la grosseur de l'espèce: par exemple, le pigeon couve quinze jours, le moineau autant, l'oie couve un mois entier, le cygne plus long temps. Le géant des volatiles, c'est-à-dire, l'autruche, ne couve que la nuit, parce que comme elle fait

ses œufs sur le sable exposé aux rayons ardens du soleil, elle ne peut pas s'y asseoir de jour. Le coucou n'a jamais la peine de couver; car il va sans façon pondre ses œufs dans le nid d'un autre oiseau, qui les couve en même temps que les siens (1).

L'AINÉ. Et tous les œufs d'oiseaux sont-ils comme les œufs de poule?

LE PÈRE. Non pas pour la grosseur; mais pour l'intérieur, c'est toujours la même chose, toujours du jaune et du blanc. Le jaune se trouve au milieu, noyé dans une portion de blanc fort claire, et entouré du reste du blanc qui est plus épais. Vers la partie supérieure du jaune, on remarque un point rond et blanc, qui reste toujours en haut, dans quelque sens que l'on puisse tourner l'œuf et le retourner. De plus,

(1) Les Egyptiens et les Chinois font éclore des œufs de poule et d'autres oiseaux, dans des fours chauffés au degré convenable : au Caire, en Egypte, on peut voir souvent des sept à huit mille œufs éclore tous à la fois. M. *de Réaumur* a voulu tenter cette expérience, et il a trouvé qu'elle réussissoit aussi en Europe, pourvu qu'on donne au four une chaleur de 32 degrés de son thermomètre.

pour que le jaune reste toujours fixé au milieu de cette liqueur, il est soutenu par deux liens qui l'assujétissent de chaque côté. Enfin, on trouve dans un œuf quatre membranes, dont la première enveloppe le jaune, la seconde le premier blanc, et la troisième le gros blanc ou plutôt le tout, de même que la quatrième, qui est par-dessus, immédiatement sous la coquille, qui est de substance calcaire.

L'*AINÉ*. Et de laquelle de ces deux substances se forme le poussin ?

LE PÈRE. De ce point blanc qui se trouve toujours à la partie supérieure du jaune. Aussitôt que le poussin se trouve formé dans l'œuf, il commence par manger le blanc ; ensuite il mange aussi le jaune ; et au bout de vingt-un jours, qu'il se trouve en état de sortir, il fait un trou à la coquille, sort de sa prison, et court après sa mère, cherchant quelque chose à béqueter. Si nous voulions nous donner le plaisir de voir combien le poussin avance dans son accroissement chaque jour de couvaison, ce seroit une chose fort aisée.

LE CADET. Et comment donc, mon papa ?

LE PÈRE. Il faudroit mettre à couver une vingtaine d'œufs, non pas sous une seule poule, mais sous trois; ensuite pendant vingt jours nous en ouvririons un chaque jour : alors nous verrions exactement tous les progrès de la couvée.

LE CADET. Ah! oui, mon papa; faites-nous voir cela, s'il vous plaît.

LE PÈRE. Nous le verrons; de même lorsqu'on tuera une poule à la cuisine, priez qu'on vous permette d'observer; vous verrez dans le corps de la poule une quantité de petits jaunes d'œufs, qui sont tous plus gros l'un que l'autre, et allant par degrés, jusqu'à ceux qui ont déjà le blanc double; et si la poule n'étoit pas loin de pondre, vous en verrez ayant déjà la coquille. Tous ces œufs ou embrions peuvent se manger.

Au reste, il y a une observation générale à faire sur le plumage des oiseaux : c'est que plus le pays est froid, plus il est fourré et fourni de duvet, de sorte que le meilleur et le plus fin se tire des pays septentrionaux et des côtes de la Mer Glaciale, parce que c'est là où se trouvent

les plus beaux canards à duvet, que nous appelons aussi édredon. Dans les pays les plus chauds les oiseaux ont moins de plumes, tellement qu'en Afrique on en voit plusieurs qui sont à demi-nus.

L'AINÉ. A propos, mon papa, savez-vous pourquoi presque toutes les plumes des oiseaux leur tombent dans l'automne?

LE PÈRE. Je m'attendois bien que vous me feriez cette question. La raison en est que ces plumes étant devenues trop sèches, tombent, et font place à d'autres plus moelleuses : c'est ce qui s'appelle muer, c'est-à dire, changer. Le temps de la mue est pour les oiseaux un temps de tristesse et de silence; leur ramage cesse, ils ont l'air abattu, et cette crise est même si dangereuse pour eux, que plusieurs en meurent. Ils sont ordinairement attaqués pendant ce temps-là d'une maladie que l'on appelle la pépie, et qui consiste en ce que leur langue s'endurcit et se dessèche à un tel point, sur tout vers la pointe, qu'outre la douleur qu'ils en ressentent, il leur est impossible de manger; de sorte que si elle ne se guérit pas dans peu de jours,

connoître leur utilité. On ne peut nier, sans doute, qu'une grande multitude de moineaux ne fasse quelque dommage dans un pays; mais il ne seroit cependant pas prudent de les exterminer, parce que s'ils nous ravissent quelques grains de blé que nous ne leur destinons pas, d'un autre côté ils nous rendent le service important de nous débarrasser d'une multitude de chenilles, de scarabées et d'autres insectes, qui nous feroient bien plus de tort par leur multiplication surabondante.

Ainsi, en mettant dans la balance tout le bien et tout le mal que peuvent nous faire les animaux dont il a plu au Créateur de nous entourer, on trouvera, je pense, qu'ils nous sont en général plus utiles que nuisibles. Nous n'avons qu'à veiller avec soin, mais toutefois sans trop d'inquiétude, sur nos jardins et sur nos champs, nous ne serons jamais ruinés par cette espèce de créatures. Il faut que tout vive, comme dit le proverbe; ainsi un bon père de famille ne s'alarmera jamais du peu de nourriture que lui coûtera cette famille sauvage, malgré ses soins pour diminuer cet article de dépense. Dailleurs le

dommage que nous causent les oiseaux ne peut pas entrer en comparaison avec leur utilité. D'abord ils nous fournissent, et par leur propre chair et par leurs œufs, un aliment de très-bon goût et très-substantiel. De plus ils purgent les campagnes des corps putrides qui les infecteroient, des insectes qui les dépouilleroient : ils nous fournissent de quoi faire d'excellens lits, des plumes pour écrire, et beaucoup d'autres choses. Et enfin, faut-il compter pour rien le plaisir qu'ils nous font par leur présence seule, par leurs mœurs gaies, par leur ramage, par leurs belles couleurs ?

LE CADET. Mais tous les oiseaux ne chantent pas; n'est-ce pas, mon papa ?

LE PÈRE. Tous les oiseaux ont une espèce de voix, de chant, ou de cri. Il est vrai que quelques-uns, comme le paon et l'oie, ne sont rien moins que d'excellens musiciens : mais il y en a une multitude d'autres, sur tout les mâles, quand ils chantent leurs amours, qui paroissent posséder naturellement cet art enchanteur, et qui réussissent à nous faire partager leur joie, et à se faire écouter avec un sensible plaisir.

Qui n'a pas été quelquefois réjoui par le

ramage éclatant du rossignol? Il faudroit n'être pas homme, ou n'avoir point d'oreilles.

Quant aux femelles, elles chantent peu, mal, ou point du tout : elles semblent ne répondre aux agaceries mélodieuses des mâles, que par des monosyllabes de refus ou de consentement, et d'ailleurs elles ne sont pas aussi richement décorées qu'eux.

La plupart des noms des oiseaux, sont tirés ou de leur cri, ou de leur conformation, ou de leurs mœurs, ou de leur pays originaire.

Le cadet. A propos, mon papa, pourquoi y a-t-il des oiseaux qui peuvent parler comme nous ?

Le père. Parler comme nous ?... est-ce que nous parlerions comme un perroquet, une pie, un sansonnet, ou un merle ? dites donc que l'on a réussi à faire imiter par quelques oiseaux quelques-unes de nos inflexions de voix : mais cela ne s'appelle pas proprement parler, encore moins tout à fait parler comme nous. Les oiseaux qui ont cette capacité, sont ceux qui sont pourvus d'une langue épaisse et large; et cependant il est singulier que le singe, celui de

tous les animaux dont la conformation approche le plus de la figure humaine, et qui possède au plus haut degré le talent de l'imitation, n'ait jamais poussé son art jusque-là, ou n'ait pu y être amené.

On trouve chez presque toutes les nations quelque espèce de volatile jouissant d'une considération distinguée, et souvent de quelque chose de plus. Chez l'une c'est l'hirondelle qui jouit de ce privilége, chez l'autre c'est la cicogne (1). En Egypte, où fait le plus grand cas d'une espèce de vautours qui débarrasse les rues, les chemins et les campagnes des corps infects, qui y seroient entassés sans ces utiles animaux, parce que dans ce pays tout âne ou chien, cheval ou chameau, qui tombent morts quelque part, y demeurent tant qu'il plaît aux vautours, qui se sont rendus, par ce service très-important, des êtres respectables.

L'AINÉ. Ne ferons-nous pas pour les oiseaux comme nous avons fait pour les

(1) C'est l'*ibis* des anciens, et l'on sait que c'étoit pour eux un oiseau sacré.

autres

autres espèces d'animaux, c'est-à-dire, que nous les diviserons en différentes classes, pour les mieux distinguer ?

LE PÈRE. Précisément ; vous avez des idées d'ordre et d'arrangement qui sont excellentes. Ainsi nous ferons à l'égard des oiseaux, comme avec les insectes et les poissons ; nous allons les diviser en six classes.

La première comprendra les oiseaux de proie, tels que l'aigle, le hibou, etc.

La seconde, les oiseaux babillards, comme le perroquet, la pie, etc.

La troisième, les palmi-pèdes ou aquatiques, tels que l'oie, le cygne, etc.

La quatrième, les oiseaux de marais, comme la cicogne, l'autruche.

La cinquième, les gallinaces, comme la poule, et autres semblables.

La sixième enfin sera composée des oiseaux à ramage, comme le rossignol, etc.

Demain nous nous engagerons dans cette carrière aussi agréable que variée. Bien sûrs d'avance du plaisir que nous y goûterons tous, en ornant en même temps notre esprit des plus belles connoissances de l'histoire naturelle.

SECOND ENTRETIEN.

Ire. *Classe des Oiseaux.*

Le père. L'animal le plus fort et le plus adroit se rend presque toujours le maître de ceu qui le sont moins quel ui ; presque toujours aussi cet avantage le rend cruel, insensible aux maux qu'il cause, et cette insensibilité qui laisse souffrir, ou qui ne soulage pas, a des effets presque aussi funestes que la cruauté qui déchire et qui tue.

Il n'appartient qu'à l'homme de soulager des êtres plus foibles que lui, de les empêcher de souffrir, de pouvoir même les rendre heureux. C'est un don qu'il peut exercer jusque sur les animaux même ; car il n'en est aucun qu'il ne sache soumettre à son empire.

Nous commençons par les plus forts et les plus terribles animaux de l'espèce des volatiles, les oiseaux de proie. Or tous ces oiseaux sont ceux qui ne vivent que de chair d'animaux, sur tout vivans. Les aigles, les faucons, les milans, les vau-

tours, les laniers, les hiboux ; tel est le cortége de ces oiseaux de proie que je vais vous offrir. Ils sont reconnoissables à des marques infaillibles ; et voici leur signalement bien exact.

Un bec à corbin, fort et très-aigu : une tête bien nourrie, où se peint l'audace ; des jambes courtes, mais fortes ; des pieds robustes garnis de doigts à peau très-rude, et d'ongles recourbés très-aigus. Voilà le portrait de ces animaux.

Tous préfèrent une proie vivante, et dédaignent les corps morts ; cependant le vautour se soucie peu de viande fraîche, et préfère la vieille. Tout ce qui entre dans l'estomac des oiseaux de proie, s'y corrompt et pourrit, et delà vient que leur chair a une odeur très-désagréable, et ne sauroit être mangée. Leurs plumes même ne peuvent être d'aucune utilité.

LE CADET. Et où trouve-t-on donc ces méchans oiseaux ?

LE PÈRE. Dans les lieux que tous les brigands choisissent ordinairement pour leur repaire, savoir : dans le creux des rochers, dans les vieux châteaux abandonnés, dans les forêts épaisses, sur le haut

des vieilles tours, sur la cime des arbres; en un mot, dans des lieux de très-difficile accès, ou même tout à fait inaccessibles à d'autres qu'à des hommes aussi féroces qu'eux : car il se trouve des gens assez hardis pour aller, au péril de leur vie, déterrer leurs nids, y grimper, et leur enlever leur pâture, qui consiste souvent en une provision d'oies, de lapins, de lièvres, d'agneaux, de chevreaux, etc.

L'AINÉ. Est-il possible! Mais comment les oiseaux de proie peuvent-ils trouver tout cela dans les endroits qu'ils habitent?

LE PÈRE. Ils n'y trouvent rien, mais ils y portent tout entre leurs griffes à travers les airs. Les aigles et les gros faucons ont assez de force pour cela; et quand ils fondent sur une proie, il est difficile qu'elle se tire de leurs serres : ils attaquent même souvent des animaux beaucoup plus gros et plus forts, avec tant de rapidité et d'ardeur, qu'ils s'en rendent maîtres : car ils commencent d'abord à crever les yeux de l'animal qu'ils ont saisi, et ensuite ils lui sucent le sang, puis ils l'enlèvent mort ou encore palpitant, et l'emportent soit dans leur aire, soit dans quel-

que lieu sûr, où ils achèvent de le dévorer. Moutons, cochons, veaux, cerfs ou faons, ils se saisissent de tout; et s'ils ne peuvent emporter ni un bœuf, ni un cheval, du moins ils le tuent et emportent des pièces considérables. Quand ils ont des aiglons, ils ne leur donnent que de petits animaux vivans, pour qu'ils s'exercent de bonne heure à tuer et à dépécer une proie.

LE CADET. Ah ciel! cela me fait peur. Voilà de terribles oiseaux! font-ils aussi du mal aux hommes?

LE PÈRE. Fort rarement; cependant il y en a des exemples : on leur a vu enlever des enfans de dix à douze ans à travers les airs, et même attaquer des hommes.

L'AINÉ. Ces aigles et ces vautours sont donc bien gros, mon papa?

LE PÈRE. Presque aussi gros qu'un homme; et quand ils étendent leurs ailes pour voler, l'envergure est de dix à douze pieds. Il y en a même de beaucoup plus gros encore, mais qui sont plus rares. Ils ont la langue et la partie inférieure du bec creusée en goutière, pour pouvoir faire

couler plus commodément dans leur gosier le sang des pauvres animaux qu'ils égorgent ; car on prétend que c'est là leur unique boisson, et que jamais aigle n'a bu d'eau. Cependant quand ils peuvent avoir de l'huile, ils en boivent volontiers.

LE CADET. Y a-t-il donc beaucoup d'oiseaux de proie ?

LE PÈRE. Heureusement ils multiplient peu ; les grandes espèces ne font tout au plus que deux ou trois œufs par an, et les autres quatre ou cinq. Et par une singularité qui les distingue encore de tous les autres oiseaux, les femelles sont plus belles et plus grosses que les mâles. Ils construisent leurs nids de branchages et d'herbes sèches.

L'Aigle.

Commençons par celui qui a passé de tout temps pour le roi, ou plutôt pour le tyran des oiseaux ; il y a plusieurs espèces d'aigles, de gros et de petits, de noirs, de gris, de marbrés. Tous vivent de rapine et de meurtre ; tous se retirent sur la cime des rochers et des arbres dans les hautes forêts. Mais le plus fameux de tous,

c'est l'aigle doré, ou grand aigle ; après lui vient l'aigle noir commun, et enfin le petit aigle marbré : ensuite il y a aussi de grands et de petits aigles de mer, et pygargues, les uns noirs, les autres tigrés.

L'aigle doré se trouve dans les montagnes de la Suisse, de l'Espagne, de la France, et de plusieurs autres pays de l'Europe ; on en voit aussi en Asie et en Afrique, mais très-peu. La femelle ne fait que deux œufs ; elle est loin d'avoir pour ses aiglons la tendresse qu'ont les autres femelles pour leurs petits : aussi quand, par hasard, elle manque de pâture, elle les chasse du nid avant même qu'ils soient en état de voler, ou bien elle les mange.

Cet aigle, dont la rapine et le meurtre sont l'instinct dominant, s'élève à une hauteur prodigieuse dans les airs, afin de découvrir au loin quelque proie qui lui convienne ; il a, comme tous les autres de son espèce, la vue si perçante, qu'à cette distance prodigieuse, il distingue un oiseau perché à terre, ou un lièvre au gîte. Cependant il méprise les foibles, et n'attaque que des animaux considérables : semblable

en cela au lion, qui ne se donne pas la peine de prendre des souris ou des taupes, l'aigle doré voit d'un œil de dédain les corbeaux et les corneilles, et les abandonne aux brigands moins vigoureux que lui, comme les petits aigles, les faucons, les milans. Cependant si ces petits oiseaux ont la témérité de l'inquiéter trop, il les punit quelquefois de mort; mais la proie qu'il cherche, c'est un mouton gras, un bon lièvre, un chevreau, ou de gros oiseaux. Il les saisit si à propos, et fond sur eux avec une telle rapidité, qu'il ne leur reste aucun moyen de se défendre.

Le grand aigle ne s'apprivoise jamais; il aime la vie libre et sauvage, au point que s'il se trouve un autre aigle, ou quelque oiseau de proie dans son voisinage, il le force à s'éloigner. Sa haine pour la société s'étend jusque sur ses petits, qu'il dévore, s'ils se remontrent dans les lieux qu'il habite. Cet aigle, quand il échappe aux périls de sa vie guerrière, vit un siècle entier, et au-delà : mais à mesure qu'il vieillit, il perd ses forces; son bec n'a plus la même vigueur, ni ses serres le même nerf; de sorte qu'il ne peut plus s'emparer

des bonnes proies, et que sur ses vieux jours, il est forcé de se contenter de serpens et de lézards.

L'aigle noir commun, beaucoup plus petit que l'aigle doré, se trouve en Europe et dans l'Amérique septentrionale, où il fait sa pâture de lièvres, d'oiseaux, de poissons et de serpens; il se retire sur le sommet des grands arbres situés au bord des fleuves, et y élève tous les ans deux ou trois petits, qu'il garde avec lui jusqu'à ce qu'ils aient appris à exister par eux-mêmes.

Le petit aigle marbré fait sa proie des canards, des petits oiseaux, des serpens et des rats. Il a un peu plus de deux pieds de long, et son envergure n'en a pas tout à fait quatre; on le trouve en Europe, en Asie, en Afrique.

Les aigles de mer, grands et petits, ou pygargues, ont les jambes rases, la queue blanche, le plumage noir et blanc; ils habitent les forêts des pays septentrionaux, et se nourrissent d'oiseaux et de poissons. Ils chassent aussi souvent, comme le grand aigle, leurs petits du nid, avant

nent de la même manière que les aigles : ils commencent par l'aveugler, ensuite ils boivent son sang, et enfin ils entament sa chair.

LE CADET. Les faucons font-ils beaucoup de petits ? Il me semble que je n'ai pas tant de peur de ces oiseaux que des grands aigles.

LE PÈRE. Ils se multiplient un peu plus : les femelles pondent chaque année quatre à cinq œufs, et le père et la mère prennent soin de leurs petits jusqu'à ce qu'ils soient en état de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Du reste, comme ils ne sont pas aussi sauvages que les aigles, on a réussi à les faire servir aux amusemens de l'homme.

L'AINÉ. Comment donc cela, mon papa ?

LE PÈRE. En les dressant à la chasse du vol. Cet art a pris le nom de fauconnerie ; aussitôt que le maître du faucon lui ôte le petit chaperon qui lui couvre la tête et les yeux, il part de dessus son poing, poursuit l'animal qui lui est indiqué, fond sur lui perpendiculairement et sans détour, et s'en rend maître.

LE CADET. Est-ce qu'il l'apporte tout vivant ?

Le père. Non ; mais il s'accroche à sa tête, lui creve les yeux, et le livre ainsi sans défense au chasseur.

L'aîné. Et comment fait-on donc, mon papa, pour dresser si bien les faucons?

Le père. D'abord on cherche à les prendre jeunes, soit dans l'aire même, et alors on les appelle niais ou béjaunes ; soit peu de temps après qu'ils en sont sortis, et alors on les appelle hagards, parce qu'ils sont plus sauvages et plus difficiles à dresser. Quand on veut en dresser un, on l'attache, et on le suspend ainsi attaché dans un anneau en l'air, où on l'empêche de dormir pendant trois ou quatre jours et nuits de suite, jusqu'à ce que la fatigue l'ait suffisamment abattu, et qu'il ait ainsi perdu beaucoup de son humeur sauvage. Ensuite on le fait jeûner quelques jours, et quand il est bien affamé, on lui met à portée un pigeon ou un poulet, sur lequel il ne manque pas de se jeter ; mais tout à coup on retire la proie, et on ne lui en donne un morceau que quand on le voit devenir docile et obéisant.

Enfin, quand il est presque tout à fait apprivoisé, on lui apprend à connoître les bêtes

bêtes qu'on veut lui faire chasser, selon qu'on les destine au poil ou à la plume, et cela se fait par le moyen du leurre, qui doit être alors la figure de l'animal à la chasse duquel on veut le dreser. Après quoi on le mène à la chasse; mais dans les commencemens toujours retenu à une ficelle fort longue, au moyen de laquelle on le laisse voler d'arbre en arbre, en lui permettant d'attraper quelque pigeon ou autre oiseau.

Quand le fauconnier a continué cet exercice pendant quelques semaines, et lorsqu'il croit l'oiseau sûr, il l'essaie en pleine campagne, où il le mène sans être attaché, posé sur son poing, mais toujours chaperonné et avec des grelots aux pieds. Quand les chiens ont arrêté, ou fait lever quelque gibier, on lui découvre les yeux, et sur-le-champ le faucon s'élance, s'élève, fond dessus et l'apporte, ou bien lui crève les yeux si c'est une grosse bête.

L'Epervier.

Cet oiseau de proie a beaucoup de ressemblance avec les faucons et les petits aigles mais il est plus petit; on le dresse aussi

à la chasse ; il est plus fantasque que le faucon. C'est le plus terrible fléau des garennes, des basse-cours et des colombiers.

Le Milan.

Celui-ci est de la grosseur du faucon, et presque tout blanc ; il ne poursuit pas sa proie au vol, mais il l'attend, et reste perché constamment jusqu'à ce qu'il voie passer un lièvre ou quelque autre animal, sur lesquels il fond toujours à coup sûr. Le milan est l'animal le plus destructeur des nids d'oiseaux ; il les cherche avec avidité pour sucer les œufs ou dévorer les petits.

Il y a une espèce de milan qui mange les guêpes, les mouches à miel, les chenilles, et autres insectes ; et une autre qui guette les poissons dans les étangs et les rivières : lorsque ces poissons se montrent tant soit peu vers la surface de l'eau, il fond dessus comme un trait et les emporte.

Quand le milan s'élève à une hauteur médiocre, c'est le présage des tempêtes ; s'il fend la nue, c'est l'annonce d'un temps serein ; si'l crie, c'est un signe de pluie. Sa femelle pond trois œufs blancs tachetés de jaune.

Les Vautours.

Ces oiseaux ont le plumage gris, brun, ou bigarré, la tête chauve ou sans plumes, et le cou presque depouillé; les plumes de la gorge et de dessous les ailes sont aussi douces que du duvet; ils sont communément de la grosseur du faucon; mais il y en a des espèces qui surpassent les plus grands aigles, et ont jusqu'à dix-huit ou vingt pieds d'envergure. Ils se retirent ordinairement sur les arbres et les rochers les plus élevés, comme les aigles, mais ils craignent plus le froid, et sont plus fréquens dans les pays chauds, comme l'Egypte et l'Arabie. Les grands vautours ne pondent par an qu'un œuf ou deux, et c'est un bonheur pour nous; car si ces oiseaux monstrueux se multiplioient davantage, bientôt ils auroient détruit tout le bétail, et ne nous épargneroient peut-être pas nous-mêmes. Du reste, il y en a de gros, de moyens, et de petits.

Le plus gros de tous les vautours, et même de tous les oiseaux de proie, est le condor ou contour: il enlève aisément un mouton à travers les airs; et quand ils

se mettent deux ou trois sur un bœuf, il est perdu; l'un lui crève les yeux, l'autre lui suce le sang, l'autre lui ouvre le ventre et en arrache les intestins qu'il dévore; ensuite ils se logent dans son ventre, et lui déchirent la chair, jusqu'à ce qu'il ne reste que la peau et les os; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on a beau s'approcher d'eux pendant qu'ils sont acharnés sur leur proie, ils ne se dérangent point, et laissent les spectateurs prendre d'eux une leçon d'anatomie. On en voit quelquefois paroître dans les montagnes de la Suisse, quoiqu'on ait pris beaucoup de peines pour les détruire.

Le roi des vautours est le plus beau de tous; il est de la grosseur d'un aigle, a la tête chauve; le cou dépouillé, avec un collier au bas formé par de longues plumes grises; il a le poitrail sale, le dos et les ailes d'un blanc rougeâtre, le bec, le cou, les jambes et les doigts sont rouges. Il ne se trouve que dans l'Amérique méridionale.

Le vautour aux lièvres ou aux agneaux, est le vautour de la moyenne espèce; il est de la grosseur du cygne, et d'un plu-

mage bigarré : il se jette sur les lièvres, les daims, les agneaux, les marmottes : on lui a même vu enlever des enfans en bas âge.

Le vautour aux charognes ou petit vautour de terre, a le plumage d'un blanc taché de noir. Il n'est pas plus gros qu'une oie, et est fort commun en Egypte, où l'on en voit des troupes nombreuses occupées à dévorer les charognes et toutes sortes de chair gâtée, qu'ils trouvent beaucoup plus de leur goût que la viande fraîche ; plus elle est infecte, plus elle leur plaît ; ils dévorent tout jusqu'aux ordures.

L'Émerillon.

C'est le nom du plus petit de tous les oiseaux de proie ; il est tout au plus de la grosseur du merle, et son plumage est fort beau. L'émerillon gris se tient dans nos contrées, tant l'hiver que l'été ; mais les autres espèces se retirent dès l'automne dans les pays chauds, et ne reviennent que vers le printemps. Ces oiseaux séjournent tantôt dans les bois, tantôt en rase campagne, sur les arbres épars, sur les buissons. Ils

font leur proie des moineaux, des alouettes, des roitelets, des loriots, et autres petits oiseaux, auxquels, dans le besoin, ils suppléent par des insectes.

Les Hiboux.

Lorsque les autres oiseaux sont presque tous livrés au sommeil et au repos, les hiboux sortent de leurs repaires obscurs, vont à la chasse, et donnent la mort à un grand nombre d'oiseaux ou d'autres petits animaux.

LE CADET. Mais, mon papa, est-ce qu'ils ont la faculté de voir pendant la nuit?

LE PÈRE. Les chats ne voient-ils pas? les souris ne voient-elles pas? On a remarqué que ces animaux avoient les yeux conformés d'une manière particulière (1), qui les rend propres à saisir, pendant la nuit, des traits de lumière qui échappent aux nôtres, et qui d'ailleurs doivent exister dans l'atmosphère, soit par un effet

(1) M. de Haller entre autres.

indubitable de la réfraction, soit par la présence des soleils innombrables que nous voyons dans le ciel, et que nous appelons étoiles.

Les hiboux se retirent dans les trous des rochers, dans les vieilles tours abandonnées, les vieux châteaux ruinés, les vieilles églises, et dans d'autres lieux, d'où ils ne sont pas aisément dénichés par les hommes ou par les animaux, et où ils y passent le jour tranquilles.

En Europe, on en distingue deux familles, savoir : les hiboux à oreilles ou cornus, et les hiboux sans oreilles ou à tête rase : ensuite on trouve trois variétés des premiers, et cinq des autres, ce qui fait huit en tout.

Tous ceux que l'on nomme à oreilles, tant gros que moyens et petits, ont des deux côtés de la tête une espèce de houppe ou bouquet de plumes, qu'ils meuvent à volonté, qu'ils élèvent et qu'ils abaissent.

Le grand hibou à oreilles est de la grosseur d'une oie; son plumage est noirâtre avec des taches rouges, et ses yeux sont noirs; on ne le trouve que dans les bois, et

ne se montre jamais dans les villes ou autres lieux habités.

Le hibou moyen à oreilles n'est pas plus gros qu'une pie; il a les yeux bleus, le plumage gris taché de brun.

Le petit n'est que de la grosseur du pigeon; il a les plumes grises tachées de rouge.

Les cinq sortes de hibou à tête rase sont les suivantes.

Les grands hiboux de forêts ont les plumes noires, tachées de blanc et de rouge; ils sont de la grosseur de l'oie, et se tiennent en été dans des creux d'arbres, et en hiver dans les granges, au milieu de la paille et du foin.

Le hibou gris est encore presque aussi gros qu'une oie, mais il a le cri tout différent; il ne vit que dans les bois. On prétend que dans certains pays éloignés, par exemple, en Syrie, on les voit attaquer de petits enfans et les déchirer.

Le hibou des églises est de la grosseur d'une poule, avec le plumage d'un brun jaunâtre, taché de gris et de blanc, et par dessous, de blanc et de noir. Il se trouve dans les villes et les villages, sur le haut des

clochers et des églises. Il ne fait point de nid; la femelle pond ses œufs sur des pierres, sur la terre, ou sur une poutre. Dans les grands froids, il se cache dans la paille ou dans le foin, où l'on en trouve quelquefois cinq ou six dans un même trou.

Le hibou des carrières, ou grande chouette, est de la grosseur d'une corneille, et se tient dans les carrières ou dans les vieilles églises et châteaux ruinés : son plumage est jaune, avec des taches de blanc et de rouge.

La petite chouette n'est pas plus grosse qu'un merle, et a le plumage bigarré de blanc et de brun. Elle se tient dans les églises et dans les autres grands édifices déjà vieux.

Telle est, mes enfans, la première classe des oiseaux; à l'avenir nous aurons affaire à des animaux plus traitables; demain, vous en verrez qui ne vous effaroucheront pas autant que l'aigle et le vautour.

TROISIÈME ENTRETIEN.

IIème. *Classe des Oiseaux.*

LE PÈRE. Cette classe comprend sous le nom générique de pics, tous les oiseaux de bois, comme le perroquet, le corbeau, la corneille, la pie, le geai, le colibri, le pivert, le coucou, etc. qui tous se reconnoissent à leur bec élevé, quoique de formes très-variées, et à leurs jambes courtes et fortes, les uns ayant deux doigts en avant et deux en arrière; les autres trois en avant et un seul en arrière; faisant leurs nids sur les arbres et sur les tours, pondant de quatre à huit œufs, mangeant de toutes sortes de fruits et de semences, des insectes, de la chair morte et des ordures; enfin vivant quelquefois soixante et même cent ans, comme le perroquet.

LE CADET. Ah, vous allez nous conter l'histoire du perroquet, n'est-ce pas?

Les Perroquets.

LE PÈRE. Je le veux bien. On pourroit dire que cet oiseau est le singe de la gent emplumée. Toujours agile, gai, adroit, malin, rusé, le singe prend tout ce qu'il peut attraper, bon à manger ou non : le perroquet fait tout de même. De son gros bec crochu il saisit tout ce qui a quelque éclat, comme du verre, de l'argent, des bagues, des boucles, des cuillers, quelquefois même des charbons ardens, et les emporte pour les cacher : de sorte que quand on a chez soi un pareil étourdi, il faut bien prendre garde à lui, soit pour empêcher qu'il n'arrive quelque malheur, soit pour éviter de rendre quelque innocent victime de ses larcins.

L'AINÉ. De quoi le perroquet se nourrit-il plus volontiers?

LE PÈRE. En liberté, et dans son pays natal, il se régale de noix de cocos, ou se contente de glands, de graines de citrouilles, de ris même, de millet, et de toutes sortes de graines. Mais quand nous l'avons apprivoisé, il mange de tout ce que nous mangeons, cuit ou cru, rôti

et deux en arrière, et, en s'aidant de leur bec comme d'une troisième patte, ils grimpent assez lestement de branche en branche sur les arbres, parce qu'à chaque patte qu'ils lèvent, ils s'accrochent par le bec pour se soutenir.

A la Chine, et dans les autres contrées de l'Asie, les particuliers qui font metier de vendre des perroquets, les prennent encore jeunes, les nourrissent pendant quelque temps, et ne les portent au marché que quand ils en ont un certain nombre. Les Européens les achètent et nous les apportent : le prix, qui est toujours fort haut, varie selon la grosseur, l'âge, et la beauté.

Le cadet. Mais comment fait-on pour leur aprendre à parler ?

Le père. D'abord il faut observer que cet oiseau a la voix forte et claire, la langue épaisse et large, et qu'il a de la mémoire. Pour tirer parti de ces dispositi onsnaturelles, on commence par couvrir sa cage, à l'exception d'une petite partie devant laquelle on suspend un miroir où il se voit. Alors on vient le soir et le matin, quand il a mangé, lui dire à chaque fois

un certain nombre de mots, qu'il retient au bout de quelques répétitions, de façon qu'en peu de temps on lui fait dire tout ce que l'on veut. Ce bipède a certaines singularités dans le caractère; par exemple, il ne peut souffrir les hommes qui ont de la barbe, et tout ce qui a un certain aspect désagréable; mais il se plaît avec les enfans, cause volontiers avec eux, sur tout avec les jolies personnes du sexe. Quand on veut le mettre parfaitement en belle humeur, on n'a qu'à lui donner des amandes douces lui faire boire un peu de vin, et le placer vis-à-vis un miroir. Les amandes amères sont pour lui un poison mortel, de même que le persil ou la graine de cette plante.

Le Mangeur de poivre ou Taucan.

Cet oiseau a le bec d'une grosseur extraordinaire, fort épais à la base, et s'amincissant peu à peu vers la pointe, qui est courbe et aiguë, creux en dedans et dentelé par dehors, enfin de la longueur du doigt, quoique l'oiseau soit à peine de la grosseur d'un pigeon. Il se trouve dans le

Bresil, et il mange avidement le fruit du poivrier.

Le Rhinoceros-Oiseau.

Il est à peine de la grosseur du pigeon, mais son bec est long d'un demi-pied, épais, large, et muni, à la partie supérieure, d'une corne presque aussi grande, recourbée en avant. Il se trouve dans l'Inde et vit de charognes.

Le Corbeau.

Cet oiseau, la corneille et le choucas, voilà les trois espèces de volatiles connues dans nos contrées pour nous rendre le service de nettoyer nos campagnes des charognes et d'autres ordures, de même que de beaucoup d'insectes nuisibles.

Le corbeau est gros comme un jeune poulet, d'un beau noir, fait son nid sur les arbres des forêts, et passe la plus grande partie du temps dans les lieux où l'on jette les charognes, dont l'odeur l'attire de très-loin.

L'AINÉ. Est-il vrai que les corbeaux soient bons à manger?

LE PÈRE. Il y a des gens du moins qui

les prétendent bons à faire bouillir au pot. Cet oiseau peut s'apprivoiser, et même apprendre à parler; mais il est malin, voleur, et s'empare, comme le perroquet, de tout ce qui a de l'éclat, sans en pouvoir faire usage; de sorte que l'on en a tiré le sujet d'une fable, dont la moralité est dirigée contre ces avares qui amassent, amassent toujours, pour le seul plaisir d'entasser, sans savoir tirer un parti honnête de leurs richesses.

Le corbeau croasse, ce qui produit un cri fort désagréable et fort rude. Il s'en trouve de blancs, en tout ou en partie.

La Corneille.

Elle est à peu près de la grosseur du corbeau, et fort commune dans nos contrées, où nous les voyons voltiger sans cesse. Son plumage est gris et noir. Il y en a aussi de noires et de bigarrées, mais elles ne se trouvent pas par tout, et quittent le pays en partie pendant l'hiver.

Le Choucas.

C'est encore un oiseau très-commun dans nos contrées; il est noir comme le corbeau,

mais beaucoup plus petit, se niche dans les tours et les vieux murs, vit de charognes, d'insectes, de vermine, de fruits, et de graines.

Le choucas gris n'est pas si commun, et ne se trouve pas par-tout comme le noir, il fuit les pays où l'hiver exerce ses rigueurs.

Il est susceptible d'être apprivoisé et d'apprendre à parler, mais voleur comme les autres de son espèce, il emporte tout ce qui a de l'éclat; ce qui fait qu'on ne le souffre pas volontiers dans les maisons.

La Pie ou Agace.

Vous connoissez sans doute mademoiselle Margot, ou je me tromperois fort? car cette babillarde n'est que trop communément accueillie dans les maisons, à cause de son caquet, et pour la singularité de son plumage bigarré de blanc et de noir. Elle est grosse comme le corbeau, niche sur les grands poiriers, dans les jardins, près des villages et des villes même, couvre son nid d'épines, et peut apprendre à parler.

Le cadet. Oui; mais l'on dit que la maigot est une grande voleuse, et qu'elle a causé des malheurs.

Le père. Cela n'est que trop vrai ; c'est le plus voleur de toute cette famille d'oiseaux fripons, au point que, même lorsqu'on n'en tient point à la maison, on n'est pas sûr de n'être pas volé par elle. La pie s'établit exprès dans la proximité des villes et des villages, afin d'être à portée des poulaillers, où elle entre hardiment, suce les œufs qu'elle y trouve, ou emporte les poussins. La vue d'un homme ne l'épouvante même pas dans son expédition. Elle dévore aussi les petits oiseaux, comme moineaux et autres, et dévaste leurs nids. En hiver elle cherche les granges, les greniers, pour se retirer dans le foin et dans la paille.

D'un autre côté, c'est peut-être celui de tous les oiseaux qui apprend le plus aisément à parler ; une pie saura les noms de toutes les personnes d'une maison, dira à chacun bon jour et bon soir, souhaitera bon appétit, demandera à manger et à boire, dira une foule d'autres choses, et parviendra même à répéter tout ce qu'elle entendra dire. Il règne entre la pie et les chiens une antipatie qui donne souvent lieu à des combats dont on s'amuse beaucoup.

Le Geai.

Il est aussi gros que la pie, mais beaucoup plus beau et d'un plumage plus orné. Nous en distinguons trois sortes dans les contrées européennes, celui du noyer, celui du bouleau, celui du sapin; mais il y en a plusieurs autres moins communes. La plus belle espèce qui soit en France, est le geai de Strasbourg, nommé aussi perroquet d'Allemagne à cause de la beauté de son plumage bigarré de jaune, de vert, de bleu, de violet et de noir. Le geai commun mange des noix et des glands, et même toutes sortes de petits oiseaux. Il se fait pour l'hiver des magasins de noix et de glands dans des creux d'arbres ou dans les broussailles.

Le Casse-Noisette.

Il ressemble beaucoup au geai; son nom vient du goût qu'il a pour les noisettes, les noix, les amandes sur tout, et de son adresse à en tirer la pulpe. Il mange aussi toutes sortes de graines, et même de vermisseaux. Il est bigarré de bleu et de rouge.

Le Colibri.

C'est le plus petit de tous les oiseaux, et le plus charmant. Son plumage bigarré, tantôt du plus beau vert, tantôt du rouge, du jaune ou du bleu les plus éclatans, en fait un chef-d'œuvre de la nature; sa grosseur surpasse à peine celle du hanneton, ce qui lui a fait donner le nom d'oiseau-mouche. Malgré sa petitesse, il a la voix claire et perçante. Il se trouve dans l'Amérique méridionale, et voltige, comme le papillon, sur les fleurs, dont il pompe le suc avec un petit bec long et creusé en tube.

Le cadet. Ah ciel ! comme ses œufs doivent être petits !

Le père. Comme des pois à peu près.

L'aîné. Et il en sort un oiseau ?

Le père. Oui, un oiseau, qui d'abord n'est pas plus gros qu'une mouche commune, et se couvre peu à peu de ses petites plumes.

Le cadet. Mais est-ce qu'on n'en apporte point en Europe, comme on y apporte des perroquets? Quel plaisir, si l'on

pouvoit voir un nid de colibris avec le père et la mère !

LE PÈRE. Ah ! sans doute : mais je n'ai jamais entendu dire que l'on en ait eu de vivans dans nos contrées ; tout ce que l'on a pu faire pour nous, a été de nous en apporter de morts, que l'on fait sécher de manière à ne point gâter altérer la vivacité des couleurs de leur plumage.

L'AINÉ. De quoi font-ils donc leurs nids?

LE PÈRE. De coton, et autres matières molles et douces ; ils les placent sur les arbres, mais non pas sur les branches ; ils collent le nid entre deux feuilles, de façon qu'il reste suspendu en l'air.

Mais ce pauvre petit oiseau, par sa petitesse et sa foiblesse, est exposé à bien des dangers : il a pour ennemi mortel une espèce d'araignée deux ou trois fois plus grosse que lui, qui, lorsqu'elle le voit attaché à une fleur, vient l'envelopper de ses fils, comme si c'étoit une mouche, et le suce de même.

Le Pic.

Pour celui-ci il ne se laisse pas attaquer par les araignées ; c'est, au contraire, l'en-

nemi le plus acharné de ces insectes : cependant il leur préfère certains petits vermisseaux de bois, qui se trouvent en quantité dans les forêts. La famille du pic est fort nombreuse ; on en connoît sept à huit espèces. Les pics font leurs nids dans les bois, où ils se nourrissent des larves de scarabées cachées dans les fentes de l'écorce des arbres ou dans le bois même, d'où ils savent les tirer au moyen de leur long bec pointu, et de leur langue encore plus longue, armée à la pointe d'une espèce d'aiguillon dur comme de la corne, et dentelé. Il frappe vigoureusement de son bec contre l'écorce des arbres pour se faire jour à travers, et on l'entend de fort loin dans le silence des bois.

Le Grimpereau.

Il diffère du pic tant par sa langue, qui n'est ni longue, ni armée, que par ses pattes dont les doigts sont disposés trois en avant et un seul en arrière ; il est gros comme une alouette, se cache dans les creux d'arbres, et vit des insectes qu'il y trouve.

Le grimpereau de muraille est une autre

espèce, qui a le bec mince et arqué. Il niche dans les trous de murailles, et y mange des insectes.

Le Tors-Col.

Il est gros comme une alouette, d'un plumage brun tacheté, et peut tourner son cou de manière à lui faire faire un tour presque entier. Il ressemble au grimpereau pour les pattes, le bec, la langue, la pâture, la nichée, etc. Cependant il ne s'attache qu'au bois pourri pour en tirer des insectes, et souvent aux fourmillières.

L'Alcyon, ou Martin-Pêcheur.

C'est un oiseau charmant par son plumage, dont le bleu ou le rouge sont éclatans. Il n'est pas plus gros qu'une alouette. Il fait son nid dans le sable au bord des rivières, où il se nourrit de petits poissons. Il a la faculté, selon qu'il veut grimper ou courir, de faire passer en arrière un des trois doigts qu'il a en avant.

La Huppe.

Elle a le plumage beau, mais c'est d'ailleurs un oiseau fort sale, et qui se plaît

dans l'ordure. La huppe est grosse comme l'alouette, de couleur rouge et brune, et porte sur la tête une belle crête ou aigrette de plume, qu'elle redresse quand elle a peur, et qu'elle abaisse quand elle veut voler. Elle fait son nid dans les arbres creux, et l'enduit d'ordures ou d'excrémens, soit des hommes, soit des animaux, de sorte que par tout où elle établit sa demeure il en sort une odeur fort désagréable.

L'Oiseau de Paradis.

Cet oiseau est de la plus grande beauté; il est gros comme l'étourneau ou environ, et il se trouve dans les Indes. Des gens simples avoient cru et répété que cet oiseau tomboit du ciel, n'avoit point de pieds, restoit toujours en l'air, et ne vivoit que de l'air où le mâle faisoit pondre et couver la femelle sur son dos, et qu'enfin l'on n'en trouvoit à terre que de morts. Mais on a découvert que les Indiens les prenoient fort jeunes et leur coupoient les pattes, pour les vendre aux Européens, disposés à jeter du merveilleux sur tout ce qui vient de loin.

Le

Le Loriot.

Il est gros comme une alouette; il a les ailes noires, et le corps d'un jaune verdâtre; il mange toutes sortes d'insectes, des fruits rouges, et sur tout des cerises. Il fait son nid à l'extrémité la plus déliée des branches pour se garantir de l'approche des singes, ou autres animaux; il le construit de paille, de chanvre ou filasse, de mousse et de feuilles, le tout adroitement et proprement arrangé, de manière à représenter une cruche à col étroit. Il tire son nom de son cri.

Le Guêpier, ou Mangeur d'Abeilles.

Sa grosseur n'excède pas celle d'une alouette; il est d'un beau plumage bleu et rouge, et ne mange presque que des mouches à miel et des guêpes : il se trouve communément dans les contrées méridionales de l'Europe, et sur tout dans l'île de Candie.

Le Coucou.

Cet oiseau est de la grosseur du pigeon; son plumage est noir, gris et blanc. Il se tient sur les arbres, dans les bois, les

champs, les jardins; mange des mouches, des araignées, et toute sorte d'insectes.

L'AINÉ. Est-il vrai, mon papa, que le coucou ne fait point de nid comme les autres, pour pondre ses œufs et les couver?

LE PÈRE. Rien de plus vrai; la raison en est qu'il ne peut supporter le froid le plus léger, et qu'il demeure dans nos pays tout au plus trois mois, pour se hâter de regagner les pays chauds: de façon qu'il n'auroit pas le temps de faire éclore ses petits et de les élever; il laisse ce soin à d'autres oiseaux, dans le nid desquels la femelle va pondre son œuf.

LE CADET. Est-ce que la femelle ne pond qu'un seul œuf?

LE PÈRE. Elle en fait quatre; mais elle a la discrétion de n'en mettre qu'un dans chaque nid qu'elle emprunte, soit de la fauvette, ou de la linotte, ou de la mésange, ou du rouge-gorge; et elle préfère ces oiseaux, parce qu'ils nourrissent leurs petits de chenilles et d'autres insectes.

L'AINÉ. Mais est-ce qu'ils ne s'aperçoivent pas que l'on a mis dans leurs nids un œuf étranger?

LE PÈRE. Qu'ils le remarquent ou non, on ne voit pas qu'ils négligent cet œuf plus que les leurs propres, ni même le petit lorsqu'il est éclos.

LE CADET. Ah mon Dieu! cette pauvre petite linotte doit avoir bien de la peine n ourrir ce gros vilain coucou?

LE PÈRE. Oui vraiment; ces petits oiseaux apportent ordinairement à leurs couvées une couple de chenilles, et le gourmand en avaleroit bien une douzaine. Cependant il ne faut pas croire que le jeune coucou, quelque affamé qu'il puisse être, en vienne à un tel point d'ingratitude et de méchanceté, que de manger sa mère ou son père nourriciers, comme quelques-uns l'ont prétendu: tout au plus il peut être arrivé qu'un coucou déjà fort, ouvrant un large bec affamé pour prendre la béquée d'une fauvette, la tête de la pauvrette se sera trouvée prise dans l'énorme ouverture, et que le coucou l'aura étourdiment serrée avec les deux vermisseaux qu'elle lui apportoit; s'il a même achevé de la manger après ce premier coup, ce sera une suite de cette même étourderie.

L'AINÉ. Et les jeunes fauvettes, qu'ont-

elles donc pour elles si cet hôte gourmand prend tout ce que la mère apporte ?

LE PÈRE. Pas grand'chose, à la vérité ; le coucou est toujours le premier à gober ce qui arrive de frais ; il presse les autres petits afin d'être plus à portée, et les pousse quelquefois si fort, qu'à la fin ils tombent hors du nid par terre.

LE CADET. Ah ciel ! les pauvres petits !

LE PÈRE. C'est tant mieux pour eux ; car alors le père et la mère leur apportent suffisamment de quoi manger, et le coucou, à son tour, n'a que le surplus s'il s'en trouve.

LE CADET. J'en suis bien aise : le voilà donc puni de sa gloutonnerie !

LE PÈRE. Voilà, mes enfans, notre entretien sur la seconde classe des oiseaux terminé ; demain, nous passerons à la troisième, qui, comme vous savez, comprend les oiseaux aquatiques.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

IIIème. *Classe des Oiseaux.*

LE PÈRE. Nous voici venus aux oiseaux aquatiques, dont une partie vous est déjà connue : cette classe comprend les cygnes, les oies, les canards, les plongeons, les pétrils, les pélicans, les goélans, et plusieurs autres.

Les caractères généraux de cette espèce d'oiseaux, sont d'avoir un bec large, obtus et plat, couvert d'une peau tendre; une langue épaisse, et des petites dents; des jambes courtes, et des pattes palmées, c'est-à-dire, dont les doigts unis par une membrane leur servent à nager en ramant; et enfin une inclination particulière pour l'eau, où ils mangent toutes sortes de petits animaux aquatiques, de plantes et de graines d'eau.

La chair de ces oiseaux est bonne à manger, et leurs œufs aussi; on se sert de leurs petites plumes pour rembourrer les lits, et des grandes pour écrire, où pour plusieurs autres usages. Les oiseaux de cette

classe, ou palmi-pèdes, sont les seuls qui aient le privilége de nager, et de plonger même, sans mouiller leurs plumes : pour cet effet ils sont tous pourvus de deux petites vessies pleines d'une matière onctueuse, et situées vers le croupion, dont ils ont grand soin de graisser leurs plumes l'une après l'autre.

Le plus gros oiseau de cette classe est le pélican, et le plus petit est le pétrel; celui-ci n'est pas plus gros qu'une hirondelle, et le premier surpasse de beaucoup le cygne, qui est lui-même plus fort que notre oie domestique.

Le Cygne.

Le plumage de cet oiseau est d'une blancheur éclatante, son bec est d'un beau noir; il fait l'ornement de nos bassins et de nos canaux, où il se promène majestueusement, en alongeant et retirant son long cou, qui forme différens replis pour saisir les petits poissons, les vers et les insectes aquatiques dont il se nourrit. Les cygnes font six ou sept petits par an, dont ils prennent le même soin que les oies des leurs : ils les conduisent et les appellent

en nageant, lorsqu'ils ont trouvé quelque chose à manger; et même, tant que leurs petits ne sont point en état de nager avec une entière liberté et d'échapper au péril, ils les prennent sur leurs dos, et les emportent.

On mange la chair du cygne, mais elle est un peu coriace : ses œufs même ne sont pas des meilleurs. Mais ses plumes et son duvet sont d'une toute autre finesse et d'une plus grande valeur que celles de l'oie. On emploie aussi fort ordinairement la peau du cygne, garnie de ses plumes, pour faire des palatines et des bordures.

On a cru long temps, et il y a encore de bonnes gens qui croient que le cygne chante à ravir; point du tout, son cri n'est pas plus mélodieux que celui de l'oie, qui vous est connu, et qui probablement ne vous a pas charmé les oreilles.

L'Oie.

C'est l'un des oiseaux les plus utiles que l'homme nourrisse. On mange sa chair, sa graisse, ses œufs, ses intestins; on fait des houssoirs avec ses ailes entières; on taille ses grosses plumes pour écrire, ou

pour d'autres usages, et les fines pour faire des lits mollets.

Enfin, de la tête aux pieds, tout dans l'oie est utile à quelque chose. Aussi est-elle très-multipliée dans l'Europe; il n'y a peut-être pas un village, dans la plus grande partie de la France, où l'on n'en élève plusieurs centaines chaque année.

Les oies sauvages sont une espèce nombreuse et assez variée. Elles sont plus petites que les oies privées, et ont le plumage brun, gris et noir. Elles sont fort peu accessibles, et ne se posent jamais sur un arbre ou à terre, sans avoir auparavant examiné tous les environs, pour s'assurer qu'elles n'ont rien à craindre. Mais on ne manque pas de ruses et de stratagêmes pour tromper leur vigilance. C'est un excellent mets rôti.

L'Oie à Duvet.

C'est sans contredit l'espèce la plus remarquable de toute cette famille, puisque c'est d'elle que nous tirons le meilleur et le plus précieux duvet, celui connu sous le nom d'édredon, nom corrompu qui signifie plumes ou duvet de l'eïder : car c'est

ainsi que cet oiseau se nomme dans le Nord, qui est sa patrie. On le trouve dans l'île d'Islande et sur les écueils ou rochers qui l'environnent ; il s'y nourrit de limas, de poissons, et de toutes sortes d'insectes aquatiques. Quelques-uns mettent cette oie dans le genre du canard.

Elle fait son nid de mousse, et en garnit le dedans de duvet qu'elle arrache de son poitrail. Elle y pond cinq à huit œufs, qu'elle couve sans être secourue en rien par le mâle, si ce n'est qu'elle le met en sentinelle à côté du nid quand elle est obligée de le quitter pour aller chercher à manger, après avoir eu soin de bien couvrir les œufs avec d'autre duvet. Cependant cette sentinelle ne les garantit pas toujours d'être sucés par les corbeaux et les corneilles, et s'ils échappent à ces brigands ailés, ils ne peuvent guère échapper aux Islandais, qui, à travers mille dangers renaissans, grimpent sur les rocs les plus escarpés pour prendre les œufs de l'oie et son duvet à la barbe de la sentinelle, et même sous la femelle occupée à couver. Ces pauvres oiseaux se défendent, à la vérité, et sur tout font un bruit affreux de leur voix,

rauque ; mais l'Islandais ne se saisit pas moins de sa proie, et court tranquillement en chercher une autre.

L'AINÉ. Et les pauvres oies restent là à se désespérer !

LE PÈRE. Devinez ce qu'elles font !.... la femelle, malgré sa douleur, ne s'abandonne point au découragement ; elle travaille à refaire son nid, s'arrache encore des plumes, et pond une seconde fois des œufs, puis se met à les couver. Mais ne voilà-t-il pas encore que le méchant chasseur revient, et emporte les œufs avec les plumes comme la première fois ?

LE CADET. Ah le cruel ! et les oies pour le coup ne font plus d'œufs ?

LE PÈRE. Elles reprennent encore courage et font une troisième ponte ; mais aussi ce seroit la dernière si on ne leur laissoit pas celle-là. On le sait, et c'est pourquoi, quand le chasseur revient, il se contente de prendre le duvet, et ne touche point aux œufs. C'est de là que nous vient l'édredon, ce duvet si précieux et si recherché, sur lequel on repose souvent moins tranquillement que sur la paille fraîche.

Les Canards.

Ceux-ci, beaucoup plus petits que les oies, sont bigarrés de blanc, de noir, de brun, de bleu, de vert; et comme leurs pattes sont fort reculées en arrière, ils ne peuvent courir et marchent très-mal: du reste, ils mangent tout, et sont fort gloutons; grains, poissons, grenouilles, insectes, vermisseaux, ordures, ils engloutissent tout dans leur estomac.

Il y a des canards sauvages et des canards privés; le sauvage n'a point de blanc dans son plumage, il se tient dans les endroits marécageux, et la femelle pond tous les ans huit à douze œufs.

On mange la chair et les œufs, tant des canards sauvages que des privés, et l'on fait usage de leurs plumes. La canne domestique fait d'une seule ponte quinze à vingt œufs, gros comme ceux des poules, d'une couleur blanchâtre, teinte de vert mêlé de bleu.

Le Plongeon.

Cet oiseau a presque la couleur et la grosseur du canard sauvage, mais il a le

bec pointu ; il ne peut ni marcher à terre, ni même s'y tenir debout, parce que ses pieds sont placés tout près de l'anus, de sorte qu'il est obligé de nager ou de voler quand il veut changer de place : aussi le voit-on toujours sur les rivières, les lacs, les étangs, et il ne se nourrit presque que de poissons et d'insectes aquatiques. Il a la faculté de plonger jusqu'au fond de l'eau, de façon qu'il peut y poursuivre sa proie avec facilité. D'ailleurs, il est susceptible d'être apprivoisé et dressé à la chasse des poissons, comme le faucon à la chasse des oiseaux ; à un signal donné on le voit se précipiter dans l'eau, et revenir un instant après avec un poisson dans le bec qu'il rapporte à son maître.

L'Oiseau de Tempête.

Ce petit bipède, qui égale à peine l'hirondelle en grosseur, vole au loin sur les mers, tantôt à la hauteur des nues, tantôt en rasant les eaux ; et quand il est fatigué, il se met à nager avec ses pieds palmés, et à prendre des poissons pour sa nourriture. Peu lui importe d'être ballotté par les vagues, d'en être même couvert ;

vert, il est à l'abri de toute espèce de danger; et d'ailleurs quand elles deviennent trop fortes dans un endroit, il s'enlève, et va se poser ailleurs où la mer est plus tranquille.

L'approche d'une tempête le remplit d'inquiétude; alors on le voit chercher par tout un abri. S'il apperçoit dans ce moment un vaisseau en mer, il s'empresse de s'y retirer, et ne le quitte qu'après que le calme est revenu: aussi voit-on quelquefois s'abattre sur un vaisseau plusieurs centaines de ces pauvres oiseaux, si tremblans, si épouvantés, si saisis de crainte, qu'ils se laissent prendre à la main. Ainsi, si d'un côté ils portent la terreur sur le vaisseau par la mauvaise nouvelle qu'ils y annoncent, de l'autre c'est toujours un service important qu'ils lui rendent, parce qu'alors les gens de l'équipage prennent leurs précautions pour éviter de périr eux-mêmes. Voilà ce qui leur a fait donner le nom d'oiseaux de tempête, et non pas la prétendue faculté qu'on leur attribue de courir sur les eaux avec aisance, même au milieu des plus violens ouragans; fausse idée qui lui a fait donner le nom connu

de pétrel, comme qui diroit Petit Pierre, par allusion à Saint-Pierre marchant sur les eaux. Il est vrai que le pétrel vole rapidement à fleur d'eau, de manière qu'il semble courir dessus ; et d'ailleurs ils nagent très-bien, et plongent même un peu.

L'AINÉ. Comment est donc fait le pétrel ?

LE PÈRE. Il est très-joli ; il a un bec long et mince, pointu et un peu recourbé par le bout ; il a la tête bleue, le cou bleu et vert, et le reste du corps d'un beau noir luisant, mêlé d'un peu de blanc. Il a les ailes plus longues que tous les autres oiseaux, à proportion de sa grosseur ; car quand il les replie elles dépassent la queue de beaucoup. Du reste, il est fort glouton, et se lasse plutôt de manger qu'il ne se rassasie.

Le Pélican.

C'est un grand oiseau aquatique, sur la tendresse paternelle duquel on a fait des fables comme sur la voix harmonieuse du cygne.

LE CADET. N'est-ce pas, mon papa, celui que j'ai vu en peinture et qui est re-

présenté donnant son sang à boire à ses petits ?

LE PÈRE. Voici ce qui a pu donner lieu à cette fable.

Cet oiseau a sous le cou un grand sac, qu'il remplit de poissons et d'autres choses à manger ; il ne fait pour cela qu'ouvrir son gros et large bec qui est d'une structure particulière ; il engloutit à la fois tout ce qui se trouve dessous, et il va porter cette provision à ses petits, en leur vidant son sac.

Le pélican fait son nid sur les rochers près de la mer, et pond tous les ans cinq à six œufs ; il vole très-haut. Voici ce que rapporte, à cet égard, Valmont de Bomare : « Entre tous les oiseaux dont les anciens ont parlé, il n'y en a point qui aient de si grandes ailes, ni qui volent si haut que le pélican : son envergure est souvent de onze pieds, et l'on en a vu de tellement élevés dans les airs, qu'ils ne paroissent cependant pas plus gros qu'une hirondelle. On lit dans une lettre de *Coulmann* à *Gessner*, qu'un onocrotale privé dans le palais de l'empereur Maximilien, a vécu quatre-vingts ans, et qu'il accompagnoit ce prince, même à

l'armée, au vol. L'on a des preuves que cet oiseau peut soutenir dans les airs, par son vol, bien au-delà de sa propre pesanteur. En disséquant cet animal, on a vu sortir beaucoup d'air par les vésicules de la peau, et par les poches du ventre; cet air sert à enfler la peau de l'oiseau, et c'est ce qui le rend si léger, ou si propre à demeurer en l'air à une si grande hauteur. (*Valmont de Bomare*).

Le pélican peut vivre jusqu'à cinquante ou soixante ans : mais les Indiens ne leur laissent guère le temps de devenir si vieux ; ils les tuent et les mangent, quoique la chair ait un goût de poisson pourri; ils en mangent même les intestins sans les vider. Ils ont aussi l'art de les apprivoiser et de les dresser à la pêche; le pélican étend ses larges ailes et bat l'eau avec force; les poissons se sauvent dans quelque coin, et alors il court sur eux à la nage et remplit son sac, qu'il vient vider dans le canot de son maître.

On fait usage de la peau du pélican, qui donne une assez belle fourrure; et la poche de son bec, quand elle est passée et travaillée, sert à faire de très-jolies bourses.

La Mouette.

Elle est de la grosseur à peu près du canard; son bec est pointu et recourbé; son plumage est bigarré de blanc, de noir, de gris, et de plusieurs autres couleurs; elle se tient sur toutes les mers, sur les grands lacs et les grands fleuves. Elle mange des poissons, et même de la graisse de baleine; aussi en voit-on en foule, sur la Mer Glaciale, se poser sur les baleines mortes, et se rassasier de leur lard, sans s'effaroucher de l'approche des pêcheurs, ni s'enfuir quand ils les poursuivent; elles se laissent plutôt fouler aux pieds que de se déranger; aussi en tue-t-on en grande quantité sans beaucoup de frais.

Tels sont les oiseaux aquatiques dont nous avions à nous entretenir aujourd'hui. Nous passerons demain à la quatrième classe, qui nous offrira les oiseaux de marais.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

IVème. *Classe des Oiseaux.*

LE PÈRE. Cette classe, mes amis, que nous avons désignée sous le nom d'oiseaux de marais, comprend plusieurs espèces de volatiles, tant connues qu'exotiques. Vous y verrez la cigogne, le héron, la bécasse, l'autruche, la grue, le vanneau, la poule d'eau, l'outarde, le casoar, etc.

Le caractère de ces oiseaux est d'avoir le bec long et à demi arrondi, les jambes longues et nues, la queue très-courte; leur séjour est ordinairement dans les lieux marécageux et bourbeux, où ils vivent de poissons, de serpens, de grenouilles, et autres petits animaux qui s'y rencontrent. On mange la chair de ces oiseaux, mais rarement leurs œufs; leurs plumes en général ne sont bonnes à rien. Les femelles de cette classe pondent depuis trois jusqu'à cinquante œufs par an, et du reste on en trouve dans toutes les parties du monde.

La Cigogne.

Elle fait son nid à découvert sur le haut des tours, des arbres, des églises et autres édifices fort élevés; le vent, la pluie, la grêle, la foudre même, rien ne l'inquiète.

La cigogne est à peu près de la grosseur de l'oie; son plumage est blanc, à l'exception d'un peu de noir à la queue et aux ailes. Elle a les jambes fort longues ainsi que le bec, et rôde sans cesse dans les marais où elle prend des serpens, des poissons, des grenouilles, et toutes sortes d'autres petits animaux. C'est un oiseau de passage dont les pays chauds sont la patrie, mais qui vient visiter les nôtres au printemps. Il nourrit long temps ses petits qui le soignent à leur tour : voilà pourquoi les anciens regardoient la cigogne comme le symbole touchant de la tendresse filiale et maternelle : nous ne devons point nous étonner qu'il fût sacré, et qu'on fît un crime de le tuer.

Il y a une espèce de cigogne noire qui est un peu plus petite que la blanche, et ne se trouve qu'en Europe, dans les forêts

épaisses, au voisinage des marais, où elle cherche la même pâture que l'autre.

Klein rapporte que l'on pêcha un jour dans la Mer Baltique et dans des lacs du Nord des cigognes qui sembloient être mortes, mais qui ayant été portées dans un endroit chaud, revinrent à la vie, et mangèrent avidement ce qu'on leur présenta. *Foulgose* dit aussi que des pêcheurs anglais tirèrent d'un marais avec leurs filets, au lieu de poissons, une troupe de cigognes, dont chacune avoit son bec fiché dans le derrière de l'autre, de façon qu'elles faisoient comme un chapelet. Ces deux exemples pourroient faire soupçonner que les cigognes passent l'hiver engourdies dans l'eau, comme font plusieurs hirondelles.

La Grue.

Elle est presque aussi grosse que la cigogne, d'un plumage gris-cendré, niche sur les arbres, tant en Europe qu'en Asie, et mange toutes sortes de semences. Son bec et son col sont d'une énorme longueur; c'est un des plus grands oiseaux de passage; il vole à une très-grande hauteur, et s'arrête rarement dans nos pays.

Le Héron.

Cet oiseau a le plumage gris-cendré ; il est à peu près de la grosseur de l'oie, et ne se trouve qu'en Europe près des étangs, où il se nourrit de poissons. Il mange aussi des végétaux ; il aime la solitude, et ne recherche la société de ses semblables que dans le temps de la ponte ; les héroneaux sont bons à manger. On emploie l'aigrette, dont cette espèce d'oiseau est pourvue, à faire des panaches.

La Bécasse.

Ce volatile est plus petit que la poule, et il y en a même qui égalent à peine l'alouette en grosseur. Il fait son nid dans les bois, où il se nourrit de vers, de larves d'insectes, qu'il sait tirer de terre avec son long bec, de même que des tas de fumier.

Il y a plusieurs espèces de bécasses ; la plus grosse et la meilleure est la bécasse de forêt, dont le plumage est mêlé de roux, de noir et de cendré. La bécassine, qui est beaucoup plus petite, se trouve quelquefois par troupes en pleine campagne : elle peut s'élever à perte de vue sans

qu'on cesse d'entendre son cri. Le bécasseau est encore une espèce différente, dont le bec est un peu recourbé par le bout. toutes ces espèces sont un excellent gibier.

Le Vanneau.

Il a beaucoup de rapport avec la bécasse quant à la couleur et à la manière de vivre. Le vanneau commun est à peu près de la grosseur du pigeon, a le plumage d'un brun foncé, et une huppe sur la tête. Il fait son nid à terre entre les roseaux, et lors de la ponte il crie à étourdir; aussi se trahit-il par ce tapage, qui le découvre aux oiseleurs ou chasseurs, et les attire. Il passe pour un mets délicat, de même que ses œufs. Quand on lui a pris ses œufs, il en pond d'autres, et si on lui joue le même tour, il recommence encore, mais non pas une quatrième fois.

L'Outarde.

C'est un des plus gros oiseaux de l'Europe: ses ailes sont trop petites pour lui permettre de voler, du moins aisément, mais en revanche il court très-vîte, sur

tout quand il est chassé plusieurs lieues de suite sans s'arrêter, tellement que les chiens ont souvent de la peine à le forcer. La Prusse et la Pologne passent pour être la patrie de l'outarde ; il s'en trouve en France et dans d'autres contrées de l'Europe. Elle niche dans les champs d'orge, et mange les jeunes pousses, de même que toutes sortes de graines ; elle ne dédaigne pas les grenouilles et les vermisseaux qui se trouvent dans la campagne. Une bonne outarde pèse toujours de dix à quatorze livres, et est de bon goût. Le mâle est aussi gros que le coq d'Inde ; il a la tête et le cou d'un gris cendré, le ventre blanc, le dos et les ailes rougeâtres avec des taches noires ; enfin il porte sous le bec une crête. La femelle est plus petite presque de la moitié, et ressemble presque à une alouette. Elle fait un trou en grattant la terre, pour pondre ses œufs au nombre de deux, qu'elle couve pendant trente grands jours avec beaucoup de peine et d'inquiétude.

LE CADET. Eh pourquoi donc cela, mon papa ?

LE PÈRE. C'est qu'elle sait qu'elle peut

moins aisément échapper aux chiens et aux chasseurs, et encore moins abandonner sa couvée : aussi, si elle vient à être decouverte et chassée, elle prend à la hâte ses œufs sous son aile, et s'enfuit avec le plus rapidement qu'elle peut.

L'AINÉ. Mais si elle montoit sur un arbre pour laisser passer les chiens?

LE PÈRE. Elle pourroit bien assez s'élever pour cela; mais que feroit-elle sur un arbre? elle ne peut pas s'y tenir, parce qu'elle n'a que trois doigts, tous en avant, et point d'ergots en arrière.

L'Autruche.

C'est le géant des oiseaux, l'éléphant des volatiles, du moins pour la grosseur du corps : sa taille surpasse celle de l'homme le plus grand, et son poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres. On en mange la chair, aussi bien que les œufs, dont un seul peut rassasier deux ou trois personnes, puisqu'ils sont gros comme la tête d'un petit enfant, et pèsent quatre à six livres. Elle en pond tous les ans trente à quarante (1).

(1) On lit dans certaines relations que l'autruche

L'autruche

L'autruche habite les déserts stériles de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde, loin des hommes et hors de leur portée. Elle mange des herbes, des plantes, des graines, des noix et toutes sortes de fruits; mais, soit pour achever de remplir son estomac, soit pour aider à la trituration des graines dont elle se nourrit, elle avale aussi des pierres, du bois, des os, des morceaux de corde, du cuir, du fer, du cuivre, de l'étain, du plomb, du verre, quelquefois même il lui arrive d'avaler des charbons ardens, mais elle s'en trouve toujours fort mal.

L'autruche peut vivre jusqu'à soixante ou soixante-dix ans. Mais quand on l'a prise, et qu'on la monte comme un cheval ou un chameau, souvent plumée, ou tourmentée d'autres manières, à peine vit-elle la moitié de cet espace de temps.

L'AINÉ. Ah ciel! mon papa, est-ce que l'on se sert des autruches comme d'un cheval?

---

pond jusqu'à cinquante ou soixante œufs par an; dans Elien, plus de quatre-vingts; dans Klein, et dans Schav, que ces œufs pèsent des quinze livres: tout cela est hasardé ou faux.

LE PÈRE. Sans doute ; elles sont fortes et extrêmement légères à la course : attachées à une voiture, elles font cinq à six grandes lieues dans une heure. Mais aussi, quand on veut s'en servir, il faut être bien accoutumé à cette extrême vîtesse ; autrement l'on perdroit la respiration, et même l'ouïe et la vue.

Au reste, voici comment l'autruche est faite : elle a beaucoup de rapport avec le chameau. Sa tête ressemble à celle de l'oie ; son bec est court, pointu et courbé. Elle a les paupières supérieures mobiles et pourvues de longs cils comme les hommes, et peut fixer les deux yeux sur un objet, ce que ne peuvent les autres oiseaux. Son cou est très-mince et très-long, et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est couvert de gros poils blancs, de même que la plus grande partie de son corps ; mais elle a, aux ailes et à la queue, de belles plumes blanches, mêlées cependant de beaucoup de grises et de noires. Ce sont ces belles plumes ondoyantes dont on orne les chapeaux et les casques de théâtre.

Elle a les jambes nues et fort longues,

deux doigts seulement aux pieds, tous deux en avant ; c'est le seul de tous les oiseaux qui en ait si peu. Ses ailes, trop petites à proportion de la pesanteur de son corps, ne peuvent lui servir pour voler ; mais elles lui aident à accélérer sa course.

L'AINÉ. Comment fait-on, mon papa, pour prendre les autruches ?

LE PÈRE. Cette chasse est assez singulière. L'autruche poursuivie ne fuit pas droit devant elle, apparemment pour ne pas trop s'éloigner de ses œufs ; mais elle tourne en sautant sans cesse autour d'un certain espace. Ainsi le chasseur n'a qu'à se tenir dans le centre en observant de ne pas la perdre de vue afin de l'empêcher de manger ; il la lasse enfin, et la réduit à cacher sa tête dans le sable ; alors il la tue ou la prend à volonté. Est-ce, comme on l'a dit, par un instinct mal raisonné que l'autruche se cache la tête, comme si l'ennemi ne la voyoit plus dès qu'elle cesse de le voir, ou plutôt est-ce par un effet de désespoir, et comme pour se dérober à son humiliation ? c'est ce que l'on ignore.

LE CADET. Mais il me semble que l'au-

truche pourroit bien se défendre, puisqu'elle est si grosse?

LE PÈRE. Elle se défend aussi de son mieux : d'un coup de pied elle renverse les hommes et les chevaux, leur casse bras et jambes, ou leur déchire le corps avec ses ongles, de manière à faire sortir les entrailles; elle écrase et tue les chiens les plus vigoureux ; en un mot, cette chasse n'est pas sans danger à beaucoup près, quelque paisible que soit l'autruche d'elle-même. Mais les Mores ne se découragent point pour la perte d'un homme ou d'un chien ; ils continuent de tenir l'autruche en échec, et de la faire sauter en cercle pendant deux ou trois jours, sans lui permettre de manger : à la fin, elle est forcée de se rendre à discrétion, et souvent on l'emmène prisonnière. Alors on la traite bien, on lui donne à manger tant qu'elle veut, et on ne la tient point trop resserrée. Mais on lui arrache les plumes de temps en temps ; et, à la fin, on la tue et on l'écorche pour employer sa peau à différens usages. Quelquefois on en prend des troupeaux entiers que l'on élève, toujours pour en avoir les plumes et le cuir, qui est très-fort et très-épais.

On amène rarement en Europe des autruches vivantes. On trouve dans l'Amérique méridionale un gros oiseau qui a beaucoup de ressemblance avec l'autruche africaine, et auquel on donne le nom d'autruche américaine ou d'autruche bâtarde.

En Amérique on l'appelle Thouyou, il est un peu plus petit que l'autruche connue, et il porte trois doigts au lieu de deux, tous les trois en avant aussi : du reste, il a les mêmes mœurs et les mêmes inclinations que l'autruche.

Le Cassoar.

Ce bipède est moins gros que l'autruche ; il est noir, et a sur sa tête une espèce de coiffe ou de casque osseux, recouvert d'une peau brune, une espèce de collier entremêlé de rouge et de bleu, et trois doigts aux pieds. On le trouve dans les îles de Banda, de Java et de Sumatra. Il mange tout ce que mange l'autruche, et pond des œufs d'un gris-verdâtre, garnis de mamelons verts, qui ne sont pas si gros que ceux de l'autruche, mais plus longs. Il a les ailes extrêmement petites ;

point de queue, et peut encore moins voler que l'autruche.

Dans l'île de France, en Afrique, près de la grande île de Madagascar, l'on trouve une espèce de gros oiseaux d'une figure très-difforme et d'une allure très-lourde, hors d'état de voler et presque de marcher : ils se nomment drontes, et sont très-bons à manger.

Le Pluvier.

Il y en a plusieurs espèces; les unes, de la grosseur de la bécasse, ou à peu près; les autres, de celle de la bécassine. Tous ces pluviers ont aux pattes trois doigts en avant, et point en arrière; ou, s'ils y ont un ergot, il ne leur sert ni à marcher, ni à se percher. On distingue, parmi toutes ces espèces, le pluvier doré, le vert, le gris, le huppé, le grand pluvier, le pluvier armé, etc. Quelques-uns sont étrangers à nos climats, d'autres sont très-communs en France, où on en fait grand cas, à cause de la délicatesse de leur chair.

Terminons ici, mes enfans, notre entretien sur les oiseaux aquatiques; dans le prochain, nous nous retrouverons davan-

tage en pays de connoissance : c'est dans nos basse-cours que nous puiserons les descriptions des gallinaces dont nous devons nous entretenir.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Vème. *Classe des Oiseaux.*

LE PÈRE. Le nom de gallinaces que l'on donne aux oiseaux qui composent la classe qui va faire le sujet de notre entretien, vient, mes enfans, du mot latin *gallina*, qui désigne la poule, dont ces volatiles sont les compagnons dans nos basse-cours. Tous ont le bec convexe et pointu, et la mandibule supérieure forme une voûte sur l'inférieure. La plupart des gallinaces sont excellens à manger ; c'est pour s'en nourrir qu'on les chasse ou qu'on les élève. Nous allons parcourir les principaux d'entre eux.

Le Paon.

C'est le plus bel oiseau de l'Europe, et sa beauté l'emporte même sur tout ce que les autres animaux ont de plus brillant,

quelque favorisés qu'ils aient été de la nature. Il ne faut, pour en convenir, qu'avoir vu un paon de trois ou quatre ans; quel éclat dans les nuances du bleu de son cou, dans la variété des couleurs de sa huppe! quelle richesse, quelle magnificence dans sa queue! quel coup-d'œil ravissant quand il fait la roue pour en déployer les trésors! quelle fierté aussi, quel orgueil dans son port, dans son regard!

Mais autant le paon charme par son extérieur, autant son cri est désagréable. Encore, s'il avoit la prudence de se taire! mais point du tout; semblable sur ce fait à plus d'un sot richement doré, qui pourroit en imposer long temps, s'il n'avoit pas l'imprudence d'ouvrir la bouche, il passe quelquefois des heures entières à répéter son vilain cri, avec un bruit à étourdir.

Le paon est de la grosseur du coqd'Inde; il a la tête petite et bleue, avec un trait blanc autour des yeux. Son cou long est mince et bleu, comme son poitrail; son dos est d'un gris-blanc taché de noir. Il vole jusque sur les plus grands arbres et sur les toits les plus élevés, et mange

toutes sortes de graines, sur tout de l'orge : il s'accommode assez bien aussi des insectes; mais la fleur de sureau et les feuilles d'orties sont mortelles pour lui.

La femelle du paon est beaucoup plus petite que le mâle, et n'approche pas de sa beauté; son plumage est presque tout gris. Elle fait tous les ans huit à douze œufs, qu'elle couve elle-même, ou qu'elle fait couver par la première poule du voisinage. Les petits nouvellement éclos n'ont pas toute leur beauté, dès leur sortie de l'œuf; ce n'est qu'à la troisième année que leur queue se pare de ses belles plumes. Le paon vit vingt à vingt-cinq ans. Il est très-multiplié en Europe; l'Asie est, dit-on, sa patrie. Du reste, ce n'est pas un oiseau fort utile, quoique sa beauté le rende précieux; il est méchant, et ne peut vivre presque avec aucun volatile, si ce n'est le pigeon. Il coupe et gâte tout ce qui lui tombe sous le bec; il va quelquefois se poser sur la tête des hommes, où il s'amuseroit à leur déchirer le visage, ou même à leur crever les yeux, si on le laissoit faire.

Les paons varient quelquefois pour le

plumage ; il y en a de bigarrés et de tout blancs : toutes ces variétés ont été produites par celles des climats où les paons ont été naturalisés ; c'est vers le Nord que leur plumage est devenu blanc. Dans l'Inde, on trouve les paons par volées entières, comme les moineaux chez nous. On en mange la chair, et leurs plumes sont employées à toutes sortes d'ornemens. Le paon est sujet, toutes les années, à une mue où il perd les plus belles plumes de sa queue ; mais elles ne tardent pas à repousser de nouveau.

C'est un vrai plaisir que de voir un paon exercer les jeunes à voler. Le soir, il se retire volontiers sur les arbres élevés pour y passer la nuit ; mais, comme ses petits ne peuvent le suivre, il va les chercher l'un après l'autre, et les porte sur son dos. Quand le jour est venu, il prend son vol, et appelle ses petits, qui le suivent chacun de leur mieux, jusqu'à ce qu'ils soient aussi habiles que lui.

Le Coq d'Inde.

Ce volatile est plus gros que l'oie. Son plumage varie un peu pour la couleur : les dindons les plus communs sont bigarrés

de noir, de gris, de bleu, avec un mélange de blanc. Ils ont la tête, le bec, le cou enveloppés d'une peau rougeâtre qui reste pendante, et qui s'enfle et devient d'un beau rouge quand ils sont en émotion.

La poule d'Inde est plus petite que le coq; elle fait tous les ans quinze à vingt œufs un peu plus gros que ceux des poules ordinaires, et dont la coque blanche est tachée de points d'un jaune rougeâtre. Si elle apperçoit dans l'air quelque oiseau de proie, elle appelle vivement ses petits, et les rassemble à la hâte pour aller se cacher avec eux, ou bien elle les fait coucher par terre et rester comme morts, jusqu'à ce qu'elle les avertisse que l'ennemi est loin.

Le coq d'Inde mange de toute espèce de grains. Cet oiseau est originaire de l'Amérique septentrionale. Ce fut peu après la découverte de ce nouveau monde qu'on l'apporta en Angleterre et en France, d'où il s'est propagé dans tout le reste de l'Europe.

Le Coq domestique.

Le cadet Ah! pour celui-là, ce n'est point un étranger, n'est-ce pas?

Le père. Non, c'est bien notre cher

compatriote, et nous le connoissons tous à merveille, avec son plumage tantôt roux, tantôt noir, tantôt rougeâtre, tantôt bigarré, avec sa queue retroussée et recourbée, sa crête rouge et charnue, et son chant répété si régulièrement à certaines heures du jour et de la nuit, que les gens de la campagne n'ont pas besoin d'autres horloges.

Quant à la poule, qui n'a pas pris plaisir, quand ses poussins sont éclos, à la voir se promener avec eux, veiller avec une sollicitude aussi vive que tendre à leur nourriture, leur conservation, leur éducation, en variant et animant, suivant les cas, son gloussement ou son cri de glou glou glou glou?

Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est l'inquiétude dont elle est tourmentée, lorsqu'ayant parmi ses poussins des canetons éclos ensemble sous elle (comme cela se pratique quelquefois), il leur arrive de s'approcher d'un étang, d'une mare, d'un ruisseau, où les petits canards ne manquent pas de se jeter. La pauvre mère tourne tout autour des bords, va, et vient, les appelle, crie, se tourmente, et les petits nageurs, à qui leur élément naturel a fait

tout

tout d'un coup oublier une si bonne nourrice, n'entendent plus sa voix et la laissent se désoler en vain sur le rivage.

La poule est fort gourmande, et semble ne pouvoir presque être rassasiée : mais, quand elle a des poussins à nourrir, elle peut supporter la faim, et au lieu de becqueter ce qu'elle trouve, comme grenailles, mies de pain, etc. elle les appelle et le leur laisse manger. De timide qu'elle étoit, fuyant ou s'écartant à la vue du plus petit animal, la qualité de mère la rend hardie, et lui donne le courage d'attaquer le plus gros chien ou de s'en défendre, si elle voit qu'il en veuille à sa couvée. Au moindre danger qu'elle redoute, elle les rassemble sous ses ailes, les réchauffe et les protège.

Le coq est plus gros que la poule; il se distingue aussi d'elle par sa crête, plus grande et plus belle, et par l'ergot ou éperon qu'il a aux pieds. Il aime à se voir à la tête d'une douzaine ou d'une quinzaine de poules, et ne souffre pas qu'un autre coq vienne s'introduire dans sa famille. Si cependant il s'en trouve d'assez osé, il faut le voir enfler alors sa crête, hérisser ses plumes, et, les yeux en feu, s'élancer sur le téméraire, l'attaquer

avec fureur, et le combattre jusqu'à ce qu'il l'ait contraint de prendre la fuite, ou que l'un d'eux reste sur la place, mort ou blessé.

Il commande à ses poules en maître, et s'en fait obéir, ou il les châtie sévèrement, les chasse du poulailler, les poursuit dans la cour. Mais, d'un autre côté, rien n'égale ses attentions et ses soins pour elles : le jour paroît à peine, qu'il se rend auprès d'elles, examine s'il n'en manque point, court chercher, et ramène celles qui seroient absentes, et alors ne les quitte plus, mais les accompagne sans cesse pour les défendre. Apporte-t-on à manger, il ne touche à rien, et attend paisiblement que toute sa troupe ait fait son repas. Il faut l'entendre crier, s'agiter, s'il voit entrer un chien dans la cour, ou un étranger, ou plutôt s'il apperçoit dans l'air un épervier ou quelque autre ennemi de ses bien-aimées !

Les poules ont été en grande vénération chez les anciens Romains : c'étoit de leur manière de manger le grain qu'on leur présentoit en cérémonie que les augures tiroient leurs prédictions. Le coq chante à trois reprises pendant la nuit, savoir : à minuit, à deux heures et aux approches du

jour. Pendant le jour, il chante selon les occasions ou selon son caprice : ce qui lui arrive quelquefois aussi pendant la nuit, lorsqu'il remarque un changement de temps, ou lorsqu'il entend un autre coq du voisinage.

Une bonne poule, que l'on nourrit bien, pond presque tout le long de l'année, un œuf chaque jour, ou au moins tous les deux jours : il y en a qui ne pondent que de trois jours l'un; mais l'on en a vu pondre deux œufs dans un jour. La ponte cesse ordinairement vers la fin de l'automne, pour ne recommencer qu'au printemps : cet intervalle est le temps de la mue.

Quand on a chaponné un coq, ou un poulet, il se fait un changement considérable en lui : il n'a plus qu'une voix foible et rauque, dont il se sert peu; il ne s'embarrasse plus des poules; il ne mue plus, comme font, tous les ans, les coqs et les poules, aux approches de l'hiver. Aussi le chapon n'est-il destiné qu'à s'engraisser et à fournir un mets succulent. Les femelles chaponnées se nomment poulardes, et ne sont pas moins délicates. Les uns et les autres sont, parmi les oiseaux, ce que sont les hongres

parmi les chevaux, les moutons parmi les béliers.

Les poules pondent quelquefois des œufs sans coquille, et d'autres fois avec deux jaunes : on a aussi des exemples de poussins sortis tout éclos du ventre de la poule. Pour tirer plus grand parti de la fécondité des poules, qui ne pourroient pas couver tous les œufs qu'elles peuvent pondre, on a essayé, d'après les Egyptiens, de faire éclore leurs œufs par le moyen d'une chaleur artificielle, comme celle du four ou du fumier, et l'on peut réussir, par cette voie, à multiplier infiniment davantage le nombre de ce volatile aussi utile dans la vie.

On connoît plusieurs variétés dans l'espèce des poules : les deux plus remarquables sont la poule sans queue, et même sans croupion, appelée cul-nu, ou poule de Perse; et la poule frisée, dont les plumes remontent vers la tête.

Il y a certains pays où l'on fait un abus assez singulier de l'ardeur et du courage que la nature a donnés au coq, et c'est sur tout en Angleterre que cet abus est le plus accrédité. On s'applique pendant un mois à exercer les coqs au combat les uns con-

tre les autres, et à les rendre plus furieux que de coutume ; on leur donne même d'autres armes que celles dont la nature les a pourvus, afin d'en faire des guerriers plus redoutables.

L'AINÉ. Et que leur donne-t-on, mon papa ?

LE PÈRE. On leur coupe leurs éperons, et on en met d'autres d'acier à la place, beaucoup plus longs et plus aigus ; puis, quand ils sont bien exercés, on les fait paroître en public dans la lice, et combattre les uns contre les autres, en présence d'une foule de spectateurs assemblés exprès. Les deux champions s'élancent en fureur l'un contre l'autre, se chargent vigoureusement, et se déchirent avec rage ; après la première charge, ils se retirent en arrière, comme les béliers ou les boucs ; mais ils recommencent aussitôt avec plus d'ardeur encore, et ne se quittent plus que l'un des deux ne soit blessé à mort, ou couché roide sur le champ de bataille. Le vainqueur, fier de sa gloire, se pavane sur la place, et regarde autour de lui si l'on applaudit à sa victoire, tandis que le vaincu,

s'il n'est pas mort, d'un air honteux et abattu, cherche à se cacher dans un coin (1).

Le Faisan.

Cet oiseau est presque, après le paon, celui de tous qui a le plus beau plumage. Il est de la grosseur du coq; il n'a guère au cou que des plumes grises, mais celles de ses ailes et de son corps sont d'un beau jaune d'or, de même que sa queue qui a deux pieds de long, quoiqu'il ne puisse pas faire la roue comme le paon et le coq d'Inde. Cependant il y a des faisans blancs et de différentes bigarrures.

LE CADET. Il me semble que je n'ai jamais vu de faisans; où les trouve-t-on, mon papa?

LE PÈRE. Il est vrai qu'on ne les laisse pas courir en plaine campagne: on a des parcs exprès, qu'on nomme faisanderies, distribués en verdure et en bosquets, où ils se multiplient beaucoup.

---

(1) Il ne faut pas oublier de dire qu'il y a trois choses mortelles pour les poules: savoir, les amandes amères, l'eau de-vie et les féves de café.

Pour en trouver de libres dans les champs, il faut aller en Asie et en Afrique : mais leur véritable patrie est la Mingrelie, sur les côtes de la Mer Noire, aux bords du fleuve Phasis, pays qui se nommoit, dans l'antiquité, Colchide. Leur nom de faisans, dérivé de *Phasianus*, rend encore témoignage de leur origine.

La Pintade.

Elle est un peu plus grosse que le coq ordinaire, d'un plumage brun-foncé taché de blanc; elle a la queue pendante, et pond des œufs rougeâtres, à peu près de la grosseur des œufs de poule, et dont la couleur imite celle de son plumage. On élève rarement des pintades dans les basse-cours, parce qu'elles sont querelleuses et ne s'accordent point avec le reste de la volaille, prétendant toujours à la supériorité dans les poulaillers. Elles sont originaires d'Afrique.

Le Coq de Bruyère.

Celui-ci est deux ou trois fois plus gros que le coq domestique; il a le plumage gris, taché de brun, et les jambes velues

ou couvertes de plumes, de même que les autres espèces de coqs sauvages; enfin un trait rouge autour des yeux. Il se trouve dans presque tous les pays de l'Europe, sur tout dans les lieux élevés et couverts de bois; la femelle pond huit à douze œufs que l'on mange, aussi bien que sa chair qui est de bon goût. Il se nourrit de toutes sortes de baies, des bourgeons d'arbres, de nymphes de fourmis, et de graines de diverses espèces.

La Gélinotte.

Elle est de la moitié plus petite que le coq de bruyère; mais, du reste, elle lui ressemble. Elle mange toutes sortes de baies et de bourgeons, à l'exception des cerises et des pois, qui lui causent la mort.

Le Francolin.

Il est gros comme notre poule domestique, mange volontiers les bourgeons des arbrisseaux, et sur tout du coudrier, de même que toutes sortes de baies sauvages. On en trouve sur tout dans la Norvège et dans la Suède.

La Gélinotte Blanche.

Cette espèce ne surpasse pas en grosseur le pigeon, et se distingue par son plumage, qui est presque tout blanc, de même que par l'instinct qu'elle a de se cacher dans la neige, quand elle voit s'approcher un ennemi.

La Perdrix.

Cet oiseau sédentaire aime les terres à blé, et s'écarte peu du canton où il est né; il a une tache rouge au dessus de l'œil, et les pattes grises. Un nid grossièrement arrangé dans le pas d'un bœuf ou d'un cheval, sert à la perdrix pour y déposer, au commencement du printemps, quinze ou vingt œufs; elle les couve seule, et le mâle se tient auprès du nid, pour l'accompagner quand elle va chercher sa nourriture. Dès que les petits sont éclos, il soigne avec elle leur éducation. On connoît deux sortes de perdrix, la grise et la rouge : celle-ci est presque aussi grosse que la poule; l'autre est plus petite, mais d'un goût plus délicat.

La Caille.

Elle est de passage ; elle porte une tache blanche sur l'œil : ses fréquentes migrations la rendent commune dans toute l'Europe : sa chair est délicate. La femelle fait huit à dix œufs, et ne vit au plus que six années.

Demain, mes amis, nous terminerons, avec la dernière classe des oiseaux, tout ce que nous avions à voir sur l'histoire naturelle. Que de choses auront échappé à votre mémoire pendant cette immense carrière! mais nous la reprendrons, je l'espère ; car, ce seroit en vain que vous auriez reçu les élémens de cette science, si vous ne les retraciez souvent à votre esprit, à mesure que votre intelligence se développera, et que vous serez à portée d'ajouter vos propres observations à celles que vous retrouverez gravées dans vos souvenirs.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

VIème. *et dernière Classe des Oiseaux.*

LE PÈRE. Nous allons bientôt, mes enfans, dire adieu aux charmans volatiles; voilà la dernière de nos visites chez eux; et les dernières de leurs familles que nous allons passer en revue, sont celles des oiseaux à ramage.

Ce qui distingue cette classe d'oiseaux, c'est un bec conique et pointu, des pattes minces et un corps délicat. Les uns vivent d'insectes; les autres, de semences et de graines, et ceux-ci sont les seuls qui aient la chair de bon goût. La plupart ont un ramage agréable; en général, ce sont les hôtes les plus aimables de nos bois; nous en peuplons nos volières pour jouir de leurs chants, et être témoins de leurs amours, de leurs caresses et de leurs débats. Leurs femelles pondent depuis cinq jusqu'à seize œufs; ils élèvent ensemble leurs petits et leur por-

tent la becquée dans le nid. Cet ordre est fort nombreux ; nous allons parcourir les espèces les plus connues et les plus curieuses.

Le Pigeon et la Colombe.

Ces jolis oiseaux varient beaucoup pour le plumage, qui est susceptible de toutes sortes de mélange : on les élève avec plaisir, soit à la ville, soit à la campagne, dans des espèces de trous isolés qu'on appelle colombiers.

Les pigeons sont, dans leur société, le symbole de l'amitié constante et de l'amour fidelle ; on voit toujours le même mâle et la même femelle s'accoupler : la mort seule peut les séparer. La femelle pond deux œufs qu'elle couve pendant le jour ; le mâle vient prendre sa place vers le soir, pour lui donner quelque repos. Si le retour de l'un d'eux a trop tardé, l'autre, alarmé par sa tendresse, va le chercher, le ramène sans plainte et sans reproches.

Le pigeon vit tout au plus huit ans. En pleine liberté, il pourroit vivre le double de ce terme, et même plus ; car l'expérience

rience a prouvé que les animaux vivent moins long temps dans l'esclavage qu'en plain champ, quelque soin que l'on puisse prendre d'eux. Les pigeons s'occupent beaucoup de leur plumage, et ont grand soin de le tenir en ordre, en arrangeant chaque plume avec leur bec. Leur joli roucoulement est assez connu ; c'est par-là qu'ils expriment leur joie et leurs amours.

On connoît plusieurs espèces de pigeons ; tels sont, par exemple :

Le pigeon-goîtreux, qui a la gorge si grande, qu'en la renflant par l'aspiration de l'air, il la rend plus grosse que tout son corps.

Le pigeon-nonnain est celui qui a derrière la tête de grandes plumes relevées en haut, qui viennent lui former autour de la tête une espèce de capuchon.

Le pigeon-pattu, la plus grosse espèce de nos contrées, a les jambes couvertes de longues plumes qui lui pendent jusque sur les pieds.

Le pigeon-paon, ainsi nommé à cause de sa belle et large queue, dont il peut faire la roue, comme le paon de la sienne.

Le pigeon à collier, autrement dit pi-

geon-ramier, qui a le cou ceint d'un anneau blanc. Le nom de ramier lui vient de ce qu'il se tient volontiers dans les bois.

La tourterelle est la plus petite espèce des pigeons sauvages; elle est très-commune en Europe, quoiqu'on la dise originaire des Indes : on prétend aussi que c'est un oiseau de passage. Son plumage est presque de la couleur de chair tendre, avec une raie noire autour du cou. Son roucoulement est un peu différent de celui du pigeon.

Le pigeon-rieur est aussi originaire des Indes. On lui a donné ce nom, parce que de temps à autre son chant ressemble presque aux ris d'un enfant; cependant, pour l'ordinaire, il roucoule comme la tourterelle. On se plaît à l'élever en cage; mais il n'y vit pas long temps, et l'air libre est plus nécessaire encore à cet oiseau qu'aux autres de son espèce.

Le pigeon - messager ou pigeon de poste.....

LE CADET. Ah! papa, quel est donc celui-là?

LE PÈRE. C'est justement ce que j'allois vous dire. C'est une espèce de pigeon de la grosseur de nos pigeons domestiques, avec un plumage bleuâtre, qui se trouve sur tout en Afrique et en Asie, quoiqu'il y en ait aussi en différens lieux de l'Europe. L'usage singulier que l'on fait de cet oiseau mérite bien d'être observé. On l'apprivoise et on le dresse à porter des lettres d'une ville à une autre; on lui attache le papier, mis en rouleau, sous une aile; et, dans un jour, il le porte à une distance à laquelle le meilleur piéton ne parviendroit pas en six. Les lettres sont toujours fidellement rendues. Les Turcs d'Alep, en Syrie, sont dans l'usage d'employer ces messagers ailés. C'est avec les habitans de la ville d'Alexandrie, en Egypte, qu'ils correspondent de cette manière. Pour dresser ces pigeons, on les transporte, dans une cage, de l'une de ces villes à l'autre, pour leur en apprendre la route: ensuite, quand on veut s'en servir, on attache un petit rouleau sous l'aile d'un de ces oiseaux, qui dans une heure se rend dans la ville d'où il est venu, tandis qu'un homme en auroit au moins pour quatre

grands jours de marche (1). On pourroit dresser à ce manége toute autre espèce de pigeon.

L'Alouette.

Elle est à peu près de la grosseur du moineau, d'un plumage roussâtre, mêlé de noir, et a l'éperon très-long. Elle est très-commune dans toute la France, où elle arrive dès le commencement du printemps, fait son nid dans les champs ensemencés, et pond deux fois dans un été, cinq œufs à chaque ponte. Vers le commencement de l'automne, les alouettes rassemblent leurs petits, vont avec eux au rendez-vous général, et de là gagnent, toutes ensemble, les pays plus chauds : mais ce n'est pas sans avoir payé un immense tribut aux oiseleurs et aux chasseurs de tous les pays qu'elles quittent. On les prend quelquefois par milliers le soir, dans des filets : c'est un bon manger.

Le vol de l'alouette est remarquable :

---

(1) Voyez le Voyage de Pietro de la Valle, et Klein, Hist. des oiseaux, en allemand.

elle s'élève à plusieurs reprises, toujours perpendiculairement, à perte de vue, et elle ne cesse, pendant ce temps-là, de chanter, de manière qu'après l'avoir perdue de vue dans le vague de l'air, on entend encore son gazouillement. Elle s'apprivoise fort aisément et se familiarise bientôt avec l'homme, jusqu'à lui voler sur la main, sur la tête, sur la table, sur l'assiette où il mange. Il y en a diverses espèces : celle de pré, qui chante peu et mal ; celle de bois, qui gazouille mieux ; et celle qu'on appelle huppée, qui a le chant le plus agréable de toutes. Cette dernière se tient près des chemins, et mange des insectes et des vermisseaux. C'est celle dont on mange aussi le plus.

L'Etourneau.

C'est un oiseau fort gai, d'un plumage noir, tacheté de blanc et d'autres couleurs, et plus gros que l'alouette. On le trouve en Europe et en Afrique, dans les pâturages et près des vignes, où il mange des mouches, des sauterelles, des scarabées, des vers, et quelquefois des raisins et autres baies. Il fait son nid dans le creux

des chênes et des hêtres, et pond, tous les ans, quatre à cinq œufs. Il est assez gros, et bon à manger vers le temps des vendanges, mais non pas dans les autres temps. Il vole en grande société et presque circulairement. On en prend beaucoup pour les élever sous le nom de sansonets, parce qu'ils apprennent aisément à répéter toutes sortes d'airs, et même à parler.

La Grive.

Il y en a plusieurs espèces; leur plumage est en général brun et blanc, avec des taches rougeâtres. Elles mangent toutes sortes de baies et sur tout du raisin. C'est un oiseau voyageur : il arrive au printemps, fait sa ponte, élève quatre à cinq petits, et nous quitte en automne. Il y en a aussi qui ne viennent qu'en automne même, ne restent que quelques semaines, et ne font point leur ponte chez nous. Quand les grives se rassemblent pour leur départ, on les prend par milliers avec divers filets, où elles se précipitent d'elles-mêmes en courant sur les baies du gui qu'on leur présente.

Voici les principales espèces de grives.

La grive de gui, la plus grosse, ne vient qu'en automne, quand les baies du gui sont mûres; elle chante passablement bien.

La grive de vigne, qui a les ailes rougeâtres; elle aime beaucoup le raisin.

La grive chanteuse, ou roselle, est celle qui chante le mieux; son ramage égale presque celui du rossignol. Elle a le poitrail blanc, et passe l'été chez nous, où elle élève quatre à cinq petits; puis elle part avec la grande assemblée. Elle mange aussi volontiers des raisins.

La grive à ceinture, qui a un trait blanc sur le poitrail.

La grive de jonc ou de marais, qui se tient dans ces sortes de lieux.

La grive de genièvre, ou litorne, qui arrive seulement dans l'automne, et ne mange que des baies de genièvre et de gui. Il y en a une espèce fort commune dans les montagnes de Suisse; elle descend dans la plaine quand les montagnes sont couvertes de neige, pour manger les baies de genévrier; ce qui lui donne un fumet exquis.

Le Merle.

C'est la grive noire, dont le plumage est de cette couleur avec très-peu d'adoucissement. Le merle s'apprivoise et apprend toutes sortes d'airs qu'il n'oublie jamais ; il apprend aussi à siffler et même à parler. Il mange des baies de genièvre, des raisins, des cerises, et passe chez nous l'hiver, comme beaucoup de grives.

La Queue de Soie.

C'est, à proprement parler, une espèce de grive huppée, qui a en effet une huppe sur la tête, le plumage rougeâtre, et la queue noire et jaune ; elle mange des baies sauvages, comme les grives.

Le Bec-en-Croix.

Cet oiseau singulier n'est pas plus gros que l'alouette ; son plumage est d'un gris-rougeâtre, et celui de la femelle d'un gris-jaunâtre. Ce qui le distingue de tous les autres oiseaux, c'est son bec, dont les bouts sont formés en croix, ou en sens contraire, forme dont il tire parti pour tirer les amandes des pommes de pin et de sapin

dont il est très-friand. Aussi se tient-il dans les bois de sapins, où il fait son nid sur les plus épais de ces arbres. Il chante assez bien, et imite les manières du perroquet quand on le tient en cage.

Le Bouvreuil, ou la Pivoine.

Il a la tête noire, le poitrail rouge, le dos d'un gris-noir; mais quand il a resté en cage pendant long temps, son poitrail devient d'un gris-pâle. Cet oiseau est un de ceux qui a le plus joli ramage, et qui est le plus susceptible d'instruction : on dit même que la femelle chante aussi bien que le mâle, ce qui est rare parmi les oiseaux.

Le Gros-Bec.

Il ne faut pas confondre nos gros-becs avec les oiseaux étrangers qui portent le même nom, et qui le méritent mieux que lui, par la disproportion de leur bec avec le reste de leur corps. Celui-ci, très-commun en France, est un peu plus gros que le pinson, et a le bec très-gros et très-fort, en comparaison des oiseaux de cette taille; aussi casse-t-il aisément, avec cet organe,

les noyaux de cerises les plus forts et les plus durs, pour en manger l'amande, tandis qu'il dédaigne la cerise même.

Le Verdier.

Cet oiseau a les plumes verdâtres, et c'est delà qu'il tire son nom. Il vit aussi de baies et de graines, et fait son nid dans les haies.

Le Bruant.

C'est un joli petit oiseau, d'un plumage jaunâtre, qui se tient dans les broussailles, sur les haies, les buissons, mange du millet, de l'avoine et d'autres petites graines; et, dans l'hiver, lorsque la campagne est couverte de neige, il s'approche des maisons pour trouver quelque nourriture. N'en avez-vous jamais vu?

L'AINÉ. Ah! pour cela oui; nous en avons même pris que nous avons portés dans la chambre, pour les tenir chaudement et leur donner à manger; mais ils mouroient toujours au bout de quelques jours : peut-être avoient-ils trop chaud?

LE PÈRE. Cela paroît assez vraisemblable; mais vous n'avez srement guère

rencontré une espèce de bruant, cependant bien fameuse, qui est l'ortolan ?

LE CADET. Ah ! des ortolans ? ce doit être bien bon ; car combien de fois ne nous avez-vous pas dit, lorsque quelques mets n'étoient pas de notre goût : Attendez, mon petit ami, on va vous servir des ortolans !

LE PÈRE. C'est en effet un petit oiseau excellent, de la chair la plus tendre, la plus délicate, la plus grasse, la plus fine, mais qui n'est commun, ou du moins n'est bien bon, que dans les départemens méridionaux de la France, ou autres pays chauds, où il mange beaucoup de millet. On en prend beaucoup à la fois, et ils s'envoient par tout : ils sont très-recherchés pour la table des riches ; car ils sont bien chers, du moins quand ils sont gras.

Le Pinson.

Il est presque aussi gros que le bruant ; il a le plumage gris, mêlé de jaune, de rouge, de vert, de noir ; il niche sur les arbres et les buissons, et mange toutes sortes de petites graines. Il y a des espèces de pinsons qui chantent très-joli-

ment, telles que le chardonneret, le serin, la linotte, etc.

LE CADET. Est-ce que le chardonneret et le serin sont aussi des pinsons?

LE PÈRE. Ajoutez-y la linotte et le moineau; tous ces oiseaux sont réputés du genre du pinson, parce que leur figure et leur manière de vivre ont beaucoup de rapport. Quant aux pinsons proprement dits, on en compte diverses espèces; par exemple:

Le pinson du hêtre, ainsi nommé de ce qu'il niche sur cette sorte d'arbre. C'est celui des oiseaux à ramage qui construit son nid le plus artistement. Il a une ruse singulière pour tromper les oiseaux de proie qui le poursuivent: c'est de se cacher la tête dans la mousse ou dans la boue, ou même sous son ventre, en levant la queue en l'air, de manière que l'ennemi ne le reconnoît plus; ou, s'il fond sur lui, il n'emporte guère que sa queue.

Le pinson gris, qui a le plumage de cette couleur et tirant sur le brun.

Le pinson vert, qui n'a presque pas de plumes d'autres couleurs.

Le

Le pinson rouge, qui a le poitrail de cette couleur, et le doré qui l'a d'un beau jaune.

Le Chardonneret.

Cet oiseau se plaît à éplucher les aigrettes du chardon, ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte. Il niche dans les taillis et les buissons; il a le plumage jaune, rouge, blanc, noir et brun; et c'est celui de tous les pinsons qui a le plus joli ramage.

Le Serin.

Voici le plus charmant des petits oiseaux; voyez comme son joli plumage d'un jaune tendre est nuancé de vert! comme il chante, comme il apprend tous les airs que l'on veut! Les serins sont des oiseaux de passage; ils viennent tous les trois ans en quantité dans les contrées méridionales de la France, et parviennent jusqu'en Angleterre.

L'espèce, que l'on nomme serin des Canaries, ou simplement Canari, est en effet originaire des îles de ce nom; mais il est devenu domestique dans nos climats, où il se plaît et multiplie très-bien.

La Linotte.

Cet oiseau est aussi du genre du moineau, et son plumage est tantôt d'un brun mêlé de jaune, tantôt rougeâtre; il chante assez bien, et on en élève beaucoup en cage, où on le nourrit de graines de chanvre qu'il aime beaucoup.

Le Moineau.

Parasite aussi vorace qu'incommode, le moineau ne quitte pas nos habitations, et préfère même les villes aux campagnes. Il ramasse le grain, le pain, tout lui est bon : en vain cherche-t-on à se débarrasser d'un hôte si importun; si on détruit son nid, il en a bientôt construit un autre; si on brise ses œufs, la femelle en pond aussitôt de nouveaux : trop effronté pour se piquer des rebuts qu'il éprouve, trop rusé pour se laisser prendre aux piéges qu'on lui tend, il est impossible de s'en défaire. Il y a plusieurs pays où la tête de ce petit voleur est mise à prix.

Au reste, c'est là le moineau domestique ou franc-moineau. Il y en a d'autres qui vivent dans la campagne, et font

leurs nids dans des creux d'arbres, sans se loger dans les villages ; on les nomme moineaux de champs : ils sont presque absolument semblables à ceux de ville.

Le Hoche-queue.

La famille de ces jolis petits oiseaux n'est pas moins nombreuse que celle des pinsons ; on y comprend le rossignol, la fauvette, la gorge-blanche, brune, noire, bleue, rouge, etc. Ils mangent des mouches, moucherons, vermisseaux : on ne les mange point, ou du moins rarement ; on ne les élève même guère en cage, parce qu'à l'exception du délicieux rossignol, en général, ils ne sont rien moins que beaux chanteurs.

Les hoche-queues, appelés aussi bergeronettes, se distinguent par la longueur de leur queue qu'ils balancent sans cesse. Ils courent peu, nichent dans les blés, et suivent volontiers les bestiaux. Il y en a de blancs, de jaunes, et de bigarrés, qui sont les plus communs dans nos contrées.

Le Rossignol.

Il ne brille guère par la beauté de son plumage, mais il l'emporte sur tous les oiseaux, par la douceur et la variété de son ramage. Il est un peu plus long, mais moins gros que le moineau, et de couleur bleuâtre; il mange des fourmis, des araignées, des mouches et des vers; il construit son nid dans les taillis et dans les vergers, ordinairement dans les endroits fourrés, quelquefois parmi les fraisiers des jardins, tout près de terre, et le plus à l'abri possible des oiseaux de proie et des hommes: il élève chaque année quatre à cinq petits. C'est pendant le temps de la ponte, de la couvée, et de l'éducation des petits, que le mâle déploie pour sa femelle toutes les richesses de son gosier mélodieux, sans négliger de lui apporter régulièrement la becquée, de l'avertir des dangers.

Le rossignol chante peu pendant le jour: c'est dans le silence de la nuit qu'il enchaîne ses roulades harmonieuses et sans fin, et qu'il se plaît à faire retentir les échos des accens enchanteurs de son chant.

Quel cœur sensible, conduit par le hasard dans les lieux voisins de sa retraite, n'a pas été réjoui en l'écoutant! quelle ame mélancolique n'a pas quelquefois éprouvé le charme que fait naître la tendre et vive expression de son chant! Il semble moins profiter du silence de la nature en ces momens paisibles, que le lui imposer lui-même, et l'on diroit que les animaux enchantés craignent de les troubler.

On a vraiment de la peine à comprendre comment les forces d'un si petit animal peuvent suffire à des chants si éclatans et si long temps soutenus. On ne s'étonne pas moins de la justesse admirable de ses tons : tantôt son haleine semble prête à s'éteindre en filant un son enchanteur; tout à coup elle éclate par une brillante cadence. Tantôt il suspend et coupe son chant au milieu de ses modulations; et tout à coup par une transition inattendue, il passe à des modes nouveaux et toujours variés. Tantôt il semble se répéter, et tout à coup des changemens subits portent à notre ame de nouveaux plaisirs. Tantôt c'est un torrent qui murmure sourdement au fond d'un vallon creux, tantôt c'est le son per-

çant du clairon et du haut-bois ; il hâte son chant et le presse, pour le ralentir bientôt et le traîner amoureusement, le ranimer ensuite et le faire passer successivement par tous les degrés des modulations musicales. En un mot, la nature semble avoir formé le petit gosier de cet oiseau ravissant, pour produire, en se jouant, tous les sons divers que l'homme cherche avec tant de peines sur la foule de ses instrumens.

Quiconque a l'ame un peu sensible, se ménage une jouissance inexprimable, en se rendant chaque soir et chaque matin près de la retraite obscure où ce chantre unique fait retentir les airs, pendant les jours trop courts de ses concerts.

L'AINÉ. Mais où les rossignols se tiennent-ils ? Je n'ai jamais pu en découvrir un seul.

LE PÈRE. Ils sont comme les vrais talens, ils fuient le grand jour : mais d'ailleurs ils aiment leur bonheur domestique, et les soins qu'ils doivent à leur famille les retiennent sans cesse dans leur retraite obscure. Ajoutez à cela la crainte de leurs ennemis, au nombre desquels il faut mettre l'homme.

LE CADET. Ah mon Dieu ! et qui est-ce qui auroit le cœur de faire du mal à ces petits musiciens ?

LE PÈRE. Est-ce qu'il manque de ces gens insensibles à toute autre chose qu'à un petit gain quelconque, qui tendent des piéges à notre pauvre rossignol, et trouvent le moyen, malgré sa prévoyance, de l'attirer enfin pour le vendre aux riches, qui veulent tout avoir sous leurs ennuyeux lambris, au lieu de savoir prendre la peine de se rendre sous les voutes de verdure que nous a préparé le Créateur, pour nous y faire entendre une si ravissante musique ?

LE CADET. Eh bien ! on ne devroit pas leur permettre d'avoir des rossignols en cage, ni dans leurs chambres, puisqu'ils ne veulent pas aller les entendre chanter dans le bois.

LE PÈRE. Du moins est-il vrai qu'ils ne le méritent pas : aussi, allez un peu entendre leurs malheureux rossignols ; vous verrez quelle différence il y a entre le triste chant de ces captifs, et les accens sublimes de l'habitant des bois ! Les riches sont tou-

jours attrapés par la nature quand ils veulent la mettre à prix d'argent.

La Fauvette.

Elle est plus petite que le moineau ; son plumage est d'un gris jaunâtre, nuancé de diverses couleurs ; elle fait son nid par terre entre les broussailles et les buissons, et c'est l'un de ceux que le coucou préfère pour y mettre l'un de ses œufs. Au reste, la fauvette vit comme le rossignol, et sait même assez imiter son chant.

Le Rouge-gorge.

Ce petit oiseau, moins gros que le rossignol, a le dos brun, la queue rouge, de même que le cou et la poitrine. Il chante presqu'aussi bien que la fauvette, et niche tantôt dans les maisons, tantôt dans les arbres creux, où il mange toutes sortes d'insectes. Il s'approche sur tout des maisons pendant l'hiver, et ne s'effarouche point de la rencontre des hommes dans cette saison.

La gorge-bleue est aussi un charmant oiseau.

Le Roitelet.

C'est le plus petit des oiseaux d'Europe, car il n'est guère plus gros qu'un cerf-volant; son plumage est d'un brun clair; il niche dans les buissons épais, dans les haies, les broussailles, et mange toutes sortes de petits insectes. Il s'approche aussi en hiver des habitations, et fait entendre d'assez loin sa petite voix, qui n'est pas désagréable.

La Mésange.

Elle est à peu près de la grosseur du moineau; elle niche dans les bois creux, et mange toutes sortes d'insectes. Les mésanges n'ont rien d'agréable dans leur ramage, mais elles n'en sont pas moins utiles, et méritent d'être accueillies dans les jardins, parce qu'elles savent débarrasser les arbres des chenilles et de leurs œufs, mieux que le jardinier le plus habile et le plus vigilant ne sauroit le faire. Il y a diverses espèces de mésanges.

Les Hirondelles.

Il y en a quatre espèces principales, savoir : celle de ville, celle des champs,

celle de murailles et celle de rivage : quant à l'hirondelle de nuit, appelée tête-chêvre, elle n'a de commun avec cette famille que le bec, la queue et la nourriture, ce qui ne suffit pas pour l'y admettre.

Les hirondelles sont en général noires et blanches ; elles ont les jambes courtes et les ailes longues, font leurs nids dans les maisons, près des toits, contre les murailles, dans les creux à marne et à argile, sur les rivages élevés et sablonneux, tant des rivières que de la mer. Elles font tous les ans cinq œufs au moins, et mangent toutes sortes d'insectes ailés. La plupart s'en vont aux approches de l'hiver, et gagnent les pays chauds ; mais plusieurs aussi passent l'hiver dans nos contrées, cachées dans les marais, les arbres creux, les fentes de rochers.

L'hirondelle domestique a le dos noir, la gorge d'un blanc sale, et le ventre d'un blanc de neige ; elle fait son nid contre les murailles des maisons par dehors, le maçonnant d'argile et de boue. Elle fait deux pontes par an, chaque fois de quatre ou cinq œufs ; elle aime à voler haut, et

du reste est un animal très-paisible. Tout ce qu'on lui reproche, c'est tout au plus de détruire quelques mouches à miel, ou de salir de sa fiente les environs des maisons, parce que son nid étant fort étroit, elle vient toujours à l'ouverture pour jeter sa fiente. Néanmoins on souffre volontiers les hirondelles, et on les laisse nicher en paix; il y a même des endroits où l'on a pour elles une espèce de vénération. Il arrive quelquefois que les effrontés moineaux veulent s'emparer de leurs nids ou faire leurs œufs dedans. La pauvre hirondelle, hors d'état de chasser un ennemi plus robuste qu'elle, voltige tristement alors autour de son nid, et va plusieurs fois regarder par l'ouverture pour tâcher de s'en débarrasser à l'amiable : mais enfin, comme le moineau n'a que rarement, ou même jamais, cette complaisance, l'hirondelle enfin dépitée s'en venge d'une manière aussi plaisante qu'ingénieuse.

LE CADET. Et comment fait-elle donc ?

LE PÈRE. Vous savez que son nid est maçonné d'argile et de boue, à l'exception d'une petite ouverture : qu'est-ce que

vous feriez à sa place pour attraper le brigand de moineau ?

L'AINÉ. Moi ! je lui maçonnerois la porte, afin qu'il ne pût pas sortir pour aller manger.

LE PÈRE. Eh bien ! vous feriez justement ce que pratique l'hirondelle.

L'hirondelle de cheminée a la gorge rouge et le ventre rougeâtre : elle se maçonne aussi un lit d'argile, de boue et de paille, et l'applique, non par le dehors des maisons, mais en dedans contre les conduits de cheminée, les toits, les poutres et autres places commodes. Elle élève en deux couvées huit à dix petits, et ne passe que l'été dans nos climats ; elle s'en va en automne, et revient en mai prendre possession de son ancien nid, sans se tromper, et sans avoir envie de changer.

L'hirondelle de muraille, qui est d'un brun noirâtre, fait aussi son nid dans les villes, mais seulement dans les trous de murailles. C'est la plus grosse espèce d'hirondelle ; elle ne peut presque pas marcher à terre, et ne fait que quatre ou cinq petits par an.

L'hirondelle de rivage fait son nid dans les

les fossés pleins d'eau, sur le rivage des fleuves et de la mer, et ne s'approche que rarement des habitations. Elle ne fait qu'une couvée, et se cache pendant l'automne et l'hiver dans son nid, où elle reste jusqu'au printemps dans une espèce d'engourdissement.

Il y a en Chine une espèce d'hirondelle dont on mange le nid. Elle est à peine grosse comme un moineau, et son plumage est bigarré. Elle se tient sur les côtes de la Chine, du Tunquin, de la Cochinchine, de Coromandel, de Java, et de Bornéo, et dans les îles Moluques. Elle fait son nid avec de l'écume de mer épaissie, de petits poissons, et la résine d'un certain arbre : ces nids, qui sont fort petits, sont transparens et jaunâtres; les Chinois en sont très-friands; on les fait cuire pour les manger.

L'Hirondelle nocturne.

On l'appelle autrement tette-chèvre, ou crapaud-volant. C'est un oiseau gros comme un corbeau, dont il imite aussi le croassement; son plumage est brun avec des taches comme celui des hiboux; il niche

dans les bois épais, dans les granges, dans les étables, et dans les endroits peu fréquentés, où il mange des papillons de nuit, des mouches, des scarabées, des grillons, des araignées. C'est un de ces oiseaux contre lesquels le peuple a des préventions sans savoir pourquoi; on s'est imaginé qu'il faisoit du mal aux bêtes et aux hommes même, et sur tout qu'il se glissoit la nuit dans les étables à chèvres pour les tetter.

L'AINÉ. Mais pourquoi, mon papa, a-t-on tant de facilité à croire ce qui est faux?

LE PÈRE. Ah! c'est qu'il y a toujours des gens qui aiment mieux croire et répéter des mensonges, que de se donner la peine de vérifier un fait. Et du nombre de ceux qui sont assez imprudens pour cela, il y a souvent de fort habiles gens; le fait dont il s'agit le prouve évidemment. Vous savez qu'Aristote étoit un savant homme; il y a bien près de deux mille ans qu'en écrivant une histoire naturelle, il y inséra, sans doute d'après quelque ouï-dire, le fait de la tette-chèvre. Plus de quatre cents ans après, il y eut un autre savant hom-

me, nommé Pline, qui, écrivant aussi une histoire naturelle dans une autre langue, et trouvant l'histoire du tette-chèvre déjà écrite par un habile homme comme Aristote, crut n'avoir rien de mieux à faire que de la répéter et de la copier dans son livre, qui contient d'ailleurs des choses excellentes. Ainsi, voilà comment une fable répétée par deux savans hommes, n'a plus trouvé de contradicteurs, jusqu'à ce qu'enfin dans notre siècle, on a cru voir que ces vieux livres mentoient quelquefois, et l'on a voulu voir les choses; on a donc trouvé que le tette-chèvre ne tettoit point les chèvres, ne faisoit de mal à personne, et se comportoit de la manière la plus pacifique du monde.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOL.

606574

TABLE.

RÈGNE ANIMAL.

Pages.

PREMIER ENTRETIEN.

Des insectes. . . . . . 1.

SECOND ENTRETIEN.

Les coléoptères. . . . . . 15.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Les hemiptères. . . . . . 35.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

Les lépidoptères. . . . . . 51.

CINQUIÈME ENTRETIEN.

Les hyménoptères. . . . . . 75.

SIXIÈME ENTRETIEN.

Les névroptères. . . . . . 84.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

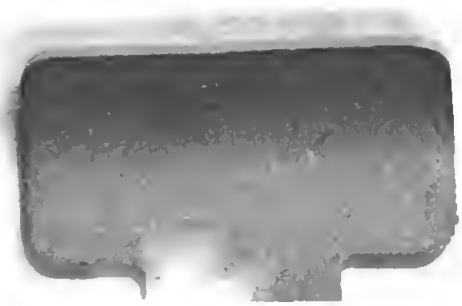
Les diptères. . . . . . 118.

HUITIÈME ENTRETIEN.

Les aptères. . . . . . 125.

Livres nouveaux qui viennent d'être mis en vente chez Des Essarts, *Libraire à Paris, rue du Théâtre Français*, N°. 9, *au coin de la Place.*

Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de goût, ou *Tableau de la Littérature ancienne et moderne*, dans lequel on fait connoître l'esprit de tous les livres qui ont paru dans tous les genres jusqu'à ce jour, avec un jugement sommaire et impartial sur chaque ouvrage, et l'indication des différentes éditions qui ont été faites, tant en France qu'en pays étranger. Troisième édition, corrigée et augmentée d'un nombre considérable d'articles, par une société de Gens de Lettres. 3 vol. *in*-8°. Prix, 9 liv. pour Paris, et 12. liv. pour les Départemens, francs de port par la poste. On a tiré quelques exemplaires sur pap. vélin, dont le prix est de 24 liv. pour Paris, et 27 par la poste.

Œuvres complètes de Vauvenargues, revues et augmentées de plusieurs morceaux inédits, sur les manuscrits communiqués par sa famille, accompagnées de notes et terminées par une table analytique des matières, 2 vol. in-12, ensemble de 700 pages. Prix pour Paris, 4 liv. 10 sols, et 6 liv. pour les départemens franc de port par la poste. On a tiré quelques exemplaires in-8°. sur pap. vélin, dont le prix est de 12 liv. pour Paris, et 15 liv. pour les départemens franc de port.

Œuvres morales et galantes de Duclos, de l'académie française, suivies de son Voyage en Italie, 4 vol. in-8°. belle édition. Prix 10 liv. pour Paris, et 12 liv. 4 sols franc de port pour les départemens. On a tiré quelques exemplaires sur papier vélin, dont le prix est de 18 liv. pour Paris, et de 21 liv. 4 sols franc de port pour les départemens.